

FRANÇOIS VALLÈS
PRÉSIDENT HONORAIRE
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS

**CONFÉRENCES
SPIRITES
DE L'ANNÉE 1883**

AVANT-PROPOS

CHERS ET BIENVEILLANTS AUDITEURS,

Il m'a semblé utile, dès le début de ce nouveau recueil, de vous présenter quelques indications préliminaires que je considère comme propres à développer et fortifier vos conceptions sur les études auxquelles nous procédons depuis le commencement de l'année 1882.

Si les instructions qui sont les objets de nos conférences étaient indépendantes les unes des autres ; si l'une quelconque d'entre elles était sans relation directe et immédiate avec celle qui la précède comme avec celle qui la suit, je n'aurais rien de particulier à vous signaler. Mais il n'en est pas ainsi, et vous avez pu remarquer qu'au contraire, il existe de l'une à l'autre une filiation bien suivie, un enchaînement rationnel qui les unit dans une intime solidarité ; qu'en un mot, elles forment un véritable traité destiné à vous faire parcourir avec ordre et méthode les divers détails de la science spirite. Tel est, du moins, le plan auquel je me suis proposé de me conformer, lorsque j'ai accepté la mission de venir m'entretenir avec vous de notre doctrine.

Il vous sera facile de comprendre que, dans ces conditions d'un enseignement régulier, et que je m'applique à rendre aussi complet que possible, il ne faudrait pas, à mesure qu'on avance dans cette étude, mettre en oubli ce qu'on a appris au début ; car, non-seulement ce serait perdre ses connaissances premières, mais ce serait se mettre dans l'impossibilité d'en acquérir de nouvelles. Voilà pourquoi je considère comme très fructueux de jeter de temps en temps un coup d'œil en arrière, qui vous rappellera les leçons du passé et vous donnera de nouvelles forces pour mieux accepter et comprendre celles de l'avenir.

J'ai donc cru sagement agir, avant d'entreprendre l'enseignement de 1883, de vous présenter le résumé suivant, qui récapitule succinctement, mais substantiellement, les faits et principes développés dans le cours de l'année précédente.

I

Dans les conférences de 1882, nous avons commencé par vous présenter l'exposé de ce que les récits légendaires les plus reculés nous ont appris sur la création du premier couple humain. Mais nous n'avons pas tardé à abandonner cette voie, exceptionnelle comme le fut l'origine même de ce couple, et qui, par conséquent, ne pouvait nous offrir qu'un appui momentané, enveloppé même de quelques incertitudes. Alors, laissant un instant de côté ce qui se rapporte à l'âme, nous sommes rentrés dans l'étude raisonnée des faits suivant lesquels se poursuit, depuis cette primitive époque, la procréation corporelle de l'homme dans sa persévérante normalité. Nous avons successivement exposé les considérations d'ordre physiologique et passionnel qui nous permettent de comprendre pourquoi, la nature du corps de l'homme étant complètement et exclusivement formée de matières toutes terrestres, influencées par le principe vital, pourquoi, disons-nous, Dieu a pu confier la mission d'engendrer ce corps à des êtres matériels au même titre que lui, et en même temps pourvus d'une vitalité organique semblable à la sienne.

De semblables considérations cessent d'être applicables à l'âme : d'abord, parce que nulle part autour de nous, nous ne pouvons trouver cette substance si subtile, si éthérée dont se compose

l'âme ; nous ne pouvons en disposer et nous l'assimiler, comme nous le faisons de tant de matières terrestres qui servent à l'alimentation de notre corps ; en second lieu, parce que la seule partie de cette substance qui réside en nous, et qui constitue notre individualité, est une, indivisible, inaliénable, aussi peu susceptible d'être diminuée que d'être augmentée. Dans ces conditions, l'être humain se trouve dépourvu de tous moyens, non-seulement de procéder à lui seul, mais même de coopérer, à la création des âmes. Cette création doit donc être considérée comme l'œuvre directe et exclusive de Dieu.

Enfin, nous avons exposé, avec tout le développement qu'elles méritent, les raisons qui nous portent à croire que ce n'est pas dès la conception que l'âme est unie au corps et participe à une vie commune. Il ne nous semble pas possible que l'âme, toujours entière, soit liée à un corps qui se modifie incessamment, qui ne possède pas encore tout ce qu'il faut, soit pour servir l'âme, soit pour être dirigé par elle. Nous avons, en conséquence, conclu que ce n'est qu'à la naissance, lorsque l'être n'a plus qu'à grandir et à se développer, suivant le type hominal désormais complètement acquis ; ce n'est qu'en ce moment, avons-nous dit, que s'accomplit l'union de l'âme avec le corps, et que l'être humain est constitué.

II

Jusqu'à présent nous avons raisonné d'après la croyance que l'homme est un composé de deux parties distinctes : l'une entièrement matérielle et que nous nommons corps, l'autre entièrement spirituelle, à laquelle nous avons donné le nom d'âme. Ce n'est pas, d'ailleurs, en obéissant à un vain caprice que cette distinction a été établie ; c'est, au contraire, à la suite des remarques les plus judicieuses. Il est, en effet, incontestable que l'homme reçoit des perceptions produisant sur lui des effets dont on n'a encore trouvé aucune trace dans la matière brute ; il n'est pas moins incontestable qu'il émane de lui certaines puissances qui viennent improductivement s'effacer sur toute matière terrestre, mais qui ne sauraient frapper des êtres de nature intelligente sans produire sur eux d'inévitables, et quelquefois de très remarquables effets. Or, en présence de si étranges différences, de manifestations d'un ordre si divergent, il devient d'autant plus satisfaisant pour la raison d'admettre que l'homme obéit à deux catégories très distinctes de forces, qu'une fois ce principe admis, tout s'explique dans les phénomènes de la vie avec une facilité inespérée.

Mais il s'est toujours trouvé des hommes qui ont préféré l'obscurité à la lumière, et qui, par aberration, par orgueil et par des motifs moins avouables encore, ont fait pis que de détruire chez l'homme le principe spécialement intelligent ; ils ont exclusivement et directement attribué celui-ci aux seuls principes foncièrement terrestres, qu'il s'agisse de matière ou de forces. Ils prétendent que, dans les inspirations de nos plus grands génies, dans les abnégations de nos plus sublimes dévouements, il n'y a rien de plus, comme cause, que ces mêmes forces terrestres qui peuvent bien avoir raison, j'en conviens, des brutales inerties de la matière, mais qui n'ont jamais infusé dans celle-ci, ni les brillants privilèges de la pensée, ni les puissantes émotions du sentiment, ni la conscience d'une individualité autonome, active dans tous les temps, dans toutes les circonstances, et qui se sent libre d'exercer, en pensée, en fait et dans les sens les plus opposés, la part de volonté mise à sa disposition, le jour où elle est venue prendre sa place dans ce monde.

En présence de ces obstinations qui, bien que ne s'appuyant sur aucune preuve, sont soutenues par de trop nombreux prosélytes, en présence d'une doctrine qui offre à l'homme les moyens de satisfaire, sans remords et sans crainte, toutes ses passions, quelque offensives qu'elles soient contre ses semblables ; qui l'exonère à sa mort de toute responsabilité, parce que, dit-elle, toutes les violences, tous les attentats, tous les crimes, sont couverts et innocentés d'avance par les

immunités du néant, terminaison inévitable de toute vie ; en présence, dis-je, de ces immenses désolations, nous ne pouvions nous soustraire à la nécessité de jeter un cri d'alarme, et d'inviter les esprits non encore pervertis à appeler à leur aide toutes les puissances de leur raison et à les mettre à la recherche de ce qui peut seul constituer les saintetés de la justice, dont le matérialisme est la perpétuelle profanation.

III

Entrant dans cette voie, nous avons cherché à approfondir ce qu'il faut penser de la constitution de l'être humain, suivant les opinions respectives du matérialisme et du spiritualisme. En ce qui concerne les détails, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre même. Nous nous bornons ici, au seul point de vue de l'enchaînement des idées, dont il est très important de savoir toujours tenir compte, à présenter un résumé très succinct de la discussion.

Et d'abord, au sujet du *matérialisme*, après avoir indiqué les causes auxquelles, d'après cette doctrine, on devrait attribuer les divers actes de la vie humaine, nous nous sommes successivement expliqués sur les points suivants :

1° Nous avons, en premier lieu, combattu les assertions relatives à la nature de ces causes, non-seulement en ce qu'on a voulu leur attribuer de trop général au point de vue cumulé du fonctionnement intelligent et du fonctionnement organique, mais même en se restreignant à la seule considération de ce dernier. Il existe, en effet, dans le jeu des organes spécialement affectés à la vie du corps, d'autres forces que celles dites terrestres : il y a le principe vital.

2° Nous avons, en second lieu, montré que, s'il est vrai, comme le prétend le matérialisme, que les forces qui agissent sur l'homme sont indépendantes de lui, s'il ne peut se soustraire à l'obligation de s'y soumettre, celui-ci n'est qu'une machine irresponsable, ne méritant pas plus d'être récompensé que d'être puni ; que, par suite, les prohibitions, les lois, les codes de toutes les nations, doivent être remplacés par ces seuls mots : *laisser faire*, qui sont la suprême conséquence logique de la doctrine.

3° Nous avons ensuite insisté sur la profonde différence qui, dans l'homme, sépare les effets physiques et matériels des effets intelligents, et sur la nécessité consécutive d'attribuer ceux-ci à des causes tout à fait distinctes de celles qui produisent les premiers.

4° Enfin, considérant le matérialisme au point de vue des moralités et des sentiments affectifs, nous n'avons que trop compris ses vicieuses et criminelles tendances, nous avons inutilement cherché ses vertus.

Quant au *spiritualisme*, il ne saurait admettre que les effets intelligents doivent être attribués à des causes de même nature que celles qui produisent des effets matériels. A cet égard, une distinction lui paraît d'autant plus nécessaire, que les forces qui intelligentent l'homme, dépendantes selon lui d'un principe spécial qu'il appelle âme, restent complètement sans action sur la matière brute et même sur la matière organisée, mais non intelligente, tandis qu'elles exercent sur l'homme les plus souveraines dominations.

Le spiritualisme, toutefois, en introduisant l'âme dans l'être humain, n'est pas exclusif comme le matérialisme, qui veut ne voir que le corps. La nécessité du principe spirituel ne l'aveugle pas au point de lui faire nier celle du principe corporel. Il reconnaît que, dans tous les actes de cette vie, et sauf quelques variations dans les participations respectives, dépendant des états de rêve, de maladie et autres, ces deux principes sont en intime et continuelle collaboration. On ne comprendrait pas, en effet, s'il avait dû en être autrement, pourquoi ils auraient été unis.

Enfin, au moment suprême de la mort, quelles sont les perspectives du matérialisme ? Les voici :

d'un côté, l'anéantissement complet, irrémédiable, de tout ce qui dans la vie produisait les grandes pensées, les nobles sentiments, les vives amitiés du cœur et de l'esprit ; de l'autre, ce corps qui fut son roi, son idole, le constant objet de ses complaisances, suintant par tous ses pores les multiples horreurs de la décomposition cadavérique. Telle est la glorieuse destinée que le matérialiste a su rêver pour ce qui fut un être humain, ne lui laissant pas même le mérite des souffrances expiatoires.

Le spiritualiste, au contraire, sans méconnaître les sujétions corporelles et même leur utilité pour son instruction et son avancement terrestre, abandonne sans regret une enveloppe qui a fait son temps et son œuvre, et dont il a su éviter de se constituer l'esclave. Convaincu en mourant qu'il emporte avec lui le flambeau spirituel qui a éclairé ici-bas ses pensées et ses tendresses, il s'élance vers des régions plus heureuses, où l'attendent les joies du retour auprès de ceux qu'il a aimés, et où brille cette étoile de l'Espérance qui ramènera vers lui ceux qui n'ont pas encore terminé leurs épreuves sur la terre d'exil.

IV

A la suite de ces aperçus comparatifs sur les doctrines matérialistes et spiritualistes, le lecteur doit se trouver en possession de tous les éléments de conviction qui, cumulés avec ses instincts, sa conscience, sa raison, ses connaissances acquises, lui permettront de faire un choix entre les deux doctrines. Si, à la suite de cette épreuve, il persiste à penser qu'il n'y a ni Dieu, ni âme, ni principe intelligent dans l'univers, et que le seul culte à pratiquer doit être celui de la matière pendant la vie et du néant après la mort, il peut fermer le livre ; car, dans les pages qui vont suivre, sans que le rôle de la matière soit méconnu, l'intervention de Dieu et celle de l'âme lui seront sans cesse affirmées, et, au lieu du néant absolu qu'il réserve à tout ce qui fut intelligent pendant la vie de l'être humain, il ne sera question que de la continuation, des perfectionnements, de l'éternité sans cesse progressive de cette même intelligence, survivant sans fin à toutes les morts corporelles.

Quant à ceux qui, jusqu'à présent, ont été matérialistes sans trop savoir pourquoi, – car, au point de vue rationnel, il n'y a ni preuves, ni témoignages dans cette doctrine, il n'y a que des assertions ; – quant à ceux-là, dis-je, s'il leur paraît que cet ordre de questions n'est pas indigne de faire l'objet d'une discussion sérieuse, ils feront bien de poursuivre et de méditer. Peut-être trouveront-ils dans cette lecture une nourriture plus substantielle et plus fortifiante que les passagères stérilités d'une vie qui ne vit et ne pense que pour le corps et par le corps, et dont, à la mort de celui-ci, les pensées, les études, les élans passionnels, les sentiments affectifs, n'auront lui un instant que pour aller irrévocablement s'ensevelir dans les éternelles oubliettes du néant.

Sans insister davantage sur cet ordre de considérations, rappelons en quelques mots ce que nous avons dit sur les bases constitutives de la science spirite. Ces bases sont au nombre de quatre, savoir : 1° l'existence de Dieu ; 2° l'immortalité de l'âme ; 3° les communications, soit écrites, soit parlées, soit inspirées, entre les morts et les vivants ; 4° les réincarnations successives des âmes, revenant habiter cette terre jusqu'à ce qu'elles se soient suffisamment instruites et perfectionnées dans la science de l'utile et du bon.

Après l'énoncé simplement indicatif de ces quatre bases, nous avons clos l'enseignement de 1882 en nous expliquant en détail sur les deux premières. En ce qui concerne l'existence de Dieu, nous avons établi que ce n'est pas l'homme qui a pu, à un titre quelconque, coopérer à l'œuvre de la création, puisque, d'une part, il n'a pour domaine qu'un seul monde, et que, dans ce monde, la science la moins contestée nous apprend qu'il a paru le dernier ; que, d'autre part, bien qu'il possède des facultés supérieures à celles de tous les autres êtres qui vivent avec lui sur la terre, il

n'ignore pas que ce n'est pas lui qui se les est données. Mais, si l'homme, quoique doué d'intelligence, n'a pu rien créer de ces merveilles qui nous entourent et qui nous paraissent d'autant plus admirables que nous les étudions davantage, ne devons-nous pas reconnaître, puisqu'il faut à tout une cause, que c'est à une intelligence éminemment supérieure à celle de l'homme que nous devons faire remonter toutes les origines ? Or, donner comme suite à cette conclusion le mot nature, hasard ou tout autre, ce ne sera pas avoir éliminé l'idée de Dieu, tant s'en faut ; ce sera se donner la sotte et puérite satisfaction de ne pas le nommer.

Enfin, en ce qui concerne l'immortalité de l'âme, nous nous sommes attachés à développer, dans la mesure de nos forces et avec l'inébranlable fermeté de nos convictions, le programme suivant :

« Nous n'avons d'autres moyens ici-bas d'apprécier ce que peut être la destinée des existences terrestres, qu'en cherchant à nous rendre compte de la nature de leurs fonctions. Toute individualité qui n'a pas reçu la mission de progresser ne peut avoir qu'une utilité stationnaire et terrestre. Mais l'âme humaine, essentiellement et universellement progressive, est immortelle. »

Tel est l'exposé récapitulatif des matières traitées dans les conférences de 1882.

V

Donnons maintenant quelques indications préalables sur l'enseignement plus spécial qui doit faire l'objet du présent livre.

Dans le cours de l'année précédente, si l'on en excepte l'instruction dans laquelle j'avais en vue de vous faire connaître sommairement les quatre bases constitutives de la science spirite, il n'a pas été question, à proprement parler, de cette doctrine ; car ce que j'ai exposé et développé ultérieurement sur les deux premières de ces bases : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, n'est pas particulier au spiritisme, et fait partie intégrante de toutes les doctrines spiritualistes dont s'est occupée l'humanité depuis les temps les plus reculés.

C'est à partir de 1883 que, dans notre enseignement, nous entrons dans le domaine spirite proprement dit, et que nous abordons l'importante question des communications entre les esprits des morts et les vivants.

Ces communications existent-elles en fait ? Tel est le premier point sur lequel il s'agit de s'éclairer. Or, à cet égard, l'expérience est faite et se poursuit incessamment. Dans tous les pays, tous les jours, des témoignages se produisent, affirmés par les hommes les plus honorables, étudiés et contrôlés par d'éminentes sommités scientifiques. Il est vrai qu'on a parlé de jongleries, de prestidigitations ; je suis même très disposé à croire, tant l'espèce humaine est encore imparfaite et vouée au culte de l'égoïsme, que, de même qu'il est des hommes qui font servir les commisérations et les dons de la générosité à satisfaire les plus honteuses passions, de même il en est qui ont pu faire du charlatanisme en matière spirite et qui en ont tiré un profit pécuniaire. Toutefois, le nombre n'en est pas très grand ; car n'est pas qui veut habile prestidigitateur, et puis, serait-on doué d'une forte dextérité dans les mains et dans les gestes, qu'on pourrait avoir une fort médiocre cervelle. Or, ce n'est pas seulement par des effets physiques que les Esprits se manifestent ; c'est aussi par la pensée, par des dictées sérieuses, morales, scientifiques, par le rappel des souvenirs éloignés, par de sages avis sur la conduite à tenir dans certaines circonstances. Mais, vis-à-vis de mon auditoire, je n'ai pas eu à insister sur ce point ; sa conviction était faite. Quant à ceux qui me liront, s'ils sont hommes de bonne volonté, ils pourront facilement voir, entendre et se convaincre ; s'ils sont hommes de parti pris, ils me déclareront sans doute atteint de folie incurable, et se feront un devoir de me signaler comme un

être qu'il faut étroitement enfermer et surveiller, puisqu'il est à ce point hostile à l'ordre social, qu'il croit à Dieu et à l'âme.

Mais, si nous n'avons à insister que médiocrement sur le fait lui-même des manifestations, il n'en a plus été ainsi lorsqu'il s'est agi de s'éclairer sur leur valeur intrinsèque, sur le degré de confiance qu'elles doivent nous inspirer, sur les grossières erreurs ou les grandes vérités qu'elles peuvent contenir. Pour nous renseigner sur ce que nous devons penser à cet égard, il était nécessaire que nous nous rendissions un compte aussi exact que possible de la constitution du monde des Esprits. Tel a été l'objet de la première conférence qui figure dans le présent livre. Nous avons été ainsi conduits à cette conséquence que, dans le monde spirituel comme dans le nôtre, le bien coudoie le mal ; qu'à côté de connaissances scientifiques de l'ordre le plus élevé se trouve une profonde ignorance ; que le désir de tromper y possède une plus grande importance peut-être que celui d'instruire. De là, résulte pour nous l'impérieuse nécessité d'exercer un sévère contrôle sur toutes les communications, de ne pas les accepter légèrement, au gré de nos passions et de nos convoitises terrestres, mais seulement après que nous les aurons soumises à un examen, aussi impartial que possible, de la raison et d'une saine morale. Au reste, il en est de cet enseignement comme de tous ceux que l'homme veut acquérir ici-bas, et qui ne s'obtiennent que par le travail : Dieu, en nous permettant de communiquer avec les Esprits, n'a pas eu pour unique objet de nous envoyer des leçons toutes faites ; sans doute il a voulu nous pousser au progrès, mais sans déroger à la loi générale, qui exige qu'en toute chose l'être humain mette lui-même la main à l'œuvre. L'humanité ne le comprend-elle pas ainsi, quand elle dit à l'homme : « Aide-toi, le ciel t'aidera » ? N'oublions pas que notre séjour sur la terre ne nous a pas été imposé pour nous permettre d'approcher sans cesse de nos lèvres la coupe des jouissances, mais qu'il a eu surtout pour objet de nous y faire subir une vie d'épreuves.

On a dit bien souvent, et l'on pourra continuer à prétendre, mais plutôt par dénigrement que dans le calme de la réflexion, que, si les communications des Esprits peuvent être trompeuses, mieux vaudrait s'arrêter que poursuivre, et qu'il y aurait prudence à cesser de s'occuper de spiritisme. Certes, je ne suis pas pour mon compte hostile à la prudence, et je ne cesse, au contraire, en la pratiquant pour moi-même, de la recommander aux autres ; mais je la veux éclairée et non aveugle. Je répudie celle qui ne voudrait procéder que par voie de pure abstention et se garderait soigneusement de chercher le bien, dans la crainte de se trouver quelquefois en lutte contre les inconvénients du mal. Une telle disposition d'esprit n'est plus de la prudence ; ce serait plutôt l'absence de travail, d'étude, de progrès. Je voudrais bien, en effet, que nos scrupuleux critiques nous fissent voir, dans l'ordre physique, intellectuel et moral, quoi que ce soit qui, mis entre les mains des hommes, n'ait pas son bon et son mauvais côté. Les voyages de toute sorte sur terre, sur mer, en ballon, sont-ils à l'abri des plus funestes catastrophes ? La science n'a-t-elle pas été souvent mise à contribution pour exploiter les crédulités de l'ignorance ? Le sentiment religieux ne sert-il pas de masque aux plus effrontées hypocrisies ? Combien de fois n'avons-nous pas vu la fourberie dissimuler ses projets sous le voile de l'amitié ? Enfin la charité n'est-elle pas tous les jours odieusement invoquée pour satisfaire et payer les plus infâmes débauches ? Au reste, tout n'est pas sans compensation sur cette terre. Les communications à la suite desquelles nous éprouvons des déceptions, qu'elles proviennent des morts ou des vivants, sont quelquefois des leçons très instructives : elles nous apprennent à corriger l'excès de nos passions ; elles nous donnent un contingent d'expérience qui pourra nous être fort utile dans toutes les circonstances de la vie. L'enfant, je vous l'ai dit, ne comprend jamais mieux qu'on ne doit pas jouer avec le feu que lorsqu'il s'est brûlé. Et que serait donc la justice de Dieu, si elle ne nous couvrait pas de confusion, lorsque nous sollicitons le Ciel de venir en aide à nos immoralités ? Abstenez-vous de formuler des demandes injustes, malhonnêtes, nuisibles au prochain ; il se pourra que vous

n'obteniez pas toujours satisfaction, car nous ne sommes pas des juges infallibles de la bonté de notre cause, mais vous ne serez pas le jouet des mauvais Esprits.

Après ces considérations, qui ont pour objet essentiel, savoir :

1° De constater l'existence des communications entre les êtres intelligents de l'univers ;

2° De nous former une opinion motivée sur la valeur qu'il convient de leur attribuer ;

3° De nous éclairer sur la nature des moyens à prendre pour éviter d'être la dupe, ou de l'ignorance, ou des tromperies volontaires des Esprits ;

4° De réfuter l'objection formulée au sujet de l'inutilité et des dangers du spiritisme ;

Après ces considérations, dis-je, nous avons été naturellement conduit à rechercher par quels procédés il nous est possible de concevoir que les divers êtres intelligents de l'univers, qu'ils habitent soit sur une planète, soit dans l'espace, jouissent de la faculté de communiquer les uns avec les autres. Question d'une haute importance ; car, si elle est convenablement élucidée, sans porter aucune atteinte aux conceptions que nous avons acquises, tant par les dires des Esprits que par nous-même, sur la nature de l'âme, sur celle des Esprits et de l'être humain ; si, faisant encore mieux, la solution obtenue est une éclatante confirmation de ce que nous savons à ce sujet ; s'il en est ainsi, dis-je, qui ne voit que toutes les obscurités, reposant à cet égard sur les idées de prodiges, de surnaturel, de miracles ou d'œuvres du démon, disparaîtront et seront remplacées dans notre intelligence par la connaissance des lois, toujours grandioses, mais désormais toujours naturelles, qui président à l'accomplissement des phénomènes de la vie.

L'examen et l'étude de ces questions, il ne faut pas se le dissimuler, exigeront du temps, de l'attention, et vous mettront dans la nécessité de beaucoup réfléchir. Cela tient essentiellement à ce que cet examen et cette étude portent sur des objets qui, en grande partie, échappent à l'investigation de nos sens, par suite de leur nature fluide, qui, par cela-même, se sont montrés plus rebelles aux recherches purement rationnelles, et dont, par conséquent, l'établissement scientifique n'a pu encore se généraliser dans les intelligences humaines. Il ne faut pas pour cela vous rebuter, et, si la tâche est ardue, vous aurez du moins le mérite d'avoir été des premiers à l'entreprendre et à en répandre les bienfaits sur vos semblables.

Vous n'éprouverez, je pense, aucune difficulté à admettre que, pour parvenir à comprendre comment les êtres intelligents de l'univers peuvent communiquer entre eux, il faut, avant tout, que nous soyons fixés sur la nature de leur constitution. C'est là une nécessité de premier ordre, et vous en avez autour de vous de nombreux exemples. Parmi les animaux, à chaque constitution différente correspondent des modes de manifestations très divers et spéciaux. La voix de l'homme ne ressemble pas aux aboiements du chien, au beuglement du bœuf, au hennissement du cheval, au coassement ou sifflement des reptiles. Dans le chant des oiseaux, les mélodies de certains d'entre eux forment un agréable et caractéristique contraste avec la lugubre monotonie de quelques autres ; enfin les cris aigus et les bourdonnements des insectes constituent des variétés distinctes des précédentes, non-seulement par la nature des effets, mais encore par celle des causes qui les provoquent. Si des manifestations sonores nous passons à celles qui concernent la mobilité, les dissemblances ne sont pas moins prononcées. Tandis que, pour procéder à la marche, deux supports suffisent à l'homme, grand nombre d'animaux sont quadrupèdes et même multipèdes ; est-il besoin d'ajouter que l'oiseau vole, que le poisson nage, que le serpent rampe ? Même parmi les objets matériels inorganiques, chacun se manifeste en raison de sa constitution. Vous savez bien qu'il n'est pas un instrument de musique qui ne se distingue des autres par son timbre particulier, qu'il n'est pas un corps terrestre qui ne se révèle à nos yeux par des couleurs à lui spéciales.

Il serait difficile, à la suite de ces nombreuses inductions analogiques, de ne pas conclure que, si

nous voulons parvenir à avoir une connaissance, sinon complète, du moins rationnellement approchée des procédés employés par les êtres intelligents pour communiquer entre eux, nous devons au préalable nous éclairer sur leur constitution ; et, comme tous, morts ou vivants, sont doués d'une âme, c'est par l'étude de celle-ci que nous avons dû commencer nos investigations. Nos recherches sont exposées dans les deuxième et troisième conférences, où l'on pourra en prendre une connaissance détaillée ; car, dans cet avant-propos, nous devons nous borner à de simples résumés destinés surtout à fixer dans l'esprit l'ordre et la corrélation des idées. Il nous suffira donc de dire ici que l'âme est le principe spirituel qui intelligente les Esprits dans l'espace et l'être humain sur terre ; principe essentiellement progressif, qui constitue une individualité survivant à la mort et indéfiniment persistante. Au point de vue de son essence, l'âme doit être considérée comme une substance qui n'a rien de semblable aux matières terrestres, substance éminemment fluide, incorporelle, ne pouvant jamais tomber sous nos sens et douée de propriétés exclusivement spéciales, à l'étude successive desquelles nous procéderons dans le cours de ces leçons. Mais ce qu'il faut surtout ne pas perdre de vue, c'est que l'âme n'est jamais à nu ; les déclarations des Esprits sont formelles à cet égard. Recouverte dans l'espace d'un voile appelé périsprit, dont la substance est fluide aussi, mais beaucoup plus épaisse que la sienne, elle forme alors l'être que nous désignons par le mot Esprit. Puis, lorsque, descendant sur terre, à cette première enveloppe il s'en ajoute une seconde, non, plus fluide, mais uniquement composée de matières terrestres solides et liquides, elle constitue ce que nous appelons l'être humain.

De ces indications, il résulte que l'âme, n'étant jamais seule, ne peut ni rien percevoir du dehors, ni rien émettre de ses pensées intérieures, sans que son voile périsprital, tout au moins, soit traversé tant par les forces étrangères qui la sollicitent que par ses propres rayonnements. Cette traversée ne pourra évidemment qu'affaiblir, modifier, supprimer même quelquefois les messages qui vont à l'âme ou qui en émanent, puisque le fluide périsprital, nous l'avons dit, est sensiblement plus dense que le fluide animique. Quant à présent, sans qu'il soit nécessaire de donner à ces détails un plus grand développement, nous voyons que l'âme ne pourra se livrer à aucun fonctionnement susceptible de la mettre en relation avec ce qui lui est extérieur, sans entrer en coopération obligatoire avec le périsprit. Celui-ci forme donc à cet égard une partie essentielle de la constitution, soit de l'habitant de l'espace, soit de l'être humain, et, à ce titre, de même que nous nous sommes occupés de l'âme, nous devons nous occuper du périsprit, qui en est inséparable. Sans ce complément d'études, nous ne pourrions posséder que des notions fort incomplètes sur l'idée que nous devons nous faire d'un être intelligent.

De ce qui a été exposé dans les deuxième et troisième conférences, il résulte que ce n'est pas par les révélations de la science humaine, mais uniquement par celles des Esprits, que nous avons été instruits de l'existence du périsprit. Il est, d'après cela, parfaitement permis de concevoir que l'une des premières impressions qu'on puisse éprouver à ce sujet soit celle du doute. Mais, à mesure qu'on procède à une étude plus approfondie du fonctionnement vital, les considérations d'ordre rationnel, justificatives de l'action toujours présente du périsprit, deviennent tellement nombreuses et convaincantes, tellement explicatives de la marche de cette action, soit sur terre, soit dans l'espace, que toute incertitude sur la nécessité directement providentielle de l'existence du périsprit ne tarde pas à s'effacer. Après ce préambule, j'ai dit, en m'appuyant toujours sur les dires des Esprits, que la substance du périsprit est de nature fluide, mais sensiblement plus grossière que celle de l'âme et en même-temps plus épurée que celle d'aucun de nos fluides terrestres. J'ai ajouté que l'Esprit, étant un être progressif, tandis que l'âme, ainsi que nous l'avons établi, étant immuable, ce privilège de progressivité resterait à l'état de lettre morte, si le périsprit, à son tour, se maintenait sans aucun changement. Il est évident, en effet, qu'un tout composé de

deux parties, invariables l'une et l'autre, ne peut être qu'invariable lui-même. L'enveloppe périspritale doit donc se modifier, et se modifie en effet. Dans quel sens se produit ce changement ? C'est ce que-je vous expliquerai plus tard. Toutefois, je peux vous dire dès à présent, mais comme une simple affirmation qui sera ultérieurement justifiée, que, pour engendrer le progrès, le caractère des modifications du périsprit, voile toujours obscurcissant pour l'âme, doit être naturellement tel, qu'il se produise un dégagement, une épuration dans cette enveloppe. De là résultera une diminution des entraves qui entourent l'âme, par suite une augmentation dans celle-ci de ses facultés, soit perceptives, soit rayonnantes, et, comme conséquence, une plus grande facilité d'accession vers le progrès.

Enfin les Esprits, interrogés sur la question de savoir d'où le périsprit tire son origine, d'où lui vient son alimentation, ont péremptoirement répondu : du fluide universel. Cette réponse, malgré sa simplicité, est de la plus haute importance ; vous allez en juger. Et, d'abord, elle constate, de la part des Esprits, l'existence d'un fluide répandu dans tous les espaces, touchant à tous les mondes ; en second lieu, elle formule à cet égard une remarquable confirmation des découvertes de la science moderne, découvertes que le grand Newton lui-même avait toujours considérées comme très problématiques, sinon comme impossibles. On sait aujourd'hui, depuis les premières années du siècle actuel, grâce aux nombreuses et fécondes études de nos savants compatriotes Fresnel et Arago, on sait qu'un fluide très subtil, très mobile, très vibrant, est répandu en effet dans tout l'univers, et qu'une de ses plus remarquables propriétés est de transmettre à la terre et en tous lieux la lumière des astres éclairants et éclairés. Avant d'aller plus loin, je ne peux résister au désir de vous présenter ici une courte mais instructive observation. Nos études actuelles, vous le savez, ont pour objet de procéder à la recherche des moyens par lesquels les êtres intelligents peuvent communiquer entre eux.

Vous avez compris tout de suite que nous n'obtiendrions aucun résultat si, au préalable, nous ne possédions pas quelques données sur la constitution spirituelle de ces êtres ; par suite, nous avons commencé par étudier l'âme, principe de toute intelligence. Mais, voilà qu'en procédant à cette étude, nous apprenons que l'âme n'est jamais seule, qu'elle est toujours recouverte d'un périsprit, lequel, par ce fait, devient partie constitutive de l'habitant de l'espace. Nous nous trouvons ainsi entraînés vers une seconde série de recherches ayant pour objet la connaissance de cette enveloppe fluidique. Or ces investigations, à leur tour, nous mettant en présence du fluide universel, de l'éther, nous imposent, par suite, une troisième série d'études, destinée à élucider les questions qui se rattachent à ce singulier et mystérieux corps que nous ne voyons pas et qui nous fait voir. Que conclurez-vous de ces remarques ? Que, tout se tenant et s'enchaînant dans le monde, on doit s'attendre, lorsqu'on parcourt avec une attention réfléchie le domaine de la création, on doit s'attendre, dis-je, non-seulement à rencontrer toutes choses, mais à en poursuivre la filière dans l'ordre même des relations qui leur ont été attribuées à l'origine. Et voyez comme ces inductions se vérifient dans le cas actuel ; car jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des forces communicantes, nous n'avons pensé qu'à elles ; vous comprenez cependant qu'il faut aussi un communicateur. Or de celui-ci nous n'avons encore ni exprimé l'idée, ni prononcé le mot ; et voilà cependant qu'il vient à nous de lui-même, sans contrainte, sans appel, par la force même des choses, complètement pourvu des propriétés fluidiques nécessaires pour faire participer *toutes les intelligences au bénéfice des communications*.

C'est dans les quatrième et cinquième conférences que nous avons développé tout ce qui se rattache à la notion de l'éther. Il vous suffira de parcourir cette partie de notre travail pour vous faire une idée du rôle important que joue ce fluide dans l'œuvre de la création. Nous nous bornons ici, au point de vue de l'enchaînement des pensées que nous vous présentons sur le grand problème des communications, à vous signaler particulièrement cette conséquence digne de toute

vosre attention, savoir : que la propriété que possède l'éther d'être en tous lieux, de toucher à tout, d'obéir à toutes les forces, nous permet de le considérer dès à présent comme parfaitement apte à servir de communicateur universel entre tous les mondes. Dans le cours de la huitième conférence, après quelques explications sur le fonctionnement des forces dans les milieux fluidiques, vous verrez cette pensée pleinement confirmée.

Ainsi mis en possession, et comme à l'improviste, il faut le dire, de la notion de l'éther, nous avons naturellement réfléchi sur la faculté que possède ce corps de transmettre la lumière du soleil à la terre ; nous avons ensuite remarqué que c'est aussi par voie de transmission à travers le fluide de l'air que la faculté d'entendre et de faire entendre des sons est mise chez nous en exercice ; enfin, constatant que c'est par cette faculté même, tout aussi bien que par celle de la vue, qu'il nous est permis sur terre d'émettre et d'échanger nos pensées, comment n'aurions-nous pas été conduit à porter la plus sérieuse attention sur les propriétés des corps fluidiques, sur ces propriétés dont l'usage et la pratique nous sont si habituels et si précieux, mais dont, il faut le reconnaître, les procédés organisateurs et la science psychologique nous sont si peu connus ?

C'est à la suite de ces réflexions, malgré les difficultés de la tâche et l'incertitude de la bien remplir, mais avec l'espoir que l'exemple donné pourrait être suivi par de plus habiles, que je me suis laissé entraîner à pénétrer dans le domaine des invisibles, pour y apprendre et vous expliquer ensuite comment les forces y font leurs entrées, comment elles y exécutent leurs traversées. Car, tant que ces éléments de la dynamique des mondes resteraient inconnus, il nous serait impossible de nous faire une idée, même approchée, de l'organisation que Dieu a imprimée aux systèmes par lesquels les intelligences communiquent entre elles.

Vous trouverez exposées, dans les cinquième et sixième conférences, les conceptions qu'il vous importe d'acquérir au sujet des forces vibrantes mises en jeu dans les fluides. C'est à dessein que je dis vibrantes et que je spécialise, parce que ces sortes d'impulsions sont les seules qui intéressent directement le fonctionnement de la spiritualité animique, tel, par exemple, que s'exerce ce fonctionnement dans l'espace, chez les Esprits, lorsque le corps terrestre a disparu ; tandis que, ici-bas, les autres forces s'appliquent toujours plus ou moins à la satisfaction de nécessités afférentes à la matière, soit de notre corps, soit de tous ceux qui font partie de notre terre, bruts ou organisés. En me posant sur ce terrain, je dois me hâter de vous dire que les principes développés dans ces conférences ne sont nullement de mon invention ; ce sont des déductions directement inscrites par les études modernes sur le grand livre des sciences humaines. Vous les accueillerez, j'en suis certain, – quelque surpris qu'en doivent être certains adversaires qui ne veulent voir en nous que des fous, – vous les accueillerez avec tout le respect, toute l'autorité que le parti pris, qui ne se croit pas fou, refuse assez souvent à la science, mais que le bon sens et l'honnêteté savent toujours accorder à tout ce qui se peut démontrer.

Seulement, et vous avez trop de modestie pour vous fâcher de ce que je vais dire, vous n'êtes pas assez techniquement forts en dissertations et formules algébriques et géométriques, pour que je puisse, vis-à-vis de vous, me servir de ces raisonnements topiques qu'on peut se borner à résumer en cette affirmation sacramentelle : *C'est ce qu'il fallait démontrer*. Mais, à défaut de ce moyen péremptoire et irréfutable, il m'a semblé qu'à l'aide de quelques explications tout aussi dépourvues d'*x* que d'*y*, de quelques exemples et analogies, en faisant appel à votre expérience même, enfin en vous offrant la garantie de ma sincérité, qui aurait d'autant plus horreur de vous tromper qu'elle est plus envieuse de vous instruire, il m'a semblé, dis-je, que je pourrais envoyer quelques rayons de lumière dans vos intelligences. Ce sujet est trop délicat, trop élevé, trop scientifique, pour être l'objet d'une analyse, et je ne la tenterai pas. Je me bornerai donc à vous dire : lisez-moi, et puisse cette lecture être le point de départ de vos futures et entières convictions.

Les études sur le fonctionnement des forces dans les fluides nous ont conduits, vous venez de le voir, à la considération des mouvements vibratoires. Ceux-ci n'ont nullement pour caractère de transporter de la matière, de la manipuler, comme le font tant et tant de forces. Leur objet est tout différent : il consiste, par simple voie d'oscillation moléculaire et sans que les molécules du fluide puissent sortir de la sphère de localisation attribuée à chacune, il consiste, dis-je, à donner à celles-ci les moyens de transmettre d'un point à un autre, et de ne transmettre que de la mobilité. C'est là un fait aujourd'hui bien démontré et incontestable ; fait un peu gênant peut-être pour les matérialistes, qui, fort désireux de voir partout de la matière, devront, dans le cas actuel, se résigner à faire leur carême et à se contenter de mobilité : maigre pitance, en effet ; car, considérée tant au fond que dans la forme, elle ne paraît susceptible de mettre à la disposition de leur personne qu'une nourriture très médiocrement substantielle. Quoi qu'il en soit, je le répète, le fait est là ; il est indéniable, par conséquent nécessaire, et mérite que nous lui donnions quelques instants d'attention.

Je comprends que l'âme, qui est immuable, qui ne perd jamais rien de sa substance, qui ne possède pas un seul atome de matière terrestre, n'ait que faire de cette matière, et que celle-ci, au contraire, doive être considérée, par rapport au mécanisme animique, comme une indigeste obstruction ; mais je comprends en même temps que ce mécanisme, comme tous les autres, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus subtils, depuis le simple crible qui trie le sable jusqu'à l'électricité qui transmet les dépêches, jusqu'à l'appareil à l'aide duquel le soleil dessine et fixe les images sur la plaque photographique, je comprends, dis-je, que ni les uns, ni les autres, ne pussent produire aucun résultat, si une certaine mobilité ne leur était appliquée ; je comprends enfin que, plus cette mobilité sera intrinsèquement pure de toute immixtion matérielle étrangère, plus les résultats obtenus seront nets, précis, conformes à la solution qu'on peut se proposer d'obtenir. Ceci est un principe de mécanique trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister. Concluons donc qu'au point de vue de l'âme, qui, pour son travail intellectuel, n'a aucun besoin, je le répète, d'apports matériels venant du dehors, il était nécessaire que l'homme trouvât sur la terre des forces qui ne lui apportassent que de la mobilité, et le problème, on en conviendra, a été admirablement résolu par la production des mouvements vibratoires dans les fluides.

Mais l'homme n'a pas seulement que l'âme : il est double. En outre, les deux organismes qui le constituent diffèrent essentiellement l'un de l'autre, et sont soumis chacun à des exigences toutes spéciales et souvent contraires. Si l'âme n'a aucun besoin de matière, le corps, vous le savez, ne saurait s'en passer. Aussi, deux, trois, quatre fois par jour, il se met à table pour en absorber, sans compter les entr'actes plus spécialement réservés à l'injection des liquides, tant ceux qui datent du temps de Noé, et qui se contentent d'enivrer, que ceux plus modernes qui empoisonnent en toute franchise. Essayez pendant un jour seulement de soustraire l'homme au régime des victuailles ; faites-le assister à d'admirables concerts ; placez sous ses yeux les plus ravissants tableaux ; donnez-lui les moyens d'entendre les plus éloquents orateurs ; accablez-le, en un mot, de toutes ces séductions qui, par des procédés toujours et exclusivement vibratoires, pénètrent dans son âme et lui déversent tous les charmes du sentiment et de la pensée, faites tout cela, dis-je, et vous vous apercevrez sans peine, après une dizaine d'heures d'un pareil régime poursuivi sans interruption, que vous aurez mis cet homme littéralement à bout. La seule chose qu'il sera encore en état de comprendre, c'est le proverbe de tous les pays affirmant que « ventre affamé n'a point d'oreilles », ce qui doit couper court à tous les concerts. Si cependant vous essayez de nouveau de lui parler musique, peinture, poésie, il vous répondra invariablement : « Bifteck », encore plus soucieux de mettre sa bouche à la disposition de la chose qu'à celle du mot. Il nous fallait donc sur cette terre d'autres apports que ceux de simple mobilité : il nous fallait aussi des apports de matière. De là, la distinction des forces en deux catégories : l'une pour les besoins de l'âme,

l'autre pour les besoins du corps ; et il n'était pas possible qu'il en fût autrement, puisque corps et âme constituent l'être humain. Je n'ai fait ici qu'effleurer ce sujet, mais vous pourrez en suivre tous les développements dans les septième et huitième conférences. Vous reconnaîtrez plus tard combien ils sont utiles pour jeter du jour sur le problème des communications.

Enfin je ne pouvais appeler votre attention sur le principe de la double constitution spirituelle et matérielle de l'être humain sans vous entretenir, indépendamment des faits que je viens de vous faire connaître, d'un phénomène dépendant directement de cette dualité, phénomène que nous expérimentons tous les jours, mais qui, par cela même qu'il nous est très habituel, a été fort peu l'objet de nos réflexions et a pris place dans le domaine de la pratique, sans examen, sans discussion, sans passer par le contrôle de la raison : je veux parler du double effet qu'une force terrestre quelconque produit inévitablement sur tout être corporel doué d'intelligence. Je me bornerai ici à en donner un exemple très habituel, qui me paraît propre à entraîner les convictions. Lorsqu'une partie de notre corps reçoit une blessure qui déchire les chairs et brise les os, le sentiment de la douleur est tellement consécutif, tellement inévitable, que blessure et souffrance nous paraissent former un tout indivisible, et nous sommes d'autant mieux disposés à penser qu'il en est ainsi, que la douleur, dans ce qu'elle a de plus vif, est surtout localisée sur le point même du corps où se trouve la blessure. Eh bien ! cette indivisibilité n'existe pas, et nous devons soigneusement faire la distinction entre ces deux ordres de faits, savoir : les déchirures apparentes et physiques et les souffrances intérieures et sensibles ; car nous sommes en présence de deux effets : le premier, représenté par les désordres produits par le coup qui a directement frappé la partie matérielle et visible de notre être ; le second, qui, par voie de répercussion physiologique le long de nos autres organes, non frappés il est vrai, mais solidaires de ceux qui l'ont été, est venu imprimer au fluide de l'âme des vibrations très probablement irrégulières, non isochrones, perturbatrices, plus ou moins discordantes avec les mobilités normales de ce fluide : de là, avec la perte de cette normalité, la provocation du sentiment de la douleur. Mais, objectera-t-on, à quoi ces considérations purement théoriques peuvent-elles nous servir ? et quelle part d'utilité cette distinction que vous cherchez à établir versera-t-elle sur l'humanité ? O hommes trop peu soucieux de l'œuvre de la création et de la science qui la fait connaître, je vais vous répondre ! Ecoutez et tâchez de comprendre.

Si, à l'aide de certaines substances, celles notamment susceptibles de paralyser momentanément les mobilités organiques naturelles ou provoquées, et il y en a ; substances employées par voie d'absorption intérieure, soit directe, soit cutanée, soit sous-cutanée, et cela se peut ; si, dis-je, nous pouvons ainsi arrêter à travers nos organes le processus de la répercussion infailliblement consécutive au coup qui nous a frappé, n'est-il pas évident que l'effet sur l'âme n'existera plus et que la douleur sera supprimée ? Cette leçon, Messieurs les corbeaux, vaut bien un petit hommage rendu par vous à la vérité. On pourra me demander à ce sujet si c'est de la science spirite ou de la science médicale que je fais ici ? Peut-être des deux ! répondrai-je, quand ce ne serait que pour montrer qu'elles sont quelquefois susceptibles de faire bon ménage ensemble, qu'elles ne sont pas aussi irréconciliables qu'on semble se plaire à l'affirmer.

Mais je m'arrête ; car, si je persistais, j'irais au-delà du programme que je me suis actuellement imposé et qui se borne à ne traiter la question dont il s'agit ici que par son côté pratique et expérimental. Je la reprendrai, pour achever de l'élucider au point de vue rationnel, lorsque je m'occuperai directement des faits et phénomènes relatifs aux communications, et surtout lorsque j'aurai à traiter la question de l'oubli du passé, sur laquelle on a voulu s'appuyer pour prononcer un arrêt de condamnation contre le principe des réincarnations.

Et maintenant, chers auditeurs ; je viens de faire passer sous vos yeux le tableau récapitulatif des pensées qui ont fait l'objet de ces conférences, pensées que vous saurez rendre fécondes, je n'en

doute pas, par de fructueuses lectures. Sur ce point, ma tâche est remplie. A vous de réfléchir sur les détails, de méditer sur ces enseignements, d'en conserver la science, de vous en approprier et d'en pratiquer la morale.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

du 11 février 1883

Le monde des Esprits au point de vue de la moralité et du savoir. – Sa composition et son recrutement. – Enseignements à retirer de nos rapports avec les Esprits. – Déceptions à éviter.

I

Dans les Conférences qui ont précédé celle-ci, après vous avoir indiqué d'une manière générale en quoi consistent les quatre bases essentielles qui constituent la science spirite, je me suis occupé de chacune d'elles en particulier. Je vous ai exposé les considérations qui me paraissent les plus propres à vous convaincre de leur nécessité, soit qu'il s'agisse des satisfactions qu'elles peuvent donner à nos consciences respectives, soit qu'envisageant l'humanité dans son ensemble, nous voulions chercher à réaliser l'ordre social qui réunira en lui le faisceau de toutes les solidarités humaines, et sera la plus complète expression des lois morales que le grand Révélateur a annoncées au monde.

Mais ce travail n'est que commencé. A l'heure qu'il est, nous n'en avons fait qu'une partie, celle qui s'applique aux deux premières bases, savoir : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Ici, je dois vous dire que ces deux grands principes n'appartiennent pas seulement et exclusivement à la doctrine spirite. On les retrouve dans tous les systèmes religieux ou philosophiques qui ont paru dans le monde. Ces systèmes peuvent, les uns et les autres, contenir plus ou moins d'erreurs, plus ou moins de divergences sur d'autres points ; mais ils ne varient pas quant à la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, ce qui n'est pas une médiocre preuve, indépendamment de celles que nous avons données, en faveur de la vérité de ces deux principes.

Les matérialistes seuls font exception ; ils ne reconnaissent ni Dieu, ni âme ; tout ce qui touche à ce sentiment intime que nous appelons la conscience humaine leur déplaît ; ils voudraient pouvoir s'en passer, du moins en ce qui concerne la morale, car elle leur agréé très fort au contraire pour tout ce qui se rattache à la satisfaction de leurs appétits matériels. Aussi prétendent-ils que lorsque la mort du corps vient mettre un terme au fonctionnement de ces appétits, il ne reste plus rien de l'être humain, ni individualité, ni sentiments affectifs, ni foyer intellectuel, rien en un mot de ce qui fut le passé et de ce qui pourrait être un avenir. Cette mort du corps est pour eux l'irrévocable anéantissement de toutes les vies. Car vivre sans corps serait, à leur avis, un affreux supplice, puisqu'ils ne pourraient donner satisfaction ni aux convoitises de la gourmandise, ni aux excitations de la luxure, ni aux entraînements si divers et si nombreux des ambitions personnelles ; et qu'en outre si Dieu et l'âme existaient, ils redouteraient trop que la justice de l'un prononçât la punition de l'autre.

Nous allons maintenant nous occuper du troisième principe essentiellement spirite, et qui, en effet, est exclusivement professé par le spiritisme. Ce principe n'a été que très vaguement et très accidentellement entrevu dans les temps qui nous ont précédé. Mais subitement, dans le milieu de notre siècle, il a fait une surprenante et féconde irruption parmi nous, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite de ces Conférences. Ce principe consiste dans la possibilité et dans

l'existence, aujourd'hui bien constatée, de communications entre les vivants et les esprits des morts.

Mais avant de vous dire ce que sont en elles-mêmes ces communications, comment et pourquoi elles s'opèrent, il est nécessaire de vous donner quelques explications sur les êtres intelligents qui y participent, sur la nature des Esprits, sur le monde dont ils font partie, sur ce que, dans leurs paroles, vous devez admettre ou rejeter. C'est ce à quoi je vais procéder.

II

Notre but essentiel, en nous mettant en rapport avec les Esprits, doit être de le faire dans l'intention sérieuse de recevoir d'eux des enseignements. Or, quelle pourra être la nature moralement utile des avis que nous devons attendre d'eux ? Elle dépendra évidemment, et ne pourra dépendre que de la nature même de ceux qui les donnent. Notre premier devoir est donc de nous faire une idée aussi exacte que possible du monde des Esprits, de connaître sa composition, de nous éclairer sur ce qu'il renferme de bon et de mauvais, de nous renseigner sur ce que l'on peut y trouver d'ignorance ou d'instruction. C'est ainsi que lorsque, sur cette terre, nous voulons entrer en relation avec un peuple, nous avons tout intérêt, soit quant aux moyens à mettre en œuvre, soit quant aux résultats à espérer, à être fixés sur les mœurs, les habitudes, la constitution de ce peuple.

Qu'une remarque préalable me soit permise à ce sujet. Une tendance assez générale chez l'homme est de subir cette sorte d'influence, beaucoup plus inconsciente que raisonnée, que le mot Esprit fait d'abord naître en nous. Ce mot est quelque peu fascinateur pour l'humanité ; assez bon nombre de légendes et d'histoires nous le prouvent, et il semble qu'avoir affaire avec les êtres qu'on appelle ainsi, c'est se mettre en relation avec des individualités qu'on considère, sans trop savoir pourquoi, comme devant exercer une certaine autorité sur nous, ne serait-ce que celle qui s'impose naturellement à l'homme mis en présence de l'inconnu, de cette puissance qui n'a souvent prise sur lui que parce qu'elle reste cachée. Ce sentiment est tellement inhérent, tellement naturel à l'humanité, que le catholicisme, qui ne nous aime pas, s'applique avec persistance à l'exploiter contre nous, et, renchérissant sur ce qu'il peut y avoir de réel dans certaines appréhensions, il s'efforce de les amplifier en soutenant que, pratiquer le spiritisme, c'est se jeter dans les bras du diable lui-même, et se vouer par conséquent à la damnation éternelle. Laissons là ces évidentes et très mensongères exagérations qui ne sont qu'un nouveau moyen de maintenir les âmes sous la domination sacerdotale ; mais, rentrant dans le vrai, reconnaissons ce qu'il y a de réel dans cette sorte d'impression que le mot et l'idée d'Esprit jettent dans le cœur de l'homme ; du plus au moins, chacun de nous en a éprouvé les effets lorsqu'il a commencé à s'occuper de spiritisme. Pour ma part, j'avoue humblement que, pas plus que les autres, je n'ai échappé dans mes débuts à ces influences ; je croyais consulter, non pas le démon, mais des oracles. Laissez-moi vous dire, d'ailleurs, que cela n'a pas tardé à se dissiper.

Eh bien ! il faut que cette sorte d'effarement cesse pour vous tous. Si nous continuons à ignorer ce que peuvent être les Esprits dans leur forme, puisqu'ils ne se montrent que très accidentellement, nous devons chercher à acquérir des notions précises sur leur valeur intellectuelle et morale. Or ceci, nous le pouvons, puisqu'ils parlent. Et croyez bien qu'en suivant cette voie, j'en ai l'expérience, nous verrons les bonnes influences grandir de tout ce qui aura diminué dans les mauvaises. Ne perdons pas de vue que ce ne sont pas seulement les conseils et les excitations humaines qui, dans ce monde, sont la cause de certains désastres matériels et moraux ; des Esprits aussi, – et nous en avons de nombreux exemples – ont souvent pris une part active dans ces ruines. Il est donc nécessaire d'aviser.

Cela posé, recherchons ensemble, et sans idées préconçues, ce qui doit se trouver dans le monde des Esprits.

Si nous pouvons, avec quelque vérité, dire de l'individu : « dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », nous pouvons, avec non moins de vérité, dire des réunions d'hommes, des sociétés qu'ils forment entre eux : « dis-moi comment tu te recrutes, je te dirai ce que tu peux produire ».

Or, comment se recrute le monde des Esprits ? Il se recrute des habitants de notre terre et de ceux des autres mondes, supérieurs et inférieurs au nôtre, que la mort vient de frapper. Mais la mort, vous le savez tous, n'est pas autre chose qu'un acte de simple séparation des deux principes spirituel et matériel, l'âme et le corps ; n'apportant rien, n'enlevant rien ni à l'un ni à l'autre, se bornant à les isoler ; après quoi chacun subit les conséquences de sa nouvelle destination, conformément aux lois établies par le Créateur.

La destinée du corps, nous la connaissons tous : nous savons qu'elle consiste en une série de décompositions ayant pour résultat final de rendre au réservoir commun, à la terre d'où elles sont sorties, toutes les matières que ce corps renfermait au moment de la mort, sans un atome de plus ou de moins.

Quant à la destinée de l'âme, nous ne sommes pas édifiés sur les diverses circonstances par lesquelles elle passe dans sa marche ; mais nous savons que, quelle que soit cette marche, elle devra toujours s'opérer en raison de l'état moral où se trouvait l'âme au moment de sa séparation avec le corps, sans un vice, sans une vertu de plus ou de moins ; cette séparation, nous l'avons dit, n'ajoutant et ne retranchant rien à l'état dans lequel nous avons mis nous-même cette âme, pendant l'exercice de notre vie terrestre.

Mais ce que nous pouvons conjecturer à bon droit, ce me semble, c'est que, bien que le corps n'existe plus, il ne s'ensuit pas nécessairement que toutes les appétences de l'âme qui s'y sont rapportées pendant la vie ont été subitement annulées dans leur principe au moment de la mort. Car ces appétences, bien qu'ayant pour objet le corps, n'appartiennent pas à celui-ci, mais sont du domaine de l'âme qui les conçoit et les combine. Or, de même qu'au moment suprême la dépouille corporelle reste tout entière ici-bas, de même l'âme emporte avec elle dans l'espace tout ce qu'elle possède, les bonnes aspirations comme les mauvaises. Vous pouvez commencer à comprendre, d'après ce premier aperçu, combien après la mort doit souffrir une âme qui, encore sollicitée par des tendances matérielles, se trouve complètement empêchée, faute de matière, de leur donner la moindre satisfaction. Ces réflexions seront reprises plus tard et exposées avec tout le développement qu'elles méritent. Toutefois leur importance est telle qu'il ne sera pas inutile de les corroborer dès à présent par quelques considérations préparatoires, en attendant que ce sujet soit plus amplement élucidé.

Je vous dirai donc : N'êtes-vous pas porté à croire, en effet, que l'être qui, pendant toute sa vie, a fait de son corps son unique idole, a dû imprégner son périsprit, avec lequel ce corps est directement en contact d'une atmosphère matérielle, incessamment aspirée et condensée par chaque nouvel acte passionnellement animal, ne laissant plus qu'une trop faible place aux purs éléments de la spiritualité, les seuls désormais susceptibles d'agir. Or, comme l'âme conserve son périsprit, celui-ci va former autour d'elle, après la mort, un entourage de souillures en excès, provoquant et excitant sans cesse, comme elles l'ont fait pendant la vie, les mauvaises passions terrestres. Mais, comme il n'y a plus de corps, l'instrument essentiel de leur réalisation manque, et toute satisfaction est interdite à leur assouvissement. C'est bien ainsi, mais sous une forme moins spiritée, que l'avait déjà compris l'Antiquité, lorsqu'elle a fait figurer dans ses enfers le supplice de Tantale ; supplice terrible qui, à un continuel désir, répond par un continuel empêchement ; mais punition essentiellement juste, puisque, dans son libre arbitre, c'est l'homme lui-même qui a forgé le glaive qui le frappe. Je me borne en ce moment à ces simples indications, que je ne puis vous

donner qu'incidence. Plus tard, ainsi que je vous l'ai promis, je reprendrai, avec les développements qu'elle comporte, cette grande question de l'organisation de la justice divine, qui consiste en ce qu'au physique comme au moral, toutes choses sont disposées de telle sorte que l'homme est toujours son propre et unique justicier.

Ce qu'il nous est encore permis de croire, c'est que l'âme, dépouillée des entraves du corps, devra nécessairement jouir avec plus d'étendue des facultés auxquelles ces entraves imposaient des limites pendant la vie terrestre, et qu'ainsi la locomotion, la vision, l'audition et aussi la perception de la pensée, acquerront un plus grand développement. Les dires des Esprits nous autorisent à poser cette conclusion. Toutefois, ce développement n'atteindra pas le même degré pour toutes les âmes ; car, le périsprit ne cessant pas de les entourer et étant lui-même un obstacle à l'expansion de leurs facultés, il doit être évident que les âmes seront d'autant mieux douées dans l'espace, qu'elles se seront plus appliquées sur terre à purifier et à éclaircir le voile que forme leur périsprit. Cette extension de la puissance virtuelle de l'âme après la mort ne doit pas passer inaperçue. Elle nous permet de comprendre en principe l'existence, occulte il est vrai, mais certaine, de moyens à l'aide desquels peut devenir possible leur communication avec nous ; point capital en spiritisme et dont nous constatons ainsi, dans l'ordre physique tout au moins, les origines et les causes.

De ces diverses considérations, si je ne me trompe, nous sommes en droit de conclure que, sauf les contingents fournis par les globes inférieurs ou supérieurs au nôtre, c'est de nous-mêmes, de nos individualités propres, plus ou moins parfaites, telles qu'elles se trouvaient au moment où la mort les a surprises, que se compose le monde des Esprits, et que celui-ci est par conséquent une image très fidèle du tableau terrestre lui-même, avec ses vices, ses vertus, ses passions, sa science et ses erreurs. Seulement le cadre se sera plus ou moins élargi pour donner place aux natures des autres mondes, inférieures ou supérieures à celles qui ont vécu sur notre terre.

Or, s'il en est ainsi, ne comprenez-vous pas dans quelle erreur nous tomberions si nous nous croyons obligés d'accepter comme article de foi tout ce que les Esprits nous disent ; si nous nous laissons aller à cette idée qu'ils ne sauraient nous tromper, et que nous devons admettre sans discussion tout ce qu'ils nous communiquent. Êtres animiques comme nous, quelquefois puissants, mais souvent très faibles ; très instruits ou très ignorants ; d'une haute moralité ou d'une insigne dépravation, leurs communications pourront être tantôt souverainement instructives, tantôt incolores, tantôt profondément erronées. Dans leur monde, comme dans le nôtre, le bien coudoie le mal. Si nous ne voulons pas être surpris, nous devons nous tenir constamment en garde, c'est-à-dire nous défendre des illusions dont la paresse aime tant à se nourrir, et avoir toujours en main l'arme de la raison qui nous force à combattre, il est vrai, mais qui peut seule assurer le triomphe de la vérité.

Je sais que ces instructions ont été données, et qu'elles l'ont été par des personnes autrement autorisées que je ne peux l'être. Je sais que l'on me criera de bien des côtés que tout cela est connu depuis longtemps. En théorie, je n'en disconviens pas, à la condition toutefois de ne l'avoir pas oubliée ; mais, dans la pratique, les témoignages sont loin d'être aussi concluants. Ces recommandations, je le crois, sont entrées dans les oreilles, plus encore qu'elles n'ont pénétré dans les cœurs. Je n'en veux d'autre preuve que les plaintes fréquentes adressées par les impatients et les irréfléchis contre la lenteur des progrès que fait, quant aux principes, quant aux découvertes, la doctrine spirite. Cœurs trop légers qui ne savent pas comprendre que, vouloir aller trop vite, c'est presque toujours au-devant des plus déplorables défaites. D'où peuvent provenir, ajouterai je, certaines dissidences entre quelques groupes, sinon qu'on est plus complaisamment porté à croire aux dires des esprits familiers à ces groupes qu'à les discuter, soit qu'on redoute le travail, soit qu'on trouve dans ces dires quelques similitudes d'idées avec des opinions

préconçues, ce qui ne manque pas de séduction pour certaines vanités persistantes ; car si la doctrine spirite, plus que tout autre, a la vertu d'améliorer l'homme, elle n'a pas la puissance de le transformer tout d'un coup.

Sachons donc bien, quand nous nous adressons aux esprits, que nous sommes dans une position tout à fait analogue à celle que nous prenons sur terre lorsque nous consultons nos semblables, et que, suivant la nature de l'individualité consultée, nous pouvons être très bien ou très mal renseignés. A cet égard, il n'existe pas de différence entre l'un et l'autre cas. Il n'est pas un de nous qui ne puisse avoir affaire avec un Esprit qui, certainement, ne le vaut pas, soit en moralité, soit en intelligence, et qui, par un sentiment de jalousie, se fera un malin plaisir de mystifier un être qu'il sent bien lui être supérieur. Comprendons donc combien nous avons le droit de n'accepter qu'à bon escient les enseignements scientifiques et moraux, de quelque part qu'ils viennent.

Je le répète encore une fois, ne cessons pas d'être pénétrés de cette pensée que le monde spirituel, au point de vue des êtres qui l'habitent, est l'image exacte du monde terrestre, et que, de même qu'ici-bas nous sommes exposés à être trompés et exploités par nos semblables, de même nous pouvons être le jouet des fraudes calculées ou des erreurs involontaires des Esprits. Mais s'il en est réellement ainsi, objectera-t-on, ce pourrait être chose fort dangereuse que de consulter les êtres spirituels. A cette question nous répondrons sans hésiter :

« Oui, si vous le faites avec irréflexion, avec la conviction que vous devez ajouter une foi aveugle à ce qu'ils vous disent, et, surtout, si vous agissez en vue d'intérêts personnels et purement terrestres. Mais, avec non moins d'assurance je vous répondrai : non, si vos interrogations, ayant pour mobile des sentiments affectifs et charitables, des pensées de progrès intellectuel et moral, sont faites avec prudence et discernement, en dehors de toute idée de lucre, d'orgueil, d'ambition, et, surtout, avec la pensée bien arrêtée de n'admettre les réponses qu'après un sérieux examen.

Ajoutons quelques mots, non-seulement pour faire disparaître ce soupçon d'inutilité et de danger, mais encore pour mettre à jour tout ce qu'il y a dès à présent de grand et d'élevé, tout ce que, dans un prochain avenir, nous devons trouver de progressif dans notre doctrine sagement comprise, sainement pratiquée.

Généralement, nous ne sommes pas suffisamment imbus de cette idée que, sur cette terre, il y a toujours deux choses très distinctes à considérer dans un fait quel qu'il soit ; de sorte que, sous peine de ne pas savoir apprécier toute l'importance de ce fait, nous devons nous appliquer à tenir un compte rigoureux des deux ordres de considérations que je signale. Je m'explique : il y a d'abord l'existence propre du fait qui, quelles que soient ses conséquences ultérieures successivement dévoilées, ou se maintenant enfermées dans le domaine de l'inconnu, doit certainement nous apprendre quelque chose par elle-même, puisque Dieu ne fait rien d'inutile. Il y a, en second lieu, ce qui concerne plus particulièrement ces mêmes conséquences ; celles-ci peuvent être pour nous le sujet de nombreuses et intéressantes recherches ; car il nous est permis, après investigations préalables, soit d'en modifier, sinon la constitution d'origine, du moins certaines spécialités qui s'y rattachent ; soit d'élaguer ce qu'elles ont de mauvais dans leur apparence la plus immédiate, dans leur brute éclosion génératrice ; soit enfin de mettre à jour et en pratique ce qu'elles peuvent nous donner de bon quand nous sommes parvenus à les bien connaître. Eh ! mon Dieu, ce travail de séparation du bon et du mauvais, vous le voyez tous les jours passer sous vos yeux ; nos cuisinières ne font pas autre chose lorsqu'elles épluchent les légumes, et ce n'est pas très pénible ; mais, pour les grands phénomènes de la nature, c'est par l'œuvre investigatrice, raisonnée, incessante de l'étude, que ces heureux triomphes nous sont assurés et que le progrès se réalise.

Prenons pour exemple la foudre, et bornons-nous d'abord à la considération seule du fait de son

existence. Ce fait, par ses simples apparences, nous conduit de prime abord, et sans savoir encore en quoi elle consiste, à la conception très importante d'une force, d'essence fluïdique, à laquelle nous avons donné le nom d'électricité ; conception qui est devenue, les recherches et la réflexion aidant, l'une des branches les plus remarquables, les plus utiles de la science. Or, parce que, entre autres effets, la foudre brise les arbres, détruit nos maisons et anéantit même la vie humaine, aurait-on été bienvenu à penser et à dire qu'il ne pouvait être qu'inutile et dangereux de s'occuper de la pratique et de l'étude de l'électricité ? Vous savez bien que non. Et cependant la vérité m'oblige de vous dire qu'on a poussé le scepticisme plus loin encore : on est allé jusqu'à soutenir qu'une pareille étude serait ridicule ! Et ce ne sont pas les ignorants qui ont ainsi pensé, c'est la plus docte assemblée de France qui a prononcé un tel arrêt. Lorsque, en effet, au milieu du siècle dernier, les idées de Franklin sur l'électricité, la foudre, les paratonnerres, furent communiquées à l'Académie des sciences, comment celle-ci accueillit-elle la communication ? Par un instinctif et universel éclat de rire. Il en fut à peu près de même lorsque, quelques années plus tard, l'Académie fut saisie des vues émises dans le but d'utiliser la vapeur comme force motrice pour toutes les industries. Il est certes, fort pénible d'avoir à constater ces ignobles facéties de l'esprit français ! Mais il faut avant tout que vous connaissiez les faits de l'histoire dans toute leur réalité, quelque triste qu'elle puisse être. Car un bon moyen de s'éloigner du vice et de le répudier, c'est d'en connaître les honteuses défaillances, les perfides convoitises, les immorales machinations. Et puis, il faut bien que je remonte vos courages, vous qu'on veut mettre dans la classe de ceux dont on doit rire et se moquer ; il faut bien que je vous apprenne que vous y serez en bonne compagnie : celle des Galilée, des Franklin, des Papins, des Salomon de Cos et de tant d'autres génies ; il faut bien que vous sachiez, en outre, que les railleries de parti pris ne sont jamais devenues, pour ceux qui s'en sont servis, un titre au brevet de grand homme. Puisse la leçon qu'ils ont reçue vous faire prendre patience et vous consoler. Retenez bien que, dans l'antiquité comme de nos jours, les frondeurs ont pu amuser un instant ; quant à une survivance glorieuse, elle a toujours été refusée à ceux qui, se moquant sans connaître et stigmatisant sans savoir, n'ont pratiqué sur terre que la médisance. La postérité, plus juste et plus généreuse qu'eux ne songe ni à s'en moquer ni à les admirer ; elle les plaint.

Si je fais un retour aux idées de Franklin, dont cet incident nous a un peu détournés, j'ajouterai que personne aujourd'hui n'oserait soutenir la thèse qu'il ne pourrait être qu'inutile, dangereux et ridicule de s'occuper de la pratique et de l'étude de l'électricité ; car, non-seulement cette pratique et cette étude nous ont permis de mettre nos édifices à l'abri du foudroiement, non seulement l'électricité est devenue entre nos mains une des sources lumineuses les plus intenses que nous possédions, non-seulement elle nous donne des soulagements dans certaines affections malades ; mais, satisfaisant à la fois, soit à nos besoins matériels et organiques, soit à ceux de l'intelligence, elle nous a dotés d'un des plus grands bienfaits auquel l'homme pût aspirer de prétendre : celui d'affranchir la transmission de la pensée des obstacles, si insurmontables sans elle, de l'espace et du temps.

Revenant maintenant à notre objet principal, ne trouvez-vous pas, vous dirai-je, qu'il y a de saisissantes analogies entre cette histoire que je viens de vous raconter au sujet de l'électricité et celle du spiritisme ? Disons-en quelques mots.

Au point de vue des constitutions naturelles, même état fluïdique chez l'une et chez l'autre, même invisibilité générale, soit pour la substance électrique, soit pour celle des Esprits ; cependant, de même qu'il arrive parfois que des lueurs, des étincelles, de la lumière et jusqu'à des chocs mécaniques, nous révèlent l'action de la première, de même aussi des apparitions visibles, tangibles et même frappantes, nous signalent la présence des seconds ; quant à la rapidité de transmission et de locomotion, il vous serait difficile de ne pas voir dans les deux cas une

indéniable similitude, quand vous saurez que la vitesse de l'électricité dépasse le chiffre effrayant de cent mille lieues, non pas par heure, non pas par minute, mais par seconde ; c'est-à-dire que, dans une seconde, un courant électrique parcourrait dix fois le tour de la terre. C'est presque incroyable, direz-vous ; ce qui n'empêche pas, tant l'humanité est difficile à contenter, que, si nos chemins de fer marchaient avec cette vitesse, vous trouveriez encore des gens qui auraient le talent de ne pas être satisfaits. C'est que ceux-là n'ont pas vécu au commencement de ce siècle, à une époque où il n'existait pas même de voitures publiques, et où, lorsqu'on devait voyager, il fallait le faire ou avec ses propres jambes ou avec celles de son cheval, quand on en possédait un. Au point de vue des agissements humains, les deux sciences n'ont pas été moins ridiculisées, moins dénigrées l'une que l'autre. Je viens de vous dire comment ont été accueillies les idées de Franklin par l'élite des savants ; d'un autre côté, vous savez assez par vous-mêmes ce que sont les railleries lancées à notre adresse, pour que je puisse me dispenser d'insister sur ce point.

Je veux, cependant, vous faire connaître une particularité qui n'est pas dépourvue à son tour du cachet de l'analogie. On sait que le physicien Galvani, dans le cours de ses sérieuses études sur l'électricité, eut l'idée de faire passer un courant à travers le corps de grenouilles mortes. Sous l'influence de ce courant, les membres de ces grenouilles se mirent en mouvement. Je me hâte de dire que ce mouvement n'était pas organique et vital, il était seulement dû à l'excitation électrique. Aujourd'hui ce fait est complètement acquis à la science, et l'on se ferait grandement bafouer si l'on se permettait de le tourner en ridicule ; mais on s'en moqua beaucoup au début, comme on ne se fait pas faute de nos jours de se moquer des mouvements des meubles dans nos salons. Or, ce qu'il y a de curieux, c'est que, par une singulière coïncidence, c'est de la même expression de dénigrement qu'on s'est servi aux deux époques. On riait, du temps de Galvani, de la *danse* des grenouilles, comme on rit aujourd'hui de la *danse* des tables. C'est exactement le même mot. Cela prouve, dans tous les cas, que les railleurs ne sont pas très forts en matière d'invention, et que la science des uns n'est autre chose que la copie de la science des autres. Cependant le honteux insuccès des plaisanteries des premiers aurait dû servir d'avertissement aux seconds. Mais il paraît que, dans notre pays, il est à peu près impossible à certains hommes de résister au malin et très stupide plaisir de faire des niches à leurs voisins.

Exprimons l'espoir, en terminant ces aperçus comparatifs, que, si l'électricité, dans le cours d'un siècle, a pu, en dépit de tous les ricanements, nous doter de richesses physiques aussi nombreuses qu'inattendues, un siècle ne se passera pas sans que le spiritisme n'ait déversé, sur l'humanité, des trésors qu'elle ne possède pas encore en assez grande abondance, ceux de la moralité.

Après ce que je viens d'exposer, il vous sera facile, je l'espère, de comprendre que, quelles que soient les péripéties, favorables ou contraires par lesquelles nous devons passer dans la pratique du spiritisme, il y a dans le simple fait de l'existence des communications avec les Esprits, que ceux-ci disent bien ou mal, vrai ou faux, il y a, dis-je, un enseignement supérieur et souverain, d'autant plus utile qu'il sape dans sa base la doctrine la plus dissolvante, la plus dangereuse pour l'humanité : le Matérialisme. En effet, tout esprit qui se communique, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse en ce moment ou plus tard, par le fait seul de son intervention, nous montre que tout n'est pas fini à la mort ; que l'individualité persiste au-delà du tombeau ; que, comme l'a proclamé le Christ, l'âme est immortelle.

Que de telles manifestations déplaisent aux matérialistes, je le conçois sans peine ; car, en ce qui concerne l'âme, elles détruisent péremptoirement la théorie, professée par eux, de son complet anéantissement après la mort. Désormais, pouvons-nous dire, et en ce sujet du moins, plus de discours, plus de sophismes, sortons des ambages de la rhétorique et des dissertations véreuses. C'est nous qui, à notre tour, vous appelons sur le terrain des preuves palpables. Il ne s'agit plus de dissenter et d'équivoquer, mais de constater la réalité ou la fausseté d'un fait. N'est-ce pas là, si je

ne me trompe, un peu de cette méthode positiviste que vous aimez à invoquer ? Pour croire, avez-vous dit, nous voulons voir, entendre, toucher. Eh bien ! répondons-nous, venez, nous vous ferons voir, entendre, toucher ; et, si vous ne venez pas, si, au moment de vous montrer et de tenir bon, vous lâchez pied, comment pourriez-vous exiger qu'on conserve, de votre science et de vous-mêmes, l'opinion qu'il faut vous prendre au sérieux.

Et remarquez, Mesdames, Messieurs, remarquez bien tous, je vous prie, qu'il ne s'agit pas ici de constater la valeur des dires des Esprits, de décider si ces dires sont judicieux ou non. L'enquête actuelle est beaucoup plus simple : il s'agit seulement de s'assurer si les Esprits, quelle que soit leur manière de savoir et de raisonner, sont présents, s'ils donnent des signes d'existence. Car si, pour être convaincu de l'existence d'un être, il était nécessaire que cet être n'émît jamais que des pensées justes, raisonnables, sincères, bienveillantes ; et s'il fallait, hélas ! être ainsi outillé pour avoir le droit d'être inscrit parmi les vivants, nous aurions, je crois, bien de la peine à trouver, dans notre bonne ville de Béziers, la population de 47,000 habitants que le recensement lui attribue. Il y aurait, n'est-il pas vrai, quelques manquants à l'appel.

Et maintenant, vous dirai-je, si les communications ont leurs écueils, leurs mensonges, c'est à nous à chercher à nous en défendre ; comme notre devoir sur la terre est de nous prémunir contre ceux de nos semblables qui s'ingénient à nous tromper ; comme encore c'est notre tâche, pour ce que nous appelons fléaux, de conjurer ce qu'ils ont de mauvais, de nous approprier ce qu'ils ont de bon ; et il y en a grand nombre qui possèdent, non seulement du bon, mais de l'excellent.

Pour opérer cette séparation du bon grain et de l'ivraie, que je viens de vous signaler, il faut du travail, beaucoup de travail, je le sais ; mais la destinée de l'homme n'est-elle pas de ne pouvoir rien posséder sans lui ? Dieu a prodigué les richesses partout ; à nous de supprimer les obstacles qui nous en séparent et de faire les efforts nécessaires pour les approvisionner dans nos magasins ; car, ni la moisson ne viendra dans nos greniers, ni la vendange ne coulera dans nos cuves, si nous ne nous mettons pas à l'œuvre. Si, dans le jour, le soleil nous donne la lumière et la chaleur, ce n'est qu'en traversant les entrailles de la terre que nous obtenons les matières charbonneuses possédant les suppléments de calorique qui sont indispensables à nos industries ; c'est par le travail du jour que nous nous procurons l'éclairage des nuits ; le diamant ne prend son poli et son éclat qu'à force de labeurs ; l'instruction ne s'acquiert que par l'étude et la moralité par la pratique constante des vertus.

De tout temps, même avant que notre doctrine fût répandue sur la terre, les êtres supérieurs, que nous appelons aujourd'hui les Esprits, sont venus en aide à ceux que le Christ a appelés les hommes de bonne volonté ; de tout temps l'humanité a eu conscience de cette vérité ; car n'est-ce pas un reflet de cette pensée que nous faisons luire aux yeux de ceux qui reçoivent de nous cet encouragement : « aide-toi, le ciel t'aidera ? » Mais, si nous voulons obtenir une plus abondante et plus efficace assistance des Esprits, il faut cesser de s'occuper de petites choses. Espérez-vous que des intelligences supérieures pourront être attirées vers des âmes qui ne songent qu'à des minuties ? Est-ce que vous n'êtes pas vous-mêmes ici-bas répulsifs à une telle manière d'agir ? Est-ce que, plus les choses dont vous vous occupez sont sérieuses, plus vous ne vous appliquez pas à tenir à distance les bavards, les oisifs, les persifflleurs, l'entière cohorte, en un mot, de tous ceux qu'à tel ou tel autre titre nous appelons les fâcheux ? Si nous voulons jouir du privilège d'entrer dans la société des grands Esprits, dépouillons la terre à terre avec lequel nous serions déplacés chez eux, supprimons le clinquant des inutilités, appliquons-nous à faire grand nous-mêmes, Si la réussite n'est pas complète, que du moins la tendance se développe et s'étale au grand jour. Il est possible que, malgré nos premiers efforts, le savoir de l'Esprit supérieur ne s'infuse pas tout de suite en nous, mais, certainement, sa charité, marchant en raison de notre bonne volonté, nous viendra en aide et nous soutiendra dans la voie du progrès. Par ce moyen, les

préparations de nos âmes, dans lesquelles doit un jour descendre toute vérité, se feront plus nombreuses et plus fécondes, et nous avancerons l'heure de la délivrance.

Enfin, n'espérez pas que des révélations importantes vous soient faites, avant qu'un nombre suffisant d'intelligences ait été mis en état de les bien comprendre. A quoi pourraient-elles servir, en effet, dans des conditions où le stimulant de la conception leur ferait défaut. Elles pourraient bien surexciter quelques rares dévouements qui certes ne failliraient pas à leur mission, mais qui seraient impuissants à faire des prosélytes, puisque, un développement suffisant des intelligences n'étant pas encore acquis, les germes d'où pourrait éclore le prosélytisme n'existeraient pas. Or, tant que le prosélytisme est dans l'impossibilité de se produire, vous ne pouvez-vous attendre qu'à de la stagnation. Si vos enfants ne se soumettent pas à apprendre leurs leçons et à faire leurs devoirs, comment voulez-vous qu'ils progressent ? Ne perdez pas de vue que ce n'est pas l'Ecole qui fait l'instruction ; c'est d'abord la science du maître qui la dirige et l'application soutenue de ceux qui la fréquentent. Réalisez ces conditions ; faites-le, les uns et les autres, avec quelque énergie et vous ne tarderez pas à voir, autour de vous, grandir les intelligences et s'étendre la sphère des révélations.

« J'aurais beaucoup d'autres choses à vous annoncer, a dit le Christ, mais vous ne seriez pas de force à les supporter ». Mettons-nous donc en état de les comprendre et la parole divine s'accomplira. A quoi vous servirait, en vérité, qu'on vous offrît pour votre voyage un litre de liquide, si le vase dans lequel vous devez l'enfermer ne contient qu'un demi-litre ? Occupez-vous donc, avant tout, de vous procurer une capacité double et vous pourrez emporter le litre tout entier.

Les impatients auront beau récriminer, ils ne parviendront jamais à supprimer l'action du temps. Dieu lui-même n'a pu s'en passer ; car vous savez bien que ce n'est pas en un jour qu'il a créé et constitué le monde ; vous savez encore que le Révélateur a dit : « à chaque jour doit suffire sa tâche. » Si, donc, nous voulons procéder avec sagesse à la réalisation du progrès, préparons, sans une impatience qui est souvent si nuisible, mais avec la persévérance qui finit toujours par triompher, préparons, dis-je, les terrains qui doivent d'abord faire naître ce progrès, puis le développer, enfin l'étaler dans son universelle diffusion, et Dieu récompensera nos efforts.

L'homme qui laisse venir l'arbre à sa guise, sans l'aider, sans le protéger, ne doit s'attendre qu'à avoir des fruits tardifs et peu savoureux ; mais celui qui sait lui donner une bonne exposition, lui procurer des abris, diriger ses rameaux, élaguer l'inutile, et ne pas refuser le nécessaire, celui-là jouira plus tôt et plus abondamment que les autres. Le spectacle des progrès, qu'à force de soins et de travail, nous parvenons à imprimer à la vie végétale, est une visible et fidèle image de ceux dont il nous est permis de doter, un jour, la vie de l'humanité.

Vous avez pu remarquer que ces premiers renseignements que je viens de vous donner sur les Esprits, portent plutôt sur leurs propensions, sur leurs tendances morales, sur leur acquis intellectuel, que sur la nature de leur constitution originelle et normale, soit animique, soit fluidique. Ce n'est pas que je veuille passer sous silence ce qui concerne cette constitution. Déjà j'ai eu occasion de vous en dire quelques mots, lorsque, m'occupant incidemment de certains détails de la vie erratique des âmes, je vous ai parlé de leur enveloppe fluidique appelée périsprit. Je ne manquerai pas de vous faire connaître plus tard, tout ce que les communications spirituelles nous ont appris à ce sujet ; mais, pour le moment, les notions dont je viens de vous présenter l'exposé m'ont paru devoir être mises au premier rang. Elles ont, en effet, une utilité plus immédiate, des avantages plus directs, des applications plus fréquentes, au point de vue des divers besoins de la vie terrestre. Aussi, pour les mieux graver dans votre mémoire, permettez-moi d'avoir recours à une dernière comparaison.

Je vous dirai donc qu'il en est exactement de tout ce que je viens d'exposer au sujet des Esprits,

comme de nos montres que nous consultons lorsque nous avons intérêt à connaître l'heure. Vous savez bien qu'il serait quelquefois très imprudent de vous fier aux indications qu'elles vous donnent, et que vous pourriez ainsi maintes fois manquer l'heure du train. C'est qu'en effet, s'il y a de bonnes montres, il y en a plus souvent encore de mauvaises, qui sont inexactes, capricieuses, menteuses. Ainsi des Esprits : il en est qui sont remplis de sagesse et de science ; d'autres sont ignorants, menteurs, et, comme certaines montres, battent volontiers la breloque. Or, de même que pour redresser les écarts de la montre, et savoir à quoi vous devez vous en tenir sur son compte, vous allez consulter chez l'horloger un bon régulateur, de même, pour peu qu'une communication vous paraisse douteuse, n'hésitez pas à la soumettre à un homme de bon conseil, dont la raison, mûrie par les études, vous dévoilera les pièges dans lesquels on voulait vous faire tomber. Ajoutons, et ceci viendra à l'appui de ce que je disais il y a un instant, que parce que toutes les montres ne sont pas parfaites, ce n'est pas un motif de porter un arrêt de condamnation générale contre leur usage ; car enfin il y en a de bonnes, et il serait déraisonnable de se priver de leurs excellents services. Je dirai plus, des montres, quoique mauvaises, peuvent nous offrir un certain contingent d'utilité, à la condition de les bien étudier et de savoir de combien elles s'écartent en plus ou moins de la vérité, ce qui nous permet de faire subir à leurs indications les corrections nécessaires. Enfin, les artistes qui construisent ces instruments ont mis entre nos mains les moyens, quoique nous ne soyons pas horlogers, de redresser en partie leurs incartades à l'aide d'un petit appareil qui les modère quand elles veulent se montrer trop écervelées, ou qui accélère leur mouvement quand elles veulent se livrer au péché de paresse. Eh bien ! Dieu qui, vous le savez, n'est pas un médiocre horloger, nous a aussi donné les moyens de redresser les mauvais Esprits, de les corriger en partie, de leur être utile, de les améliorer ; et ces moyens, vous ne l'ignorez pas, consistent à leur donner de bons conseils et de bons exemples qui les font réfléchir sur ce qu'il y a encore d'incomplet chez eux-mêmes ; à prier pour eux, car ils sont touchés de l'intérêt qu'on leur porte, ce qui contribue à accélérer l'heure du repentir, en un mot, selon les préceptes du Christ, à leur rendre le bien pour le mal ; mais sans faiblesse, sans cesser de leur faire comprendre tout ce que l'ignorance a de pénible, tout ce qu'il y a d'odieux dans le mensonge. Je n'insiste pas plus longtemps sur ces aperçus comparatifs ; ils sont trop caractéristiques pour que vous n'ayez pas facilement saisi tout ce qu'ils ont de vrai et d'instructif. Je viens de vous dire que je remets à une autre époque de vous entretenir de l'organisation vitale des Esprits. Toutefois, avant de terminer cette conférence, il m'a semblé qu'il ne serait pas inutile, puisque désormais nous aurons à parler beaucoup des Esprits, de vous expliquer, sans entrer dans de grands détails et en me maintenant sur le terrain des généralités, de vous expliquer, dis-je, sinon ce que font les Esprits et comment ils le font, du moins ce qu'ils sont en eux-mêmes. Ce qui constitue essentiellement l'être spirituel, c'est une âme qui a déjà subi l'épreuve de plusieurs existences. Cette âme n'est pas associée, comme elle l'est pendant son séjour sur la terre, à une enveloppe, à un corps matériel semblable à ceux que nous possédons ici-bas. Toutefois, elle n'est pas complètement isolée de toute matière, et se trouve entourée d'une substance très subtile que nous ne pouvons, nous humains, ni voir ni toucher, mais dont les Esprits ont une parfaite perception, et qu'ils considèrent même, d'après les déclarations qu'ils nous ont faites, comme relativement grossière, lorsqu'on veut la comparer à la pure essence directement constitutive de l'âme. Cette enveloppe, de nature fluïdique, s'appelle le Périsprit. L'âme la possède toujours, même lorsqu'elle est associée à un corps terrestre ; et lorsque, à la mort, elle se sépare de ce corps, le périsprit lui reste. C'est cet assemblage, formé de l'âme et du périsprit, qui constitue ce que nous appelons un Esprit. Plus tard, je le répète, je vous donnerai de plus amples développements sur toutes ces choses ; je vous dirai en quoi consistent les fonctions du périsprit pendant la vie terrestre, ce qu'elles deviennent lorsque l'âme passe à l'état d'Esprit. Je vous

entreprendrai des nécessités qui expliquent et justifient ces diverses organisations, soit au point de vue de la science de la création, soit à celui de l'exercice et de la distribution de la justice divine dans tous les mondes.

Mais, quant à présent, il n'y avait pas urgence à entrer dans cet ordre de considérations. Ce qui nous intéressait surtout, comme je l'ai dit, c'est le côté moral de nos rapports avec les Esprits. C'est par là que je devais commencer, parce qu'à tout instant vous pouvez recevoir des communications, et qu'il est nécessaire que vous sachiez à quelles conditions vous devez leur permettre d'intervenir dans la conduite de votre vie.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

du 15 avril 1883

PREMIÈRE PARTIE

Observations complémentaires sur le monde des Esprits. – Réfutation des objections formulées au sujet de l'inutilité et des dangers du Spiritisme.

Bien que je me sois expliqué sur le monde des Esprits dans la précédente conférence, permettez-moi d'y revenir un instant et d'insister sur ce point que nous ne devons pas nous faire des Esprits une idée exagérée ; que nous aurions le plus grand tort de les considérer comme des sortes de génies bons ou malfaisants, comme des fées, des fantômes, des revenants, tels qu'on se les représentait sous l'empire des idées superstitieuses du moyen âge.

Ces appréhensions, je le sais, ne sont pas à craindre pour ceux qui, depuis longtemps, ont fait leurs premières armes dans la pratique du spiritisme. Mais, parmi les nouveaux adeptes, et encore plus parmi ceux qui ne le sont pas et qui seraient disposés à le devenir, cette sorte de frayeur – fâcheuse réminiscence le plus souvent d'impressions enfantines communiquées par des parents ignorants ou tout au moins inhabiles – cette frayeur, dis-je, a jeté quelquefois de profondes racines dans certaines âmes. Nous devons tous nous appliquer à combattre ces appréhensions, non-seulement parce qu'il est utile, pour le progrès général, de rétablir toute chose en sa vérité, mais en outre parce qu'en particulier, détruire un préjugé chez son semblable, c'est lui rendre un éminent service en élargissant le cadre de ses libertés. Ne cessez donc pas, quand l'occasion s'en présentera, de répéter à ces personnes trop timorées que ce que nous appelons les Esprits sont tout simplement les âmes des êtres qui ont vécu ici-bas, que nous avons quelquefois connus et aimés ; dites-leur que ces âmes, dépouillées par la mort de leur corps terrestre, et débarrassées ainsi de toute entrave matérielle, ont pu, grâce à la grande subtilité qui constitue leur essence, s'élever à l'état d'Esprit dans les régions supérieures, y habiter et s'y mouvoir. Pourquoi donc, dirai-je, ces âmes, à l'état d'Esprit, feraient-elles naître en nous des terreurs dont nous n'avions aucune idée quand elles vivaient à nos côtés sur la terre ? Pourquoi le rapprochement de ces êtres, que nous avons peut-être beaucoup aimés, substituerait-il aujourd'hui dans notre cœur les angoisses de la contrainte, aux sentiments, autrefois si doux, des affections mutuelles.

Quant à la moralité et à la science de ces Esprits, lorsqu'ils entrent dans les patries de l'espace, elles ne sont ni plus ni moins que ce qu'elles étaient au moment de la mort ; c'est-à-dire les unes excellentes, d'autres médiocres, d'autres enfin détestables. De sorte que, si les êtres qui forment le monde des Esprits sont très différents de nous au point de vue physique, puisqu'ils sont dépouillés de toute enveloppe corporelle semblable à la nôtre, ils sont, dans leur ensemble, une image fidèle des habitants de notre monde, au point de vue intellectuel et moral.

Que faut-il conclure de là ? Que, lorsqu'un Esprit entre avec vous en communication, vous ne pouvez savoir d'avance s'il sera d'une nature supérieure, ou ordinaire, ou mauvaise. Tout comme,

lorsque, dans le commerce de la vie, des rapports s'établissent entre vous et un de vos semblables, vous ne pouvez savoir du premier coup si vous avez affaire à un honnête homme ou à un fripon. De là la nécessité impérieuse, dans les relations que nous pouvons avoir soit avec les Esprits, soit avec les vivants, d'agir avec prudence, de faire appel à notre raison, et, comme le recommande vulgairement la prudence humaine, d'aller aux renseignements, c'est-à-dire de contrôler les dires des uns par les dires des autres.

Quelques critiques, plus amateurs de la négation qui tranche les questions que de l'étude qui les approfondit, pourraient objecter que, s'il en est ainsi, si nous pouvons être trompés par les Esprits, si nous devenons leur jouet, mieux vaudrait abandonner le spiritisme et cesser de s'en occuper. Je leur répondrai qu'en posant une telle conclusion, ils nous donnent la preuve qu'ils connaissent fort mal et la constitution des choses créées et les conditions, tantôt sages, tantôt si imprudentes, du fonctionnement de notre vie terrestre. Je voudrais bien, en effet, que ces entrepreneurs si expéditifs de vivisections dans le domaine de nos conceptions me fissent voir, parmi ce qui est réputé le plus excellent ici-bas, quoi que ce soit qui n'ait pas naturellement son mauvais côté, soit au physique, soit au moral, ou qui du moins ne puisse devenir nuisible sous l'influence des agissements humains. Citons-en quelques exemples.

Vous savez combien, sur cette terre, la chaleur, qu'elle nous vienne du soleil ou que nous la produisions nous-mêmes, nous rend d'immenses services. Or, faudra-t-il, parce que cette première source de chaleur peut nous affliger d'une insolation, parce que la seconde nous causera d'horribles et quelquefois de mortelles blessures ; faudra-t-il, dis-je, y renoncer ? Non, certes ; seulement, comme nous le recommande le proverbe, nous devons très sérieusement nous appliquer à ne pas jouer avec le feu. Y a-t-il rien de plus indispensable que la lumière ? Et cependant, si vous voulez éviter d'être frappé de cécité, abstenez-vous de regarder trop longtemps et trop directement soit l'astre solaire, soit les foyers incandescents de nos usines. Nos critiques sont-ils d'avis qu'il faut proscrire l'usage du vin, parce que sur certains entonneurs humains, permettez-moi l'expression, il produit l'ivresse et l'hébètement. Enfin, la vertu de la charité, la plus féconde et la plus sublime de toutes les vertus, si elle n'est pas pratiquée avec une grande sagesse, avec un scrupuleux discernement, pourra ne faire autre chose qu'encourager tous les vices, servir à payer toutes les débauches, peut-être même pousser à tous les crimes. Je pourrais étendre cette nomenclature, et vous vous convaincriez de plus en plus qu'il n'est pas une chose de nature physique, intellectuelle ou morale, mise en pratique parmi les hommes, qui ne puisse avoir son mauvais, son très mauvais côté, suivant l'usage imprudent, abusif ou volontairement pernicieux qu'ils en voudront faire soit vis-à-vis d'eux-mêmes, soit vis-à-vis des autres.

Le spiritisme, pas plus que tout le reste, n'est à l'abri de cette loi générale qu'un principe quelconque, mis à la disposition de l'être humain, produira le bien si l'on sait en faire des applications sages et raisonnées, et qu'à l'inverse, il pourra faire le plus grand mal si ces applications sont imprudentes et, à plus forte raison, immorales. Certes, s'il était prouvé que le spiritisme ne peut engendrer que des résultats funestes, nous serions le premier à le répudier. Mais je ne connais pas de doctrine qui soit plus susceptible que la sienne d'introduire parmi nous, et dans la plus large proportion, le bienfait des améliorations.

Trente années de pratique du spiritisme ! – Et qu'est-ce qu'un tiers de siècle quand il s'agit de supputer la marche et l'introduction dans le monde des idées philosophiques purement humaines ? – Trente années, dis-je, ont suffi pour faire pénétrer cette vérité dans toutes les consciences, qui ont su se mettre à l'abri du parti-pris, et pour produire de prodigieux et inespérés accroissements dans le trésor des connaissances humaines. On peut affirmer en effet que, avant l'avènement du spiritisme, nous n'avions qu'une psychologie idéale, dirigée sans doute par la raison, mais par une raison qui avait encore beaucoup à apprendre ; tandis qu'aujourd'hui, les

principes essentiels de cette science, à peu près dégagés de toute hypothèse, reposent sur les faits les mieux établis. Or, je le répète, n'est-ce pas une période bien courte que celle d'une trentaine d'années, lorsqu'il s'agit d'un sujet qui embrasse à la fois et les lois de la création matérielle dans ce qu'elles avaient eu jusqu'alors de plus occulte, et celles de la vie animique dans la triple condition du passé, du présent, de l'avenir. D'après ce qui s'est accompli en si peu de temps, vous dirai-je, jugez donc de ce que vous êtes en droit d'attendre, si vous savez persévérer dans l'étude.

A mesure que se poursuivra le cours de nos leçons, vous verrez se manifester de plus en plus la justification de ce que je vous dis ici. Dès cette année, après quelques succinctes et préliminaires instructions sur l'âme et sur le périsprit, nous aborderons la partie de la création matérielle, considérée jusqu'à ce jour comme la plus rebelle à nos conceptions, celle qui se rapporte aux corps fluidiques, à leurs vibrations, aux transmissions de mobilité qui s'opèrent dans leur intérieur, aux avertissements que ces mobilités, par l'entremise des sens, viennent donner à la partie spirituelle de l'être humain. Dans les années suivantes, si Dieu le permet, nous vous exposerons ce que la science spirite nous a appris sur les communications qui existent entre les vivants et les Esprits des morts, sur les moyens à l'aide desquels il nous est permis de comprendre que ces manifestations se produisent, enfin sur le fonctionnement et sur le but probable des vies antérieures, présentes et futures, tant sur les divers mondes que dans l'espace. En attendant que ces justifications puissent être exposées dans tout leur développement, et pour qu'on ne puisse pas m'adresser le reproche de vouloir vous entraîner avec moi dans le domaine des illusions, laissez-moi vous présenter quelques réflexions qui, malgré leur brièveté, impressionneront, j'en suis sûr, vos intelligences sur la haute et rationnelle utilité du spiritisme.

Vous voudrez bien remarquer, en premier lieu, que les Esprits, – qu'ils disent vrai ou faux, qu'ils nous instruisent ou qu'ils nous trompent, – par le fait seul de leur participation avec nous, viennent saper dans leur base les funestes théories du matérialisme. Tout Esprit qui se communique nous donne la preuve la plus évidente que, pour l'être humain, tout n'est pas fini à la mort ; que cette vie a une suite, et que les conséquences de nos actions, bonnes ou mauvaises, ne vont pas tomber et disparaître à jamais dans le néant. Nous devons, au contraire, nous attendre ou à une récompense, ou à une punition, croyance moralisatrice par excellence. Vous avez compris en second lieu, et je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, que les Esprits, en se communiquant à ceux avec lesquels ils ont été unis sur cette terre par les liens de l'amitié, de l'amour, de la reconnaissance, viennent nous ouvrir la porte des rapprochements, des consolations sur la terre, des espérances dans le ciel. Enfin les Esprits supérieurs, consultés par nous avec le sincère désir de pénétrer de plus en plus dans la science de Dieu, dans les admirables lois de la création physique et morale, nous ont déjà fait de splendides révélations sur notre destinée actuelle et future et nous poussent incessamment dans la voie féconde du progrès. Ne sont-ce pas là des résultats aussi précieux qu'inattendus, désormais acquis à l'humanité, et qui ne feront que grandir dans l'avenir, si nous nous attachons de plus en plus à n'adresser aux habitants du monde spirite que des demandes honnêtes, justes, morales, utiles à tous ?

Mais si, sous les inspirations de l'égoïsme terrestre, nous sollicitons des faveurs, comme, par exemple, celle de gagner au jeu, qui ne peuvent nous être acquises qu'en déversant sur nos semblables de profondes afflictions et la ruine même ; si nous consultons les Esprits sur les moyens à prendre pour attirer vers nous des héritages qui ne doivent, ni légitimement, ni naturellement, nous revenir ; si, poussés par de malsaines et infernales inspirations, nous cherchons à pénétrer des secrets qui peuvent intéresser l'honneur des personnes et des familles si nous courrons après la découverte de trésors qui ne sauraient nous donner du bien-être qu'en nous soustrayant à la loi naturelle et sainte du travail ; s'il en est ainsi, dis-je, pensez-vous que des Esprits honnêtes voudront s'associer à ces indignes manœuvres et se faire les complices de vos

iniquités ? Non, certes ; vos impuretés n'attireront que les impurs, et ceux-ci répondront à vos convoitises par des conseils qui inévitablement feront de vous une victime, et ce sera justice. Le spiritisme, dans cette circonstance, nous aura tout au moins rappelé une fois de plus cette grande et salutaire vérité que l'on est toujours puni par où l'on a péché. Mais il peut faire mieux encore ; car si de tels désenchantements peuvent provoquer des ennuis, des souffrances momentanées chez ceux qui les subissent, ils peuvent aussi leur servir d'utile leçon, les faire réfléchir et les améliorer. Dans tous les cas, ils apprennent à tous que ce n'est pas avec d'égoïstes convoitises, mais avec les purs et constants sentiments de la charité envers nos semblables, qu'il faut pratiquer le spiritisme.

Dans ces conditions, les communications pourront quelquefois se faire attendre ; elles ne seront jamais empreintes de malignité ni de perfidie. Elles pourront cependant contenir dans certains cas des erreurs ; mais ces erreurs n'auront rien de volontaire, elles seront la conséquence nécessaire du faible degré d'avancement d'un Esprit, très honnête d'ailleurs, mais dont l'instruction laisse encore à désirer. Voilà pourquoi il est indispensable, pour peu que le doute survienne après une communication, d'attendre avant de l'accepter, et de faire appel à un et quelquefois à plusieurs contrôles. En agissant ainsi, vous rendrez service, non-seulement à vous-même, mais encore à l'Esprit communiquant.

J'aime à croire que les explications nombreuses et variées que je vous ai présentées dans la conférence précédente et dans celle-ci vous auront suffisamment édifiés sur les importantes questions qui se rapportent, savoir : en premier lieu, à la composition du monde des Esprits ; en second lieu, à la pratique sainement comprise du Spiritisme. Nous allons maintenant faire un pas de plus dans l'exposé de notre doctrine et poursuivre l'étude des vérités nouvelles qu'elle nous a révélées.

DEUXIÈME PARTIE

SOMMAIRE. – Observations préliminaires sur l'âme et sur son périsprit, conformément aux enseignements de la doctrine spirite.

Dans ce qui précède, je vous ai beaucoup parlé de l'âme ; je vous ai entretenu de son union avec le corps. Je vous ai dit que c'est à l'aide de cette union que se trouve constitué l'être humain. Je vous ai ensuite expliqué que, au point de vue de leur nombre, de leur importance, de leur nature, les effets produits sur cet être et par cet être étant, sinon complètement, du moins presque toujours très différents de ceux que les forces ordinaires terrestres impriment à toute matière, la raison humaine s'était sérieusement enquis des motifs de ces différences, et qu'elle avait été conduite à reconnaître qu'il devait exister en nous un principe agissant, doué de forces tout-à-fait spéciales à l'homme, produisant par conséquent des effets spéciaux aussi, forces soumises à notre volonté, mais ne donnant satisfaction à celle-ci que dans certaines limites établies en double rapport, et avec la nature de notre constitution propre, et avec celle de la constitution planétaire du globe que nous habitons ; le tout établissant dans chaque être une individualité spéciale et distincte, à laquelle nous avons donné le nom d'âme. Et, parce que la créature humaine n'est pas stationnaire, parce que la série ininterrompue des actes de l'intelligence humaine nous oblige à reconnaître que cette créature est essentiellement progressive, parce que nous possédons en nous la triple et permanente conscience du passé, du présent, de l'avenir, et par conséquent de la durée

illimitée des temps, notre raison nous a entraînés à conclure que cette âme doit être immortelle. De sorte que nous sommes autorisés à dire que l'âme est un être d'une constitution distincte de celle de la matière proprement dite, être pensant, voulant, progressif, possédant une individualité distinctement persistante et qui survit à la mort terrestre.

Tel est le faisceau de connaissances que, dans la suite des temps, l'humanité est parvenue à acquérir par les seules ressources de la raison, et dont vous avez pu lire l'exposé, développé dans le recueil des conférences de l'année 1882. Passons maintenant, en ce qui concerne l'âme, à l'examen de celles que le spiritisme a ajoutées à ce premier faisceau. Elles ne sont pas encore nombreuses ; mais leur importance est de nature à nous éclairer sur une grande multiplicité de faits se rattachant au fonctionnement général de la vie, et qui, sans cette ressource, resteraient pour nous à l'état d'impénétrables secrets.

Une des premières choses qui a excité la curiosité scientifique de l'homme a été de chercher à savoir en quoi peut consister l'essence de l'âme. On peut dire qu'à cet égard, tant que l'homme est resté livré à lui-même, il n'a émis que des hypothèses ne s'appuyant sur aucune base, même probable. Le spiritisme, tout en nous dirigeant dans la voie du progrès, ne nous a cependant donné sur ce point qu'une demi-satisfaction. Mais, d'après ce qu'il nous a appris, nous pouvons conjecturer que si, en ce sujet, l'humanité est restée stationnaire, cela tient surtout à ce qu'elle a toujours empreint d'une trop grande exagération les idées qu'elle s'est faites sur le principe de la spiritualité, voulant le dématérialiser complètement, et cédant à cet égard aux entraînements d'un absolutisme excessif. Je me borne ici au simple énoncé de cette pensée ; dans la suite de ces leçons, et dès la présente année, je lui donnerai de plus amples développements.

Quoi qu'il en soit, et pour le moment, disons que les Esprits, questionnés au sujet de l'âme, ont répondu :

« Tu me demandes si l'âme est immatérielle. Comment peut-on définir une chose quand on manque de termes de comparaison et avec un langage insuffisant ? Un aveugle-né peut-il définir la lumière ? Immatériel n'est pas le mot, incorporel serait plus exact ; car tu dois bien comprendre que l'âme, étant une création, doit être quelque chose. C'est une matière quintessenciée, mais sans analogue pour vous, et si éthérée qu'elle ne peut tomber sous vos sens. »

Vous voyez qu'à l'inverse de ce que pratiquent les demi-savants, l'Esprit qui fait cette réponse n'affiche aucune prétention ; il avoue franchement qu'il ne sait ou ne peut, par suite de notre insuffisance de langage – et je me permets d'ajouter de l'état très peu avancé de nos conceptions sur un tel sujet – il avoue, dis-je, ne pouvoir s'expliquer sur la nature de la substance animique, mais il affirme l'existence de celle-ci. Ce que nous savions déjà, c'est que l'âme possède des propriétés, des forces à elle spéciales, complètement différentes de celles qui appartiennent à notre matière brute ; ce que nous savons de plus maintenant, c'est que l'âme n'est pas un pur esprit, une idéalité : c'est une substance, mais éminemment subtile, et tout autrement constituée que nos matières terrestres les plus raréfiées. De sorte que, ne tombant sous aucun de nos sens, ne ressemblant à rien de ce qui est sur notre globe, nous nous trouvons vis-à-vis d'elle déshérités de toutes les ressources de l'analogie, de tout aperçu comparatif, et n'avons aucun moyen d'en avoir une idée, même imaginative. Mais ce qui pourra vous surprendre, et il n'est pas inutile d'insister sur ce point, c'est que l'Esprit ait pu affirmer que l'âme est incorporelle.

Arrêtons-nous un instant sur cette affirmation *d'incorporéité*. Notre examen à cet égard offrira d'autant plus d'intérêt, qu'il vous montrera combien, dans une communication faite par un Esprit supérieur, l'introduction d'un mot, d'un seul mot, à la condition de le bien approfondir, peut quelquefois avoir d'efficacité pour notre instruction. Recherchons, en effet, ce qu'il nous est permis de conclure de cette assertion, qui nous annonce que l'âme est *incorporelle*. Et d'abord, ne vous semble-t-il pas qu'elle implique la conséquence qu'il n'y a pas de liens, d'enchaînements, qui

relient entre elles et maintiennent dans certains rapports obligatoires les diverses parties de l'âme, ainsi que cela a lieu, au contraire, pour tous les corps en général, et en particulier pour notre enveloppe, qui est, elle, si essentiellement corporelle ? Ne vous semble-t-il pas, si nous voulons penser et parler plus logiquement encore, que l'âme n'a pas de parties, qu'elle est une Unité ? Et en cela, ne reconnaissez-vous pas que nous rentrons dans le giron des croyances spiritualistes, et n'êtes-vous pas frappés de la remarquable concordance, peut-être inaperçue d'abord, qui existe entre ces croyances et l'idée approfondie du mot *incorporéité* ? Poursuivons : les circonstances que je viens de signaler ne nous conduisent-elles pas, à leur tour, à penser que, considérée en elle-même et en dehors des entraves qui lui sont imposées à l'état d'Esprit, et à plus forte raison à l'état d'être humain, l'âme, n'ayant plus à subir d'assujettissement d'aucune espèce, ne saurait avoir d'autre destinée que celle d'être libre ? Quelle doit, par conséquent, posséder intrinsèquement le privilège d'une grande indépendance, – du degré d'indépendance du moins permis à sa constitution, – en avoir une incessante intuition, et aspirer sans discontinuité à la réaliser, en faisant disparaître les entraves étrangères qui peuvent la retenir momentanément captive.

Nous allons examiner si c'est bien ainsi que les choses se passent, et cette étude vous fera comprendre combien tout s'enchaîne, se coordonne, se rationalise dans la science spirite. Y a-t-il un seul être humain, en effet, et vous voudrez bien remarquer que dire : un être humain, c'est dire une âme ; qui, depuis la naissance jusqu'à la mort – et à cet égard certaines morts sont on ne peut plus significatives – y a-t-il, dis-je, un être humain qui n'aspire pour lui et pour ceux qui lui sont chers à l'indépendance ? Cette assertion est tellement vraie que c'est à ce sentiment on ne peut plus tenace, mais malheureusement fort irraisonné encore dans le concept humain, que, soit par les refus inintelligents des uns, soit par les exigences outrées des autres, nous devons d'avoir été affligés depuis le commencement de ce siècle – sans tenir compte de l'incident communard – du triste et incessant spectacle de l'effondrement révolutionnaire des pouvoirs publics, mettant en coupe réglée deux Empires, deux Royautés, deux Républiques ! Et si, dans le présent, on entend encore gronder l'orage, puisse du moins l'avenir, épargner à nos enfants des leçons si terribles, mais, il faut le dire, trop méritées.

Après le rappel de ces faits auxquels leur actualité et de nombreuses récidives ne peuvent que donner une grande force d'argumentation, reprenant le cours de la discussion, nous dirons que, dans son ignorance encore si profonde, l'homme aura quelquefois recours, pour réaliser ses rêves d'indépendance, à des moyens qui pourront être mauvais, détestables, criminels ; mais ces perversités mêmes attestent avec la dernière évidence la puissance du sentiment qui le domine. Cela posé, ce qui, en réalité, et exclusivement, s'oppose à ce que l'âme jouisse, dans toute sa plénitude, de la part d'indépendance intrinsèquement permise à sa nature, ce sont, nous l'avons dit, les assujettissements imposés par le corps et par le périsprit ¹. Quant au corps, la mort terrestre la débarrasse des obstacles qu'il apporte avec lui ; mais le périsprit reste toujours, et sa densité relative, plus grande que celle de l'âme, forme autour de celle-ci un voile opaque, altérant, sans les détruire entièrement, les énergies de toutes les réalités avec lesquelles l'âme peut se trouver en rapport, affaiblissant les puissances de rayonnement et de transmission de tout ce que l'âme veut émettre, de tout ce qu'elle doit recevoir. Il résulte de là un état d'infériorité, de sujétion, d'incomplète expansion, qui lui pèse et l'afflige. C'est ainsi que le cachot pèse au prisonnier, non qu'il enlève à celui-ci le sentiment de la liberté, il l'avive plutôt, mais il en empêche l'exercice et impose ainsi toutes les amertumes de la privation.

¹ Nous nous expliquons, à la fin de la présente conférence, sur l'idée générale qu'on doit se faire du Périsprit, et sur les recherches ultérieures entreprises à ce sujet, dont je vous présenterai l'exposé dans le cours de l'année 1883.

Ces prémisses posées, et les aspirations de l'âme à l'indépendance étant bien établies, quels doivent être à cet égard les enseignements d'une saine doctrine spiritualiste, si l'on veut que celle-ci se montre soumise aux principes de la rationalité ? Ils devront consister évidemment à mettre les actions de l'âme en rapport aussi direct que possible avec les réalisations auxquelles elle aspire, c'est-à-dire à épurer de plus en plus son périsprit, puisque chaque épuration de celui-ci ajoute un nouveau développement, une plus grande amplitude à l'exercice des facultés animiques. Or, vous le savez déjà, et la suite de nos leçons ne fera que confirmer vos convictions, tel est, au point de vue de la pratique de la vie, l'objet essentiel du spiritisme qui, dans les communications qu'il nous adresse, ne cesse de nous inviter à rendre de moins en moins épais le voile périsprital. Il serait, je crois difficile de se montrer plus correct, et de mettre en plus complet accord, la constitution primordiale d'un être, et ses aspirations connues, avec la nature des actions réalisatrices qu'il doit accomplir pendant sa vie. En effet, le travail de désobscurcissement du périsprit, tout en laissant l'être conforme à sa constitution d'origine, ne lui procure-t-il pas en même temps une satisfaction sans cesse croissante de ses plus ardents désirs ? La réponse à cette question ne saurait être douteuse. Mais je ne peux ici qu'effleurer ce sujet, et il ne m'est pas encore possible d'aller au-delà de l'énonciation pure et simple du principe qui proclame la nécessité de l'épuration du périsprit, et nous permet d'entrevoir les conséquences finales de cette épuration.

En ce qui concerne les moyens à l'aide desquels ce principe doit, par le fait de notre volonté, entrer dans la phase de réalisation, nous en ferons l'objet d'études ultérieures, et vous pourrez vous convaincre que ces études viendront nous révéler de nouvelles et puissantes harmonies. Quant à présent, sans m'expliquer sur l'état constitutif même de ces moyens et sur les causes premières de leurs propriétés émancipatrices, je peux vous dire que les œuvres de la vie humaine, par lesquelles ils se produisent sur la terre, ont pour double, pour précieux résultat, et l'amélioration de l'être qui les accomplit, et le soulagement des êtres souffrants qui en sont l'objet. C'est, en un mot, la mise en pratique de la vertu par excellence proclamée par le Christ : la charité. Seulement, dans cette pratique, nous n'avions pas su reconnaître jusqu'à ce jour la double loi psychologique et fluïdique, désormais acquise, en vertu de laquelle celui qui donne n'est pas moins favorisé que celui qui reçoit. C'est que, sans doute, cette grande vérité faisait partie de celles au sujet desquelles le Christ a déclaré : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne seriez pas de force à les supporter. » Aujourd'hui, avec le temps et le travail humain, les forces ayant grandi, les envoyés d'en-haut peuvent continuer l'œuvre du Christ. Or cette continuation, soit par ses origines célestes, soit par son mode de communication devenu accessible aux conceptions humaines, soit enfin par la personne de ses révélateurs, c'est le spiritisme.

Si vous êtes bien imbus des observations qui précèdent ; si vous avez présente à l'esprit la route que je vous ai fait suivre dans le domaine de la philosophie spiritualiste en général et dans celui du spiritisme en particulier, vous ne refuserez pas, j'espère, de reconnaître que je ne me suis pas livré à de vaines exagérations, lorsque je vous ai parlé des remarquables conséquences auxquelles le mot *incorporéité* pouvait nous conduire. Mais je n'en ai pas fini avec ce sujet, et j'ai à appeler votre attention sur d'autres circonstances qui, quoique d'une nature moins grandiose, n'en sont pas moins très nécessaires au développement de votre instruction sur l'œuvre de la création.

Je vous dirai donc encore : si l'âme est réellement incorporelle, ne vous semble-t-il pas que, par cela même, elle ne saurait être susceptible d'avoir une forme et surtout une forme propre à elle, fixe, obligatoire, constitutive, comme en ont tous les corps de la nature ? S'il en est réellement ainsi, et dans la suite nous reviendrons plus en détail sur ce sujet, nous sommes autorisés à

conclure que lorsque, dans le phénomène des apparitions, un Esprit vient se montrer à nous, nous aurions tort de penser que la forme sous laquelle nous le voyons est celle de l'âme. Cette vision ne peut être qu'un aspect particulier que certaines âmes ont la puissance d'attribuer à leur enveloppe fluïdique. Aussi les communications spirites, d'accord en cela avec nos déductions ci-dessus, s'expriment-elles de la manière suivante : « Le périsprit, disent-elles, peut prendre une forme au gré de l'âme, et c'est ainsi qu'il vous apparaît quelquefois, soit dans les songes, soit à l'état de veille, et qu'il peut devenir visible et même palpable. » Mais vous comprendrez sans peine que, pour chaque globe, il est naturel et même nécessaire que la forme que revêtira le périsprit soit celle même des êtres intelligents qui habitent ce globe. Agir autrement, ne serait-ce pas, en effet, un moyen peu logique, disons mieux très défectueux, de se révéler à nous et de nous instruire. Au reste, on a pu constater à cet égard que la similitude avec la forme humaine va jusqu'à ce point de reproduire les divers incidents signalétiques corporels dont les Esprits communicants ont pu être affligés pendant leur vie terrestre, par exemple les cicatrices, les taches de la peau, les déformations des membres, les défauts des organes apparents. Tout nous porte, d'ailleurs, à croire que c'est ainsi qu'analogiquement doivent se passer les divers faits spirites de cet ordre qui, en dehors de nous, se produisent dans les autres mondes.

Reprenons maintenant à un autre point de vue cette idée d'absence de forme qui nous paraît être une dépendance si naturelle de celle d'incorporéité. Je conviens sans peine que, de prime abord, il doit nous sembler à nous, habitants de la terre, encore plus habitués aux choses de la matière qu'à celles de l'esprit ; il doit nous sembler, dis-je, fort difficile d'admettre qu'une chose quelconque, dès qu'elle existe, n'ait pas de forme. Mais si la routine et le défaut de réflexion semblent nous imposer une telle manière de voir, je vais essayer de vous convaincre qu'un examen tant soit peu approfondi de la question vous conduira à d'autres conclusions. Car, parmi les choses d'ici-bas, il y en a un plus grand nombre qu'on ne pense qui, bien que douées d'une existence incontestable, sont dépourvues de forme. En voici quelques exemples qui me paraissent caractéristiques.

Certainement il ne viendra dans l'idée d'aucun de vous de prétendre que la pensée que j'exprime en ce moment ne doit pas compter au nombre des choses créées, puisqu'elle exerce sur chacun de vous une action plus ou moins forte, mais générale. Vous seriez cependant fort empêchés d'affirmer qu'elle a une forme et de nous faire connaître en quoi cette forme peut consister.

Quand vous voyez une mère dévorer des yeux son enfant, le couvrir de baisers, l'inonder de ses plus tendres caresses, vous ne refuserez pas, à coup sûr, l'existence au sentiment de l'amour maternel, à ce sentiment qui peut engendrer les plus admirables dévouements pour la conservation de l'être créé. Vous pourriez assurément vous le représenter, par voie allégorique et purement imaginative, sous la forme d'un ange étendant sur l'enfant ses ailes protectrices ; mais, en réalité, toute intuition de la forme propre, spéciale et naturellement inhérente à ce sentiment si universel, vous échappe complètement.

Ne vous est-il pas arrivé, dans vos promenades, qu'une fleur que vous n'avez pas même vue a révélé sa présence auprès de vous par l'émission de son parfum dans l'air environnant ? Or, quelle réponse pourriez-vous me faire si je vous priais de me décrire la forme de ce parfum, et de me dire, par exemple en quoi celle qui appartient à l'odeur de la rose diffère de celle que possède l'odeur de l'œillet, ou si elle lui est semblable.

Lorsque vous assistez à un concert et que vous êtes profondément impressionné par les chants d'une musique, tantôt douce, tendre, plaintive ; tantôt courroucée comme la tempête, tantôt stridente comme les éclats du tonnerre, non-seulement vous ne sauriez douter que les sons dont se compose cette musique sont des réalités parfaitement existantes, mais, en outre, vous êtes certain que chacun d'eux doit posséder un monde d'existence particulier, puisqu'il vous fait subir une impression différente de celle des autres sons. Mais, quant à la forme d'un seul d'entre eux, vous

serez dans l'impuissance la plus complète, je ne dirai pas de la connaître, mais d'essayer même de la concevoir.

Et la lumière dont l'existence est d'autant plus indéniable que c'est surtout par elle que nous est donnée la perception de toutes les formes, où trouverez-vous des idées et des mots pour nous rendre compte de la forme qu'il faudrait lui attribuer ?

Si après avoir tenu un corps dans ma main au-dessus du sol, je l'abandonne à lui-même, vous constatez qu'il tombe vers la terre, en vertu d'une force qu'on appelle la pesanteur ; cette force existe à coup sûr, personne ne songera à le nier. Essayez cependant de me décrire la forme que possède cette force, et celle de beaucoup d'autres encore.

Nous savons tous que le temps, qui préside à la durée de tous les développements, de toutes les existences, existe lui-même ; personne n'en saurait douter, car il nous impressionne. Ne disons-nous pas en effet qu'il marche, et ne trouvons-nous pas cette marche tantôt trop courte, tantôt trop longue ? Mais quel est l'être humain qui serait en état de nous donner la moindre explication au sujet de la forme sous laquelle il pourrait nous être permis de concevoir le temps.

Cette nomenclature à laquelle il me serait facile de donner une plus grande étendue, – car je n'ai parlé ni des saveurs, ni de l'électricité, ni du magnétisme, ni de l'espace, toutes choses auxquelles il serait tout aussi impossible de refuser l'existence que d'assigner une forme, – cette nomenclature, dis-je, vous paraîtra je pense, suffisamment nombreuse et variée pour faire entrer dans vos esprits la conviction que si l'existence de beaucoup de choses, soit sur terre, soit dans l'espace céleste, nous est révélée par l'intervention nécessaire de leur forme, il en est d'autres, en grande quantité aussi, qui, bien que dépourvues de toute forme assignable, possèdent cependant le privilège de nous avertir, sans aucun doute possible, qu'elles font impression sur nous et que par conséquent elles existent. D'où peut provenir cette remarquable distinction, me direz-vous ? C'est ce que je vous expliquerai en détail dans la suite de ces leçons. Toutefois, pour ne pas vous laisser sous le coup d'une obscurité trop complète, ajoutons quelques considérations qui, sans vous éclairer tout à fait, serviront au moins de première préparation aux travaux inquisiteurs de vos intelligences.

Et d'abord, qu'il me soit permis de vous faire remarquer encore une fois combien, dans une communication sérieuse, les moindres paroles peuvent avoir d'importance et nous conduire, si nous savons les soumettre au creuset de la réflexion, à de nombreux et féconds enseignements. Quand l'Esprit a dit : « immatériel n'est pas le mot, incorporel serait plus exact, » on ne s'est pas douté en général de tout ce qu'il y a de caractéristique et d'essentiellement distinctif dans cette expression : *incorporel*, qui, au premier abord et la routine aidant, a pu vous paraître rebelle à toute explication, et vous rejeter complètement dans le domaine de l'incompris. Nous pouvons cependant constater, à la suite des considérations et des exemples qui viennent d'être exposés, que dans l'œuvre de la création, l'absence de forme, conséquence obligée de l'idée d'incorporité n'est pas chose aussi rare qu'on pourrait le croire ; et, poussant plus loin les rapprochements, ne puis-je pas dès à présent espérer vous avoir amenés à pressentir qu'entre autres choses tout ce qui touche à l'âme incorporelle, tout ce qui se trouve en rapport avec elle, comme la pensée, les sentiments, la volonté, n'a pas de forme assignable. Enfin, allant plus loin encore, ne sommes-nous pas conduits à admettre désormais entre les choses créées, deux grandes divisions, déjà entrevues peut-être, mais non encore nettement précises et formulées dans leurs traits caractéristiques, savoir : d'une part, les créations matérielles terrestres qui, dans l'état de solidité, ont une forme à elles spéciale, et sont susceptibles de recevoir celles qu'il peut nous plaire de leur imposer ; d'autre part, les créations soit préparatoires, soit réalisatrices des œuvres de l'esprit qui, sur terre comme ailleurs, dans leurs origines comme dans leurs effets, n'ont pas de forme. J'ajoute, mais à titre de simple assertion pour le moment, que si l'existence des premières nous est révélée par des

états corporels revêtus chacun de sa forme propre, celle des seconds nous est signalée par des états de mobilité, et par des impulsions qui leur sont consécutives. Tout ceci pourra d'abord vous paraître empreint d'une certaine complication ; mais veuillez attendre un peu, la lumière ne tardera pas à se faire à la suite des études que nous allons entreprendre, dès cette année, sur les propriétés vibratoires des corps fluidiques.

J'arrive maintenant aux explications que je vous ai promises sur le périsprit. Mais, ainsi que je vous en ai déjà prévenus, vous ne devez les considérer encore que comme des indications préliminaires, qui seront poursuivies dans la conférence prochaine.

Une question très importante a attiré l'attention des hommes d'étude, depuis que les ressources des communications avec les Esprits ont été mises à notre disposition. Cette question consiste à savoir si, de même que sur cette terre, l'âme possède une enveloppe, elle n'en posséderait pas également une quand elle habite dans l'espace. En supposant que cette question soit susceptible d'être résolue par l'affirmative, il est évident que cette enveloppe ne saurait, comme celle que nous possédons ici-bas, consister en un corps matériel et pesant, plus lourd que l'éther et même que l'air ; car toutes les lois connues de la dynamique des forces s'opposeraient à ce que, dans cet état, l'âme pût se maintenir dans l'espace.

En effet, les Esprits, consultés sur ces divers objets, ont fait la réponse suivante :

« L'âme est enveloppée d'une substance vaporeuse pour toi, mais encore bien grossière pour nous ; assez vaporeuse cependant pour pouvoir s'élever dans l'atmosphère et se transporter où elle veut. »

C'est à cette enveloppe gazeuse, plus légère que l'air, compagne inséparable de l'âme, car celle-ci la possède non-seulement dans l'espace, mais encore à l'état d'être humain, que nous avons donné le nom de *Périsprit*.

C'est donc, vous le voyez, par le périsprit que nous faisons notre entrée dans la considération des corps fluidiques, de ceux du moins dont le spiritisme nous a facilité la conception intellectuelle, et dont nous étudierons les remarquables mobilités qui interviennent et coopèrent sans cesse dans les phénomènes de vitalité passés, actuels et futurs. Quant au fluide animique même, nous devons le laisser en dehors de nos recherches, privé que nous sommes d'instructions en ce qui le concerne. Les communications qui déclarent qu'il diffère essentiellement de toutes les autres créations ne nous disent-elles pas, par cela même, que, ni les lois de l'analogie, ni les efforts de notre raison ne sauraient nous faire acquérir la conception d'une œuvre qui, peut-être parce qu'elle occupe le premier rang dans l'ordre des choses créées, échappe à tous nos moyens d'investigation. Aussi sommes-nous dans une ignorance complète et sur son essence et sur son fonctionnement. Peut-être lorsque, à l'état d'Esprit, nous serons en mesure de distinguer la grossièreté du périsprit de la subtilité si supérieure du fluide animique, peut-être alors, comme l'a dit un grand Esprit, aurons-nous les moyens de commencer la recherche de l'âme. Jusque-là attendons et bornons-nous à l'étude des fluides d'ordre inférieur. Quoiqu'ainsi limitée, la tâche ne laissera pas que d'être très ardue.

En entrant, comme nous allons le faire maintenant, dans le monde des invisibles, des intangibles, des insaisissables, vous devez vous préparer à redoubler d'attention. Laissez-moi vous dire à ce sujet que, s'occuper d'une chose, même lorsqu'on n'en saisit pas d'abord tous les détails, n'est pas une inutilité ; c'est un commencement d'études, une préparation, qui peuvent être très fructueux. Quand on parla pour la première fois des applications pratiques de la vapeur et de l'électricité, nos plus grands savants ne comprirent pas d'abord et se moquèrent. Cependant les idées condamnées et ridiculisées par eux, à force de revenir sur le tapis de la publicité et de la propagande, finirent par entrer dans tous les cerveaux, même dans ceux des savants qui s'étaient montrés les plus rebelles. Ne vous découragez donc pas après de premières tentatives restées en

partie infructueuses, ne vous rebutez pas ; sachez insister, et vous verrez que, peu à peu, ce qui au début aura paru obscur finira dans la suite par devenir clair. Si l'enfant ne commençait pas par s'essayer à la marche, il ne marcherait jamais.

Nous venons de constater, à l'aide de la communication précédente, que, dans la vie d'outre-tombe, l'âme possède une enveloppe que nous avons appelée *périsprit*, et nous avons ajouté que celui-ci continue de se maintenir autour de l'âme pendant la vie terrestre. Il se trouve donc placé entre le corps et l'âme, et, au point de vue de cette situation tout au moins, il nous paraît comme devant servir d'intermédiaire entre ces deux parties de l'être humain. Or il en est de même, au point de vue non moins important de la nature de sa matérialité. En effet, d'une part, l'enveloppe périspritale étant fluide, gazeuse, est beaucoup moins matérielle que celle dont nous sommes revêtus ici-bas à l'extérieur ; d'autre part, elle est plus grossière, disent les Esprits, que la substance même dont l'âme est formée ; d'où nous sommes autorisé à conclure que, quant à sa constitution matérielle, le périsprit doit être également considéré comme tenant le milieu entre les substances très épaissies de la terre et la matière quintessenciée de l'âme. Cette propriété du périsprit, dont je me borne ici à indiquer l'énoncé, nous sera d'un grand secours dans la suite de nos recherches et projettera de vives lumières sur les sujets que nous avons encore à soumettre à vos appréciations.

Mais de ce que nous sommes fixés sur l'existence du périsprit, il n'en faut pas conclure que tout soit dit en cette matière, et nous avons un grand nombre de questions à élucider avant d'être parfaitement convaincus de la convenance de cette création et de sa haute utilité ; car, de prime abord, sa nécessité est loin de paraître évidente. Nous aurons à rechercher d'où peut provenir sa substance et à étudier son mode de fonctionnement, soit sur terre, quand l'âme possède une enveloppe corporelle ; soit dans les régions de l'espace, quand l'enveloppe périspritale existe seule.

Toutes ces questions feront l'objet de nos prochaines conférences ; mais, dès à présent, je dois appeler votre attention sur un point très important de notre doctrine : celui qui consiste à se faire une idée nette, précise, correcte, de ce qu'il faut appeler un Esprit.

J'ai eu souvent occasion de remarquer que, chez un certain nombre de spirites, et, dans quelques passages de ses livres, Allan-Kardec lui-même ne semble pas tout à fait à l'abri de ce reproche² ; j'ai remarqué, dis-je, une tendance à confondre le mot *âme* avec le mot *esprit*, ou tout au moins à ne pas suffisamment les différencier l'un de l'autre. Or les idées exprimées par ces mots sont loin, à notre avis, d'être semblables. L'âme, en effet, est le principe lui-même des facultés qui permettent la pensée, le sentiment, la volonté ; principe survivant à la mort terrestre ; source éternelle, immuable, toujours identique avec elle-même, n'éprouvant ni perte, ni augmentation de sa puissance ; car il me paraît impossible d'associer dans un être l'idée d'éternité avec celle de

² Ce n'est pas ici le lieu de s'expliquer en détail sur ce sujet. Toutefois, comme il ne faut pas qu'on puisse m'accuser d'avoir trop légèrement parlé de l'auteur du *livre des Esprits*, je ne saurais me dispenser de donner au lecteur, tout au moins, une preuve justificative. La voici : Dans le chapitre II du livre II au sujet de l'âme, à cette question, « les âmes et les Esprits sont donc identiquement la même chose ? » il a été répondu : « Oui, les âmes ne sont que les Esprits. » Et, comme cette réponse n'est suivie d'aucun commentaire, d'aucune réserve de la part de l'auteur, nous avons dû en conclure que celui-ci la tient pour exacte. Notre assertion au sujet d'Allan-Kardec se trouve donc justifiée. Or, sur ce point, sa pensée nous paraissant erronée, nous n'hésitons pas à la combattre. Certainement, il ne viendra à l'idée de personne que, réfuter une opinion, c'est manquer de respect pour celui qui l'a émise ; nous sommes tous faillibles, et les droits de la raison doivent toujours être réservés, surtout quand ils s'exercent de bonne foi et dans des vues d'intérêt général. Une doctrine et ses adeptes réfléchis et sincères ont tout à gagner à ce qu'on ne puisse pas dire d'eux qu'ils acceptent en aveugles la parole du Maître.

modifications, puisque ce qui se modifie, n'étant plus aujourd'hui ce qu'il était hier, ne conserverait pas, dans quelques-unes de ses parties tout au moins, le cachet d'une immortelle individualité.

Quant à ce que nous appelons Esprit, ce n'est pas l'âme seule considérée dans sa pure et simple unité, mais recouverte de son voile périsprital. Vous voyez donc que, tandis que l'âme est une, l'Esprit, au contraire, forme une dualité composée et de cette âme et de son périsprit. Mais, parce que nous venons de dire que celui-ci est d'une nature moins fluide, plus épaisse que celle de l'âme, vous concevez que l'intervention du périsprit aura pour conséquence nécessaire d'affaiblir toujours le rayonnement de l'âme. Toutefois, il faut bien s'entendre à ce sujet ; car ce rayonnement, dans aucune circonstance, dans aucun temps, ne gagnera rien, ne perdra rien de son énergie considérée au moment même où l'âme lui donne naissance et l'émet ; mais, obligé aussitôt après de traverser le périsprit, il perdra dans ce passage une partie de sa virtualité, et cette perte sera naturellement d'autant plus grande que le périsprit sera plus opaque. Vous voyez ici repaître, et cela nous arrivera bien souvent encore, cette grande loi de la doctrine spirite, en vertu de laquelle l'âme ne peut jouir pour ses facultés de toute nature, soit perceptives, soit émissives, d'une plus grande puissance de manifestation, qu'en s'appliquant constamment à réaliser l'épuration de son périsprit.

Pour vous bien faire saisir la distinction que je cherche à établir ici, permettez-moi d'avoir recours à une comparaison. Supposez un instant qu'entre le soleil et nous vienne s'interposer une couche fluïdique de vapeurs ou de nuages plus ou moins épaisse ; vous savez bien que cette circonstance n'empêchera pas le soleil de conserver toute sa puissance, et qu'il s'échappera de son sein la même quantité de chaleur et de lumière qu'auparavant ; la preuve, c'est que, si cette couche vient à disparaître, l'astre éclairant se montre avec tout son éclat, toute son ardeur et tous ses feux. Mais, tant que la couche restera interposée, elle affaiblira les rayons solaires en raison de son épaisseur, et pourra même les empêcher complètement d'arriver jusqu'à nous, quoiqu'ils ne cessent pas d'être émis en même nombre et avec la même énergie par le grand phare planétaire.

Il en est exactement de même de l'être que nous appelons Esprit. Quelque infime que soit la catégorie à laquelle celui-ci appartient, l'âme qui s'y trouve et qui le dirige, possède ses facultés avec toutes ses énergies et telles qu'elles se manifesteront un jour, lorsque cet être sera arrivé au plus haut degré de perfection qu'il lui est permis d'espérer. Mais, comme il y a toujours un périsprit plus ou moins épais, plus ou moins dense, par lequel tout ce que reçoit l'âme, comme tout ce qui en sort, doit passer, il y aura, dans cette traversée, extinction partielle des apports comme des émissions ; en sorte que les facultés octroyées à l'âme, quoique lui restant entières en principe, seront empêchées par l'obstacle périsprital de fonctionner dans toute la plénitude des essors qui se manifesteraient si l'obstacle n'existait pas.

Ainsi, lorsqu'il vous arrive de dire que l'âme grandit et s'améliore, gardez-vous bien de croire que quoi que ce soit dans sa substance se modifie ; elle est, fut et sera toujours la même. Car, avec des modifications, elle ne serait pas immortelle ; elle ne constituerait pas une individualité persistante, puisque, je le répète, elle ne serait pas demain ce qu'elle est aujourd'hui. Rien donc ne change en elle ; mais au dehors et autour d'elle c'est différent, et telle est la distinction essentielle qu'il ne faut jamais perdre de vue. Comme nous l'expliquerons dans la suite, elle a reçu, avec le libre arbitre, la puissance facultative d'épurer, de subtiliser de plus en plus son périsprit ; d'augmenter ainsi incessamment les énergies et les utilités de ses manifestations ; de diminuer les obstacles de ses emprisonnements, d'arriver enfin à l'émancipation, à la liberté, à la jouissance de toute la perfection à laquelle sa nature lui permet d'atteindre. Tel est le travail de dégagement, de désobscurcissement qui constitue son éternelle et progressive mission dans la série indéfinie de ses existences.

Nous poursuivrons, dans la prochaine conférence, les études sur l'âme et sur le périsprit, dont je n'ai pu dans celle-ci vous donner qu'une simple ébauche.

TROISIÈME CONFÉRENCE

du 20 mai 1883

SUITE DES RECHERCHES AYANT POUR OBJET L'ÂME ET LE PÉRISPRIT

§ 1. Complément des études sur l'immutabilité de l'essence animique

Conformément à la promesse que je vous ai faite, en terminant la conférence précédente, nous allons poursuivre nos études sur l'âme et sur le périsprit.

Je vous ai dit que l'homme, par les seules ressources de sa raison, avait été conduit à reconnaître qu'il existe en lui, indépendamment de son corps, un principe, un être spécial qu'il a appelé âme ; être sentant, pensant et voulant, incessamment progressif, possédant une individualité propre qui survit à la mort et indéfiniment persistante.

J'ai ajouté que, quoique l'essence de l'âme nous soit inconnue en elle-même, les communications des Esprits nous ont appris que nous ne devons pas la considérer comme absolument immatérielle, mais comme formée d'une substance tout à fait différente de celles que nous pouvons observer sur terre, infiniment plus subtile, plus fluide ; douée de propriétés qui lui sont exclusivement spéciales, et si éthérée qu'elle ne peut jamais tomber sous nos sens ; aussi, d'après le dire des Esprits, est-elle incorporelle, et par conséquent sans forme, du moins pour l'être humain.

J'ai de plus insisté sur ce point important que l'âme étant une, immortelle et par conséquent immuable, nous devons la considérer comme restant toujours semblable à elle-même, comme ne gagnant rien ni ne perdant rien ; sans doute, il est certaines circonstances qui lui sont d'ailleurs étrangères, qui peuvent accroître ou diminuer ses possibilités de manifestation, mais en ce qui concerne ses puissances propres, intrinsèques, autonomes, constitutrices d'elles-mêmes, elles sont toujours persistantes et invariables. Il faut la considérer comme un fanal qui émet toujours de son sein la même quantité de lumière ; vous savez cependant que, si ce fanal est plongé dans le brouillard, cette lumière sera au dehors plus ou moins affaiblie, suivant que la couche vaporeuse qui l'entoure sera plus ou moins épaisse. Je vous dirai bientôt ce qu'est ce brouillard pour l'âme, et certainement, quand je le ferai passer sous vos yeux, bien que cela paraisse un paradoxe, vous y verrez plus clair. En attendant, acceptez ce principe, conséquence très rationnelle d'ailleurs de l'immortalité de l'âme, savoir que la puissance d'émission rayonnante, primitivement impartie à l'âme par la divinité, ne peut ni diminuer, ni s'accroître. N'y aurait-il pas hérésie à supposer que Dieu est sans cesse occupé à modifier ce qui, dans notre croyance, a été créé par lui avec tous les attributs de l'immortalité ? Et que serait l'immortalité d'un être qui, subissant d'incessantes et consécutives transformations, cesserait au bout d'un certain temps d'être lui-même ?

Au reste, les enseignements venus d'en haut, sont ici en parfait accord avec les inductions de la raison. En effet, les Esprits interrogés sur ce point, nous ont donné les instructions les plus catégoriques. Si vous voulez bien vous reporter au *livre des Esprits* d'Allan Kardec, vous y trouverez sous le N° 142, la demande suivante :

« Que dire de cette théorie suivant laquelle l'âme chez l'enfant se complète à chaque période de la

vie ? »

L'Esprit répond :

« L'âme est une ; elle est entière chez l'enfant comme chez l'adulte ; ce sont les organes ou instruments des *manifestations de l'âme* qui se développent et se complètent. C'est encore prendre l'effet pour la cause. »

La réponse, vous le voyez, est, on ne peut plus formelle et conforme aux indications que des études réfléchies nous ont déjà suggérées.

Telles sont les connaissances que nous possédons au sujet de l'âme, de son origine divine, de la nature de sa matérialité, de son état incorporel, enfin de son individualité toujours immuable, toujours persistante.

Ces connaissances ne sont pas nombreuses, elles sont en outre entourées encore de beaucoup de mystères ; toutefois, leur importance ne vous aura pas échappé, surtout si, comme je l'espère, vous vous croyez désormais autorisés à les considérer comme l'expression de grandes vérités. Lorsque, plus tard, nous étudierons l'âme au point de vue de son fonctionnement, soit dans la vie terrestre, soit dans la vie d'outre-tombe, vous serez de plus en plus convaincus des grandes facilités d'explication que ces vérités introduiront dans le champ de nos recherches.

Ce n'est pas encore le moment de vous présenter l'exposé des résultats auxquels ces explorations ont conduit, et vous le comprendrez sans peine. L'âme, en effet, soit qu'elle rampe à la surface de la terre, soit qu'elle plane dans les régions du ciel, est toujours en conjonction intime avec une enveloppe périspiritale, et doit toujours fonctionner avec elle. Comment donc pourrions-nous nous faire une idée nette et précise de ce fonctionnement, si nous ne possédions une connaissance préalable et suffisamment étendue de ce qu'est cette enveloppe, de ce que sont ses propriétés et sa constitution ?

Dans la précédente conférence, je vous ai déjà parlé du périsprit ; mais ce n'a guère été que pour vous signaler le fait que son existence est affirmée par les dires des Esprits. Nous allons maintenant procéder à une étude plus approfondie sur cet important sujet, et vous faire connaître les nouvelles vérités que cette étude nous a révélées.

§ 2. *Exposé des études entreprises sur les communications qui nous ont été faites au sujet de l'enveloppe périspiritale*

Lorsqu'on parcourt le *livre des Esprits*, ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on remarque le très petit nombre d'instructions qui nous ont été données sur l'enveloppe périspiritale. Ces instructions n'occupent pas tout à fait une page et se réduisent à trois seulement, inscrites sous les n° 93, 94 et 95. Une telle pénurie tient-elle au peu d'importance du sujet ? Nous ne saurions admettre un pareil motif. Il ne nous paraît pas possible de croire qu'une substance qui, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, nous est signalée comme la compagne inséparable de l'âme, qui joue par conséquent un rôle constant dans tous les actes de toutes les vies, les plus obscures comme les plus radieuses, ne possède pas une grande virtualité d'action et ne doive pas être de notre part l'objet incessant des plus attentives recherches.

Ne serait-ce pas plutôt parce que ce sujet est très délicat, très difficile, qu'il était en outre très en dehors ; au moment où il nous a été révélé, de la nature des investigations poursuivies jusqu'alors par l'humanité, que les Esprits ont jugé prudent de ne pas trop nous surcharger dès l'abord, de ne s'expliquer qu'avec une sage parcimonie, de réduire autant que possible le champ actuel de nos réflexions, se réservant de nous donner plus tard de plus amples enseignements, lorsque, préparés

et éclairés nous-mêmes par nos propres efforts, nous serons plus aptes, suivant la parole si éminemment philosophique du Christ, à supporter et à comprendre de nouvelles vérités ?

C'est, sous l'influence de ces pensées, que je me suis beaucoup occupé de toutes les questions qui se rattachent aux propriétés, à la constitution, au fonctionnement du périsprit, m'appliquant toujours à raisonner en conformité des trois bases révélées par les Esprits, sans y ajouter de vaines hypothèses. C'est des résultats de ces études que je vais vous entretenir ; je les crois propres à nous permettre de préciser les questions nouvelles que nous aurons à adresser aux Esprits, – quand nous aurons d'ailleurs occasion d'en avoir de supérieurs, – en vue d'imprimer à notre instruction un plus grand développement. Dans le cours de la discussion, ce que je dis ici sera, je l'espère, élucidé par quelques exemples et par l'énoncé de quelques demandes qui pourront être utilement adressées aux Esprits.

Loin de moi la prétention de croire qu'au milieu des difficultés que présente un pareil travail je n'aurai pas erré quelquefois. Mais le meilleur moyen de se rectifier, en matière spirite, consiste précisément à se mettre en mesure de pouvoir poser aux Esprits supérieurs des questions nettes, exemptes de tout ambage ; les réponses n'en sont que plus nettes à leur tour, plus topiques et, par conséquent, plus instructives. Surtout ne nous effrayons pas des communications, émanées d'Esprits reconnus supérieurs, qui nous infligeraient un démenti ; ne nous raidissons pas contre elles, mais remettons-nous consciencieusement à l'étude. Pour ceux qui n'ont d'autre orgueil que celui de la découverte de la vérité, le redressement d'une erreur, cette erreur viendrait-elle de lui-même, sera toujours une conquête.

Entrons maintenant en matière ; passons successivement en revue les trois communications inscrites dans le *livre des Esprits* sous les n° 93, 94 et 95, et faisons connaître les réflexions qu'elles nous ont inspirées, les conséquences auxquelles elles nous ont conduit, sous la double condition de rester fidèle à leur texte, après toutefois que notre raison les aura acceptées, et de tenir compte des faits et des principes actuellement et légitimement acquis aux sciences terrestres.

I. – De l'existence du Périsprit et des modifications qu'il éprouve dans la suite des temps.

Ce que j'ai dit dans la précédente conférence au sujet du périsprit n'est qu'un préambule qui a eu pour objet : d'abord, de constater son existence ; en second lieu, de vous faire bien comprendre la distinction qu'il faut établir entre ce que nous appelons l'âme et ce que nous appelons un Esprit. Le premier de ces mots doit être exclusivement réservé pour désigner le principe animique considéré en lui-même dans son indépendance et son isolement, le second signifie qu'on veut s'occuper d'une âme unie à son périsprit ; choses fort différentes l'une de l'autre, surtout lorsqu'on les considère au point de vue du fonctionnement.

Mais cette première partie des instructions sur le périsprit, inscrite dans le livre d'Allan Kardec sous le n° 93, est susceptible, comme je vais essayer de vous le montrer, de nous donner d'autres enseignements. Je reproduis d'abord le texte de cette instruction.

« L'âme est enveloppée d'une substance vaporeuse pour toi, mais encore bien grossière pour nous ; assez vaporeuse cependant pour pouvoir s'élever dans l'atmosphère et transporter l'Esprit où il veut. »

Permettez-moi une première observation au sujet de l'expression vaporeuse, qui ne me paraît pas convenablement appliquée dans cette circonstance, ce qui pourrait vous induire en erreur. Il faut que vous sachiez que la substance du périsprit est subtile à ce point qu'elle ne peut être perçue par aucun de nos sens ; il n'y a pas d'exception à ce principe ; de sorte que l'être humain n'a aucun moyen d'en admettre l'existence, autrement qu'à l'aide de la pensée et du raisonnement. C'est en cela qu'il y aurait quelques inconvénients à la désigner comme vaporeuse, attendu que nous avons sur terre des vapeurs : celle par exemple de l'eau qui bout, celles du sucre, de l'encens qui brûlent,

qui sont ou peuvent être à la fois visibles, tangibles, odorantes, qui, en un mot, affectent quelques-uns des organes de nos sens, ce qui n'existe en aucune manière pour la substance périspritale. Retenons donc que celle-ci est d'une subtilité qui échappe à toutes les perceptions corporelles, ce qui la distingue essentiellement de toutes nos vapeurs terrestres. Mais, en même temps, n'oublions pas que, dans le domaine universel de la création, elle n'est pas la plus subtile de toutes, et que celle de l'âme l'est à un degré beaucoup plus élevé. J'ai tenu à vous présenter ces observations dès le début, afin de vous familiariser avec cette pensée que, dans le domaine de l'invisible et de l'intangible, bien que nous n'ayons aucun moyen de l'apprécier à l'aide de perceptions de nature physique, – il y a différents degrés de subtilité et d'éthérisation qui, dans nos recherches, viennent s'imposer, non à nos sens, mais à la conscience de nos conceptions.

Une seconde remarque sur laquelle je désire appeler votre attention, mais que, vu notre peu d'avancement dans la science spirite, je ne pourrai aujourd'hui qu'effleurer, est celle qui consiste à savoir si, dans la suite des temps, le périsprit reste toujours semblable à lui-même ; si, au contraire, dans le cours des existences de l'âme à laquelle il est uni, il ne reçoit pas des modifications à des époques plus ou moins éloignées. Pour nous éclairer à ce sujet, rappelons-nous d'abord que la loi la plus essentielle, la plus générale dans le monde des Esprits, est celle du progrès. Rappelons-nous en outre que, dans l'Esprit, composé de l'âme et de son périsprit, l'âme reste toujours la même, qu'elle est et se maintient immuable. Si donc il en était de même de l'enveloppe périspritale, tout resterait à jamais fixe dans l'être que nous appelons Esprit, et il n'y aurait plus moyen de comprendre que cet être a été fait pour le progrès ; il serait, au contraire, une parfaite image de la stagnation. Concluons donc que le périsprit doit être incessamment et indéfiniment modifiable, et que c'est par suite de ces modifications, que les améliorations successives de l'être peuvent se produire. Par quels procédés ces modifications du périsprit s'opèrent-elles ? et comment pouvons-nous concevoir qu'elles ont pour résultat nécessaire d'engendrer, d'entretenir et de perpétuer le progrès chez l'Esprit ? C'est ce que, dans la mesure de ce qu'il est permis à l'homme de connaître, j'essaierai de vous expliquer, lorsque je traiterai de l'importante question de l'union de l'âme avec le périsprit et de leur fonctionnement simultané.

Une autre observation que je ne dois pas omettre de vous présenter, consiste en ce que, si les considérations de la justice divine nous imposent naturellement l'obligation de croire que Dieu a créé et crée en tout temps toutes les âmes égales, il doit en être de même de l'état primitif de leur périsprit ; car, ainsi que je l'ai dit ailleurs, Dieu ne saurait procéder ni par privilège, ni par une sorte de droit d'aînesse. Nous pouvons donc tenir pour certain qu'à l'origine, au moment de la création d'âmes qui sont toutes égales, celles-ci doivent recevoir des enveloppes toutes identiques aussi. En dehors de ces conditions, qui ne voit que l'impartialité de Dieu pourrait à bon droit être suspectée ?

On serait à la vérité en droit d'objecter que, d'après ce que nous venons de dire, le périsprit ne reste pas toujours le même, et l'expérience nous apprend qu'il se modifie plus profondément chez certains êtres que chez d'autres. Il est certain que, si ces modifications, très variables en effet suivant les individus, étaient l'œuvre directe de Dieu, le reproche que nous venons de formuler comme possible contre le Créateur subsisterait tout entier. Mais ce n'est nullement ainsi que les choses se passent.

Dès qu'un être animique est sorti de la main de Dieu et que la vie spirituelle commence pour lui dans les conditions de parfaite égalité que je viens d'indiquer l'action et la responsabilité divines cessent d'être engagées. L'âme, douée de facultés puissantes, mais qui, sous le voile périsprital, reposent encore à l'état latent, a reçu, avec le libre arbitre, tout ce qui lui est nécessaire pour mettre par elle-même en activité les puissances qui lui ont été octroyées, c'est-à-dire pour se débarrasser des obscurités et des entraves du périsprit primitivement imposé, et agrandir ainsi,

avec la sphère de ses manifestations, celle de ses possibilités d'intervention sur tout ce qui l'entoure. On peut donc dire que désormais, stagnation ou progrès, punition ou récompense, emprisonnement ou liberté, tout dépendra absolument de ses propres et volontaires efforts. Vous pouvez maintenant vous faire une idée de cette large et libérale providence en vertu de laquelle tous les Esprits, semblables et égaux à leur point de départ, sont les propres artisans de leur destinée et des durées qu'elle mettra à s'accomplir, les uniques et suprêmes répartiteurs de la justice qu'à toute époque chacun aura méritée.

Je ne peux vous donner ici qu'un premier et modeste aperçu de ces grands problèmes de l'œuvre créatrice ; mais plus tard, je vous les ferai connaître dans tout le développement qu'il est permis à l'homme de posséder. Vous comprendrez alors avec quelle remarquable science, avec quelle éclatante justice et, en même temps, avec quelle admirable simplicité ont été organisés les rouages de celui des mécanismes qui doit paraître, à coup sûr, le plus compliqué pour la raison humaine, savoir : le mécanisme par lequel se fait le fonctionnement éternel de la vie spirituelle.

2. – *De la substance du Périsprit et du fluide universel qui lui sert d'alimentation*

Après nous être expliqué sur la communication relative à l'existence du périsprit, après vous avoir entretenu des modifications que celui-ci éprouve dans la suite des temps et par le fait de nos actes personnels, le moment est venu de nous enquérir d'où peut provenir la substance qui le compose. Ceci nous conduit à procéder à l'examen de l'instruction qui figure, sous le n° 94, dans le *livre des Esprits*.

A. la question suivante :

« Où l'Esprit puise-t-il son enveloppe semi-matérielle ? » il a été répondu ce qui suit :

« Dans le fluide universel de chaque globe. C'est pourquoi elle n'est pas la même dans tous les mondes ; en passant d'un monde à l'autre, l'Esprit change d'enveloppe comme vous changez de vêtement. »

Tout nous porte à croire qu'il n'y a rien de vrai dans cette réponse, et je vous en donnerai les preuves dans la suite. Mais elle ne me paraît pas correctement formulée ; je crains qu'elle ne manque d'une précision suffisante, et il se pourrait qu'elle ne vous fît pas connaître exactement la véritable pensée qu'elle a voulu exprimer. L'Esprit dit que l'enveloppe semi-matérielle puise sa substance dans le fluide universel de chaque globe. Or, ne vous semble-t-il pas qu'il y a une sorte de contradiction, au sujet d'un fluide qui est spécial à chaque globe, n'appartenant par conséquent qu'à ce globe, à dire qu'il est universel ? Ceci demande donc une explication tout au moins dans ses termes. Or ce qu'il faut d'abord comprendre, c'est que, d'une manière générale, c'est bien dans un fluide existant partout, et par conséquent universel, que se prend la substance périspritale ; mais ce que nous devons admettre, en second lieu, c'est que ce fluide se trouve nécessairement modifié aux approches et au contact de ces grands corps de l'espace, que nous appelons mondes, et cela suivant la nature de ces corps ; d'où il suit que chacun de ceux-ci imprimera des modifications correspondantes dans la substance, ou tout au moins dans certaines propriétés physiques du périsprit qui sera ainsi variable d'un globe à l'autre.

Le véritable sens de la réponse de l'Esprit étant ainsi expliqué, nous sommes naturellement conduits, vous le voyez, à nous enquérir si l'existence d'un fluide universel, répandu dans toute la création, est ou n'est pas une réalité ; car celle du périsprit cesserait d'en être une, si un tel fluide n'existait pas.

Or, jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, l'existence d'un fluide universel a été généralement considérée par l'humanité savante comme une pure et gratuite hypothèse, et le grand géomètre anglais Newton, mort en 1727, a constamment refusé de croire à cette existence. C'est dans le courant de ce XVIII^e siècle, grâce surtout aux travaux d'Euler qui n'a cessé de

plaider cette cause jusqu'en 1783, époque de sa mort, c'est grâce à ses convictions et à ses persévérants efforts, que le terrain a été suffisamment préparé pour que trente ans plus tard, de 1810 à 1820, nos physiciens français, Fresnel et Arago, aient pu mettre hors de doute, par leurs belles expériences d'optique, l'existence d'un fluide auquel ils ont conservé le nom d'éther, qu'Euler lui avait donné, qui s'étend partout, jusqu'aux mondes les plus éloignés, et qui est, par conséquent, véritablement universel.

Au point de vue spirite, nous touchons ici à une découverte tellement importante, que mon intime conviction est que le spiritisme n'aurait pu s'établir dans notre humanité, sinon par des faits isolés, du moins à l'état de doctrine rationnelle, tant que cette découverte n'aurait pas été faite. Comment, en effet, aurions-nous pu admettre comme vraie une science dont l'un des principes nouveaux les plus essentiels institue chez l'homme un périsprit prenant sa substance dans un certain corps fluïdique, alors que l'existence de celui-ci aurait été inconnue aux uns pour cause d'ignorance, et vivement repoussée par ceux-là mêmes en qui se concentrait le monopole de la science ?

N'est-il pas évident que, dans ces conditions, l'humanité restait complètement incapable de supporter l'une des principales vérités spirites et que, par conséquent, suivant les prudentes paroles du Christ, la révélation du spiritisme ne pouvait encore avoir lieu. Mais, lorsque l'existence de l'éther, scientifiquement constatée, est venue agrandir la sphère des conceptions humaines ; lorsque, en outre, à quelques années de là, non-seulement on ne mit plus en doute les prodigieuses vitesses de la lumière et de l'électricité, mais on s'appliqua activement à les utiliser dans la pratique ; lorsque les prodiges mécaniques de l'eau vaporisée par la chaleur se furent multipliés et nous eurent appris que même nos corps matériels pouvaient être transportés avec des rapidités inconnues, contestées jusqu'alors, et, dans tous les cas, inespérées ; on comprend que la pensée de l'homme, ainsi familiarisée de plus en plus avec le fonctionnement des fluides, avec leur subtilité, avec la facilité et la rapidité de leur propagation, avec le remarquable privilège qu'ils possèdent tout en restant insaisissables pour nos sens, en tant qu'ils sont *cause*, de produire des *effets* susceptibles d'impressionner nos divers organes ; on comprend, dis-je, que la pensée de l'homme se soit trouvée prête à supporter les considérations de même ordre qui abondent dans la nouvelle doctrine. Enfin, comme cet immense développement scientifique s'est produit dans la première moitié de notre siècle, on s'explique ainsi comment ce qui était répulsif, impossible pour l'intelligence humaine en 1800, ait pu être facilement accepté par elle en 1850. C'est que, vous l'avez tous compris, les conditions exigées par le Christ étaient alors réalisées ; c'est que notre instruction, au sujet des substances constituées à l'état fluïdique et au sujet de leurs propriétés, était assez avancée pour qu'il nous fût permis de recevoir les bienfaits de la révélation nouvelle.

En apportant quelque insistance à vous entretenir de toutes ces choses, j'ai obéi à divers motifs qu'il me paraît utile de vous faire connaître.

Et d'abord, vous avez pu remarquer que l'homme, toujours désireux du mieux qu'il attend, est très facilement oublieux du bien qu'il possède. Il arrive, en effet, trop souvent qu'une amélioration, — aurait-elle exigé des siècles de recherches et d'études pour être acquise, — perd à peu près tous ses prestiges le lendemain du jour où l'on commence à s'en servir ; ce qui était prodigieux, phénoménal, impossible même, avant l'éclosion, passe rapidement, après la naissance, dans la catégorie des choses vulgaires. Que cela ne nous étonne pas trop ; il faut savoir comprendre les choses et les hommes tels que Dieu les a faits. Or, ce que je viens de vous dire me paraît être, du moins en partie et dans une certaine mesure, la conséquence forcée de la loi du progrès. Celui-ci, en effet, ne s'éteindrait-il pas inévitablement le jour où l'homme, n'ayant plus aucun désir, se déclarerait satisfait ? Aspirez donc, vous dirai-je, après les bienfaits de l'avenir, il le faut. Mais, d'un autre côté, ne craignez pas de vous rabaisser, en vous montrant reconnaissants envers le passé qui, par ses efforts, a si puissamment contribué à vous doter des bienfaits présents. Soyons

donc non moins orgueilleux des travaux cumulés de nos ancêtres que de ceux que nous avons pu produire nous-mêmes ; car, si leur énergie n'avait pas précédé et aidé la nôtre, la situation dont nous jouissons aujourd'hui n'aurait pu s'établir ; mais ne perdons jamais de vue que de cette situation nous ne sommes que les usufruitiers. Puisse ce dernier mot bien compris vous apprendre que si, à un moment quelconque, il doit y avoir solidarité entre tous les êtres de l'humanité actuelle, il existe une solidarité plus générale, plus élevée encore, celle qui, dans la suite des temps, relie entre elles toutes les époques, toutes les générations. Puisse enfin cette pensée vous éclairer, pendant votre passage sur cette terre, sur l'étendue, sur l'importance, sur la sainteté de la mission qui vous y a été confiée.

Mais, tout en nous montrant reconnaissants envers le passé, gardons-nous de tomber dans l'exagération et sachons nous maintenir dans une juste mesure. N'allons pas, à l'exemple de quelques rétrogrades, proclamer comme supérieurs les avantages d'autrefois et renier ceux d'aujourd'hui. Le passé, comme chaque époque de la vie des mondes, a son contingent de bien et de mal ; or ce que je viens d'exposer ci-dessus vous aura fait comprendre, je l'espère, qu'au point de vue de la science tout au moins et des améliorations qu'elle déverse incessamment sur l'humanité, nous sommes certainement mieux dotés que nos aïeux. Voilà ce que vous pourrez, pertinemment répondre aux amateurs du temps jadis. Il est vrai que la science est ce qui les préoccupe le moins, et cela, parce qu'elle est une des causes les plus puissantes d'émancipation pour les hommes, et qu'elle tend de plus en plus à faire disparaître toutes les oppressions. Qui donc ne voit, sans qu'il soit nécessaire d'insister plus longuement sur ce sujet, que les illustres rejetons des quelques familles qui furent autrefois noblement dominatrices sur terre, ne peuvent que regretter des temps où la soumission était imposée aux masses, et où la liberté de dominer et de victimiser à tort et à travers était le privilège incontesté de quelques égoïstes ! Feuillotez deux ou trois pages d'histoire, et vous m'aurez bien vite compris.

Enfin un troisième motif, et celui-ci nous fait entrer plus profondément dans l'idée spirite, m'a porté à vous présenter l'historique des remarquables et exceptionnels progrès accomplis par la science dans la première moitié du siècle actuel. Sachez donc que nos persifleurs, toujours en quête de raillerie, ont mis à la mode, pendant quelque temps, de rire et de se moquer de nous au sujet d'une question de date : à cet effet ils ont cru, tout en déployant une rare finesse d'esprit, nous gratifier d'un majestueux coup d'assommoir, en nous demandant pourquoi c'est précisément de nos jours, et non à une autre époque, que le spiritisme a fait son apparition sur terre et a été constitué à l'état de science parmi les hommes. La réponse à cette question, je viens de vous la faire connaître, et vous comprenez maintenant que ce que je vous ai dit à ce sujet n'était pas inutile. Cette réponse est d'ailleurs fort simple et confirme une fois de plus cette grande vérité que chaque chose ne peut venir qu'en son temps. Or, jusqu'en 1800, le temps était-il venu, l'heure avait-elle sonné ? Nullement, nous étions encore trop en retard, soit au point de vue de la science, comme je vous l'ai expliqué ; soit au point de vue d'une conception saine et vraiment humanitaire des idées émancipatrices. Mais, cinquante ans plus tard, notre instruction, sans être assurément complète, ayant fait sur ces deux points de grands et incontestables progrès, la graine a pu germer et mettre à jour ses premiers rameaux, qui prendront d'année en année de plus amples développements. Il n'y a donc là, vous le voyez, rien qui ressemble au mysticisme, rien qui tienne de l'hallucination, il n'y a que des réalités sautant à tous les yeux, à ceux du moins qui n'obéissent pas au parti pris de rester fermés. Au reste, nos railleurs n'auraient pas tardé à le comprendre, si, mettant un terme à leur insouciant paresse pour les choses utiles et cessant de poursuivre d'improductives plaisanteries, ils s'étaient sérieusement appliqués à étudier la marche que le progrès humain a suivie autour d'eux. Aussi qu'est-il advenu ? qu'au lieu de nous donner, comme ils l'ont cru, des preuves d'une intelligence spirituellement caustique et magistrale, ils ne sont

parvenus à nous convaincre que de leur profonde ignorance sur l'état de la science, des idées et du progrès à notre époque. Tel est le résultat le moins contestable de leurs illogiques et très charitables entreprises. Vous pouvez comprendre, d'après cela, que c'est encore moins à notre doctrine qu'à eux-mêmes que leurs tentatives de persiflage ont dû infliger une dure et humiliante leçon.

Résumé

Présentons maintenant l'exposé récapitulatif des principaux points de doctrine concernant l'âme et le périsprit, qui ont été traités dans cette conférence et dans les précédentes. Or, des enseignements donnés par les Esprits, acceptés dès à présent par la raison, et que celle-ci confirmera de plus en plus à mesure que nous progresserons dans nos études, il résulte, savoir :

1° En ce qui concerne l'âme

Que celle-ci est le principe spirituel qui intelligente l'être humain, principe essentiellement progressif, qui donne à cet être le sentiment, la pensée, la volonté, qui constitue en lui une individualité survivant à la mort et indéfiniment persistante ;

Qu'au point de vue de son essence, l'âme ne doit pas être considérée comme absolument immatérielle, mais comme formée d'une substance qui n'a rien de semblable à nos matières terrestres ; substance éminemment fluidique, incorporelle, douée de propriétés exclusivement spéciales, et si éthérée qu'elle ne peut jamais tomber sous nos sens ;

Qu'enfin l'âme, essentiellement une et immortelle, ne saurait subir, dans le cours de ses existences, quel qu'en soit le nombre, aucune modification à elle propre, susceptible de l'augmenter ou de la diminuer ; que ses puissances intrinsèques restent toujours les mêmes, mais que leurs possibilités de manifestations peuvent être ou facilitées, ou particulièrement empêchées, suivant la nature des enveloppes dans lesquelles elle est emprisonnée.

Car l'âme n'est jamais à nu. Recouverte dans l'espace d'un premier voile unique, appelé Périsprit, elle forme alors l'être que nous désignons par le mot Esprit. Puis, lorsque, descendant sur terre, elle prend une seconde enveloppe uniquement composée de matières terrestres, elle constitue ce qu'on appelle l'être humain. Dans une prochaine conférence, je vous exposerai ce qu'il nous a été permis de connaître sur la nature du fonctionnement de l'âme dans l'un et l'autre de ces cas.

2° En ce qui concerne le Périsprit

Nous avons d'abord enregistré son existence. Nous nous expliquerons plus tard, sinon sur la nécessité directement providentielle de cette existence, du moins sur les considérations d'ordre rationnel qui la justifient. Nous avons dit ensuite que la substance du périsprit est de nature fluidique, mais beaucoup plus grossière que celle de l'âme, et formant une sorte d'intermédiaire entre celle-ci et nos substances fluides terrestres les plus subtiles.

Nous avons ajouté que c'est par ce motif que le périsprit qui entoure toujours les âmes, soit dans notre monde, soit dans les autres, est souvent désigné par la dénomination d'enveloppe semi-matérielle.

De ce que, d'une part, l'Esprit est un être essentiellement progressif ; de ce que, d'autre part, son âme, ainsi que nous l'avons établi, reste constamment immuable, il résulte que ce privilège de progressivité resterait à l'état de lettre morte, si le périsprit à son tour se maintenait sans aucun changement. Vous comprenez, en effet, qu'un être dont chacune des deux parties serait toujours semblable à elle-même ne pourrait nous offrir l'image que d'une éternelle stagnation. L'enveloppe semi-matérielle doit donc nécessairement se modifier, et vous devez dès à présent être portés à penser que, pour engendrer le progrès, le caractère des modifications du périsprit, substance toujours obscurcissante, que ce caractère, dis-je, doit être tel qu'il produise une épuration de

l'enveloppe, d'où un désobscureissement de l'âme et, par suite, une augmentation dans celle-ci de ses facultés, soit perceptives, soit rayonnantes.

Nous avons dit, enfin ; que c'est dans le fluide universel que le périsprit puise sa substance ; et, comme ce fluide, aux approches et au contact de chaque monde, se modifie suivant la nature de ce monde, il en résulte qu'en passant d'un globe à l'autre, l'état périsprital doit à son tour subir certaines modifications. Nous verrons plus tard ce principe intervenir dans les explications relatives à la médiumnité.

Pour achever d'élucider ces grands problèmes, il me faudra faire suivre les détails qui précèdent de nombreuses additions. Celles-ci trouveront leur place dans les études que je me propose de vous exposer au sujet du fonctionnement de l'âme, soit à l'état d'Esprit, soit à l'état d'être humain. Mais, au préalable, il est nécessaire que je vous donne des explications supplémentaires, et qui ne manqueront pas de développement, sur cette grande conception du fluide universel ; fluide dont, par leur périsprit, toutes les âmes sont tributaires ; fluide qui, touchant à tout, doit être considéré comme le grand communicateur qui relie entre eux les mondes créés ; fluide par lequel se réalise une puissante et générale solidarité, suffisamment entrevue dès à présent, mais dont nous sommes encore loin de connaître toutes les ramifications.

Telles sont les études qui feront l'objet de la prochaine conférence.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

du 19 août 1883

Haute importance du rôle que joue l'Ether dans l'œuvre de la Création. – La propriété que possède ce fluide d'être en tous lieux, de toucher à tout, d'obéir à l'impulsion de toutes les forces, doit nous le faire considérer comme pouvant servir de communicateur universel entre tous les mondes. – Cette proposition, que nous ne faisons ici qu'entrevoir, sera bientôt justifiée dans tous ses détails.

Ainsi que je vous l'ai expliqué dans la conférence précédente, il résulte des enseignements qui nous ont été donnés par les Esprits, qu'il existe un fluide dont je vous ai fait connaître les propriétés principales, et qu'ils ont appelé universel, parce que, se trouvant dans tous les espaces, touchant à tous les mondes, il n'est pas une partie de l'univers, quelque petite qu'on la suppose, qui n'en soit imprégnée.

Si, pour constater l'existence du fluide dit universel, nous ne pouvions nous appuyer que sur les affirmations des Esprits, nous serions, certes, en droit d'opposer à leurs dires une légitime hésitation ; mais, dès le commencement du siècle actuel, la science contemporaine s'était nettement expliquée sur ce point ; elle avait catégoriquement affirmé et démontré l'existence du fluide universel, et nous sommes en droit de dire qu'en l'annonçant à leur tour, les Esprits ne nous ont pas trompés.

Rappelant ici substantiellement les explications que je vous ai développées dans ma précédente conférence, je peux me borner à dire que, dans l'intervalle de 1810 à 1820, nos illustres physiciens français, Fresnel et Arago, ont mis hors de doute, à la suite d'expériences aussi ingénieuses que multipliées, le fait remarquable que la lumière du soleil nous est transmise par les vibrations d'un fluide, déjà soupçonné par Euler dans le siècle précédent, et auquel en mémoire de ce savant, ils ont conservé le nom *d'Ether*. Or, comme, d'une part, ce fluide ne peut être l'air atmosphérique, puisque celui-ci, loin de s'étendre jusqu'au soleil, ne s'élève pas à plus de dix lieues au-dessus de la surface de la terre ; comme, d'autre part, nous percevons la lumière d'étoiles placées à des distances infiniment grandes par rapport à celle qui nous sépare du soleil, nous ne saurions nous refuser à admettre que ce fluide, propagateur, par ses vibrations, de toute lumière, existe partout, qu'il est en effet universel.

Ne trouvez-vous pas que c'est un fait des plus remarquables dans l'œuvre de la création et bien digne de votre attention, que celui de l'existence d'un fluide répandu en tous lieux, en contact avec tous les mondes, ne laissant aucune partie de l'espace inoccupée, et s'offrant ainsi de prime abord à nos méditations comme une sorte de lien susceptible de mettre en rapport les uns avec les autres tous les êtres créés, tant dans le domaine matériel que dans le domaine spirituel ?

Eh bien ! cette sorte d'intuition, première introductrice dans votre esprit d'une pensée de solidarité qui, elle aussi, prend le caractère de l'universalité, ne vous trompe pas, A la vérité, cette pensée n'est, chez vous, qu'un premier jet, plus encore instinctif que raisonné. Mais, faisons-le passer par le creuset des observations, soumettons-la aux épreuves d'un travail réfléchi, appliquons-nous à en poursuivre les diverses et nombreuses ramifications, et vous ne serez pas médiocrement surpris des remarquable enseignements qui vous seront acquis à la suite de ces recherches.

Je vous l'ai souvent dit, Dieu ne crée jamais rien d'inutile, et, penser autrement, ce serait se faire une idée tout à fait incomplète de la sagesse du Créateur. Il est vrai que les raisons d'être des choses et de leur fonctionnement ne nous sont pas encore toutes connues ; mais ne savons-nous pas que l'homme n'a pas été jeté dans ce monde à l'état d'être parfait ; que chaque vérité ne peut venir qu'en son temps ; qu'un germe quelconque ne peut éclore qu'après une suffisante dose de fécondation ? Or, en matière d'instruction et de savoir, c'est par l'étude et le travail humain que la fécondation se fait. Etudions donc, et nous saurons ; persévérons, et le fonds de nos connaissances acquises augmentera de plus en plus. Si, pour apprécier l'électricité dans son principe et dans ses conséquences, nous nous étions bornés à la seule considération des faits primitifs de foudroiement, par lesquels elle s'est d'abord signalée à l'homme, nous n'aurions pu avoir à son égard d'autre idée que celle d'un fléau, et l'intelligence de ses nombreux bienfaits, qui quelquefois touchent de si près au spiritisme, ne nous aurait pas été révélée.

Revenant maintenant à notre sujet principal, nous pouvons dire qu'il est aujourd'hui parfaitement et doublement constaté, soit par les faits scientifiques connus, soit par les révélations des Esprits, qu'il existe dans tout l'univers une substance de nature fluïdique, éminemment subtile et vibrante, insaisissable pour nos sens quant à son essence mais susceptible d'exercer sur notre organisme, par ses vibrations, des influences tellement puissantes et nécessaires que, sans elles, toute idée de vie cesserait d'être subsistante en nous. A ce sujet, l'état actuel de la science terrestre me permet de citer dès à présent les influences de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, et nous verrons plus tard la science spirite augmenter, dans une remarquable proportion, le contingent des possibilités communiquées à l'être humain par l'entremise du fluide universel.

Mais, si le fait de l'existence du fluide universel est aujourd'hui bien acquis, si nous pouvons même entrevoir quelques-unes des nécessités de cette existence, il s'en faut que les raisons d'être de ce grand fait naturel nous soient révélées dans leur puissante généralité, et qu'au point de vue providentiel de la création et de la distribution des mondes, nous soyons édifié sur la haute importance du rôle que le fluide universel est appelé à jouer parmi ces mondes et les divers êtres qui les habitent.

J'ai procédé à quelques recherches sur cet important et difficile sujet et je vais vous en faire connaître les résultats ; ne vous attendez pas à ce que j'aie tout résolu. Lorsqu'on veut s'assujettir à ne pas sortir du domaine des faits naturels, on n'avance qu'à petits pas en ces sortes de matières. Certes, il en serait autrement si, comme tant d'autres, j'avais voulu me lancer dans le champ des hypothèses et mener le char de la science à grandes guides ; mais un tel procédé ne saurait convenir ni à vous, ni à moi. Chercher à augmenter son pécule avec des billets de banque frauduleux, c'est exposer soi-même et ses enfants à d'amères déceptions. Restons donc dans la vérité ; avec elle du moins on est sûr de ne jamais devenir victime de la fausse monnaie.

Obéissant donc au programme que je viens d'indiquer, et qui consiste à s'appuyer, pour l'explication de ce qui est encore inconnu, sur les lois qui régissent les phénomènes naturels déjà étudiés et acquis ; procédé fort rationnel, à coup sûr, puisque dans la création tout se lie et s'enchaîne ; obéissant à ce programme, dis-je, voici une observation préalable que vous pouvez tous facilement vérifier :

Si vous portez vos idées sur la considération simultanée d'une force, quelle qu'elle soit, et des effets qu'elle est susceptible de produire, vous ne tarderez pas à remarquer que, sans l'intervention de la matière, la force serait pour nous comme si elle n'existait pas ; nous n'aurions aucun moyen de constater son action ; ce serait donc un principe qui ne se manifesterait pas, et, par suite, nous ne pourrions ni le connaître, ni même en soupçonner l'existence. Entre une force et le corps sur lequel elle doit agir, il faut toujours qu'il y ait une matière interposée, matière qui reçoit l'impulsion directe de la force et lui sert de véhicule jusqu'au but qui doit être atteint. Il m'est très

facile de vous donner des exemples de cette vérité physique.

Si, entre le gibier que poursuit le chasseur et la force explosive qui se développe dans le fusil quand on lâche la détente, il ne se trouvait aucune matière partant du fusil et venant directement atteindre l'objet visé, vous savez assez que le gibier serait toujours indemne et le chasseur constamment bredouille ; mais il y a ici les plombs, la balle qui forment la matière intermédiaire. Les impulsions que nous appelons vent, tempête, ouragan, n'existeraient pas pour nous s'il n'y avait pas de fluide atmosphérique ; il en est de même de la sensation du son ; aussi celle-ci s'éteint-elle graduellement et disparaît-elle tout à fait, lorsque la force qui la produit est enfermée dans un récipient où l'on fait le vide à l'aide de la machine appelée pneumatique. Une explosion n'est autre chose qu'une projection de matière tantôt solide, comme dans les mines ; tantôt liquide, comme dans les vases clos contenant de l'eau ; tantôt gazeuse, comme dans la vessie gonflée d'air qu'on fait subitement éclater. Que serait la locomotive sans la vapeur qui s'interpose entre le piston propulseur et le foyer d'où émane la force du calorique ? Le bateau à vapeur pourrait-il avancer sur l'eau sans l'entremise de ses roues, de ses palettes, ou de son hélice ? L'homme qui agit sur un treuil pour porter un fardeau de bas en haut, parviendrait-il à le soulever si entre ce fardeau et lui n'existait pas la matière communicatrice d'un câble ? Quel effet le cheval pourrait-il produire sur la charrette, si les traits et d'autres liens ne les unissaient pas intimement l'un à l'autre ? Comment le conducteur serait-il maître à son tour de l'allure du cheval, sans les guides, le fouet, la voix, moyens tous matériels d'exprimer et de transmettre sa force de volonté à l'animal ? Enfin ne pouvons-nous pas dire, instruits que nous sommes maintenant par les explications qui précèdent que, sans, l'éther interposé entre le soleil et la terre, les forces lumineuses et calorifiques du premier ne produiraient sur nous aucun effet ?

Nous pourrions longtemps encore poursuivre cette nomenclature, et toujours, en nous appuyant au besoin sur les indications de la science, nous parviendrions à cette inévitable conclusion, qu'une force ne peut agir sur un corps qu'à la condition qu'une matière apte à recevoir la force et à la transmettre, sera interposée entre elle et ce corps.

Certes, si l'homme avait toujours la conscience et la mémoire des choses qu'il sait, et qu'il sait fort bien, je n'aurais pas eu besoin d'insister comme je l'ai fait sur la vérité que je viens de vous signaler ; car il n'est pas un de vous qui ne la connaisse, qui ne l'ait affirmée en maintes occasions et cela sous forme d'une sentence indiscutable. Mon assertion pourra vous étonner au premier abord, mais réfléchissez et vous verrez qu'elle n'a rien d'exagéré. En effet, que dites-vous incessamment dans le monde au sujet des forces qui, à votre avis ne produisent rien ? Vous n'hésitez pas à dire que ce sont des forces qui s'agitent dans le vide. Ne trouvez-vous pas que cette parole populaire, encore plus instinctive que raisonnée, car elle a précédé la révélation de beaucoup de secrets scientifiques, que cette parole, dis-je, résume admirablement la question, et qu'elle est une nouvelle preuve de ce qu'il y a quelquefois d'intuitif et d'inné dans l'humanité au sujet des grandes vérités que la suprême sagesse a introduites dans l'œuvre de la création ? Ne trouvez-vous pas que cette nécessité ininterrompue et inévitable de l'intervention de la matière dans les actions dynamiques de notre terre et de tous les mondes doit effacer, du moins en partie, ce qu'il peut y avoir de trop brutal dans l'idée que nous nous faisons de l'élément matériel et que celui-ci, sans devenir supérieur et même égal à l'élément spirituel, possède des droits bien acquis à notre admiration par l'ordre et les équilibres de ses combinaisons, par les savantes harmonies de ses fonctionnements, par les utilités qu'il nous octroie ? Je me borne au simple énoncé de ces réflexions ; elles seront de plus en plus confirmées et mises à jour, à mesure que nous avancerons dans nos études.

A la suite de ce premier fait, ajoutons-en un second dont les lois de l'analogie nous autorisent à considérer l'existence comme excessivement probable. Ce second fait consiste, tout nous porte à

le croire du moins, en ce que sur les autres mondes, comme sur la terre, doivent exister, avec des êtres purement matériels, d'autres être doués de la vie, soit végétale, soit humaine, êtres qui, à coup sûr, ne sont pas complètement semblables, mais sont du moins analogues à ceux qui stationnent, s'agitent, vivent et pensent autour de nous. Que, par suite, à la surface de chaque globe doivent s'exercer des actions, soit purement mécaniques, soit physiologiques et vitales, soit psychologiques ; qu'en un mot cette surface doit offrir le spectacle incessant de forces de toute nature travaillant sans relâche et suivant des modes non moins variés que peuvent l'être les constitutions de ces forces elles-mêmes et l'essence des éléments matériels et spirituels avec lesquels elles se trouvent en contact.

Cela posé, si nous étions complètement privés de la connaissance du fluide universel ; si, par conséquent, nous étions portés à croire qu'en dehors des volumes occupés par ces mondes, les espaces qui les séparent sont vides de toute matière, nous n'aurions aucun moyen de comprendre que les forces qui s'agitent sur un globe pussent franchir la sphère d'activité, soit matérielle, soit vitale de ce globe ; elles pourraient à la rigueur aller jusqu'à cette limite, ou, pour mieux dire, y faire sentir leurs effets ; mais, une fois qu'elles l'auraient atteinte, mises en présence du vide, ne trouvant plus la matière, cette matière seule susceptible de leur servir de véhicule, elles seraient dans l'impuissance de provoquer aucun effet ultérieur et, par conséquent de révéler aux autres mondes rien de ce qui se passe sur celui dans lequel elles sont confinées. Celui-ci, à son tour, serait dans la plus complète ignorance de ce qui concerne les créations qui lui sont étrangères ; il ne pourrait même pas les voir ; car nous savons maintenant que ce n'est pas avec du vide, mais avec de l'éther, que la vision est possible, et par conséquent, toute idée de leur existence lui serait interdite.

Dans cette hypothèse, vous le comprenez tous, les habitants d'un globe ne pourraient que se croire seuls au monde. L'idée d'infinité et même d'existence en dehors d'eux serait incompréhensible et incomprise ; les limites du monde créé se borneraient pour eux à celles de leur propre habitation ; aux conceptions que nous pouvons nous former d'un espace infini, dans lequel les vies fluidiques ou matérielles abondent, se substitueraient celles d'un vide improductif, inutile, ne permettant d'autres pensées que celles de la stérilité du néant et de ses désolations.

Et maintenant, à la place de cette absence générale de matière, introduisons au contraire la matière partout, projetons le fluide universel dans tous les espaces, et à cette scène sombre et terrifiante du vide et du néant vont succéder les grandioses tableaux du mouvement et de la vie circulant d'un monde à l'autre. Et d'abord, ainsi que nous l'avons établi dans ce qui précède, au lieu de ces perspectives d'égoïste isolement, tristes conséquences de l'hypothèse du vide, nous constatons, à l'aide des phénomènes lumineux de l'éther, l'existence d'un soleil radieux, des planètes circulant autour de lui, et de cette infinité de mondes stellaires placés dans les profondeurs du ciel, bien au-delà de notre système astral, nous entrons en possession immédiate de toutes les splendeurs de la voûte étoilée.

Quant au soleil plus particulièrement, non-seulement nous acquérons l'intuition de son existence, mais, la science et la réflexion aidant, nous acquérons aussi celle de la participation de cet astre dans la production des actions et des phénomènes terrestres, participation incessante et tellement nécessaire que, sans elle, les conditions les plus essentielles de la vie de notre globe disparaîtraient sans retour. Puis, guidés par les puissantes analogies qu'autorisent les similitudes qui règnent entre les planètes, soit au point de vue de leur rotation sur elles-mêmes, soit à celui de leur circulation ininterrompue autour de l'astre central, comment pourrions-nous nous refuser à admettre que toutes, à leur tour, reçoivent comme nous l'influence des forces solaires, modifiée seulement par le plus ou moins grand éloignement qui les sépare du point d'émission de ces forces ? Que de solidarités n'entrevoions-nous pas déjà parmi les corps célestes, parmi ceux du

moins qui font partie de notre système planétaire ! Mais ce n'est pas tout, et vous allez voir que nos inductions peuvent légitimement s'étendre à des corps situés bien au-delà des limites qui englobent et isolent ce système dans les infinités de l'espace.

Si vous étiez suffisamment versés dans la science des principes de l'astronomie, de la physique, de la chimie, je pourrais entrer ici dans un grand nombre de détails qui, après vous avoir profondément étonnés, vous rempliraient d'admiration pour cette grande œuvre de la création dans laquelle s'allie une immense variété dans les productions avec une telle parcimonie dans les causes que, plus nous avançons dans le progrès, plus nous sommes portés à croire qu'un jour cette parcimonie descendra pour nous jusqu'à l'unité ; de sorte qu'au milieu de tant et tant d'effets, nous n'aurons à compter qu'avec une seule cause. Et ceci, croyez-le bien, n'est pas une vaine assertion.

Est-ce que déjà nous ne sommes pas autorisés à penser que nos matières les plus diverses ne sont autre chose que des associations des éléments simples et primitifs de l'éther, groupés entre eux, soit en quantité, soit en formes variées suivant les espèces, formant ce que nous appelons en chimie les molécules des corps, lesquelles, par les distances plus ou moins grandes qui les séparent les unes des autres, nous offrent un nouveau et fécond moyen de distinction entre toutes les matières ? Est-ce que nous n'avons pas aujourd'hui acquis la conviction que le grand phénomène de la lumière n'a pas d'autre cause que certains mouvements ondulatoires communiqués à l'éther par le soleil ? Le calorique, à son tour, ne doit-il pas être attribué à une suite ininterrompue d'impulsions entre les éléments éthérés, la première de ces impulsions partant du soleil, la dernière déversant ses bienfaits sur la terre ? Est-ce que de puissantes inductions ne nous portent pas à croire que, de son côté, l'électricité n'est autre chose qu'un vrai courant d'éther, coulant comme une rivière, mais soumis dans sa marche à certaines influences spéciales. Ne sommes-nous pas aujourd'hui sur la voie d'attribuer la cause que Newton a appelée *attraction* en astronomie aux mouvements des grands astres à travers la masse éthérée ? Enfin les Esprits eux-mêmes ne viennent-ils pas fortifier en nous ces croyances et les étendre jusque dans le domaine des faits qui touchent à la spiritualité, en nous apprenant que les liens qui unissent l'âme au corps sont précisément ce même éther, ce fluide qu'ils n'ont pas eu tort, vous pouvez le comprendre maintenant, d'appeler universel ? Ne vous semble-t-il pas, en effet, qu'il l'est à la fois, non-seulement par son existence en tous lieux, mais par sa participation en toutes choses, par sa facile et complète identification avec toutes les forces ? Véritable et incessant messenger entre les diverses créations de l'univers, comme les anciens Grecs, dans leurs idées encore restreintes, mais instinctives et singulièrement analogiques, avaient été conduits à créer une messagère pour les dieux et pour leurs volontés, la déesse Iris.

Mais, je le répète, ce n'est que par leur simple énoncé que je peux vous entretenir de ces grandes vérités. Quant aux détails justificatifs qui en expliqueraient la nécessité et toutes les harmonies, outre qu'il en est qui restent encore à l'état de secret, l'insuffisance de votre acquis en matière scientifique ne vous permettrait pas de profiter même de ceux qui ont été déjà révélés aux hommes. Que cette déclaration ne vous offense pas et que vos amours-propres n'en soient pas trop troublés. S'il est vrai que nous avons à nous adresser quelques reproches pour n'avoir pas toujours suffisamment contribué par nous-mêmes au développement de notre instruction, nous ne sommes pas seuls coupables. Ceux auxquels nous avons été confiés en naissant, soit quelquefois par indifférence, soit trop souvent par suite des difficultés de la vie matérielle, ont négligé ou ont été même empêchés de nous pousser assez avant dans le sanctuaire de l'étude. Enfin la société, plus coupable encore, ou, pour mieux dire, les dominateurs égoïstes qui la tenaient en servage, avaient pendant trop longtemps érigé en dogme la nécessité de maintenir l'ignorance parmi les masses. Aujourd'hui, malgré vent et marée, notre pays est venu à résipiscence, et une nouvelle ère se prépare ; car qui dit ignorance ne dit pas manque d'intelligence. Le flambeau de celle-ci se

trouve partout ; mais on avait négligé, à dessein, de lui donner la provision d'huile nécessaire à sa capacité. Espérons donc, pour nous et pour nos enfants, que ce qui nous a été refusé dans cette vie nous sera plus libéralement accordé dans les existences que l'avenir nous réserve.

En attendant, ne nous désolons pas trop au sujet de ce qui nous manque et ne renonçons pas pour cela au progrès. Sans doute la plus belle intelligence du monde ne peut fonctionner qu'avec ce qu'elle possède ; mais comme, plus ou moins, nous possédons tous quelque chose, servons-nous-en pour entrer plus avant dans la connaissance, sinon des détails intimes de la création, du moins de ce qu'il y a de général et d'essentiel dans ses fonctionnements.

A ce sujet, je ne saurais abandonner la question du fluide universel sans appeler votre attention sur des aperçus qui me paraissent on ne peut plus dignes de faire l'objet de vos méditations.

Si vous n'avez pas perdu de vue les instructions que j'ai développées dans la présente conférence, vous vous rappellerez les points de principe suivants, savoir :

1° Que tout nous porte à croire que des êtres de nature, soit purement matérielle, soit vivante et intelligente, existent sur tous les mondes comme sur le nôtre ;

2° Qu'en conséquence des forces, sinon tout à fait semblables, du moins analogues aux nôtres, s'agitent à la surface de ces mondes, régulatrices des mouvements de la matière et organisatrices des fonctions vitales ;

3° Qu'enfin l'éther, le fluide universel, existe en tous lieux sans interruption, est en contact avec toutes choses, sans exception.

Cela posé, comment serait-il possible de prétendre qu'une force quelconque, mise en communication avec l'éther, avec ce fluide si rapide, si vibrant, si impressionnable, n'exercera pas sur celui-ci une influence, plus ou moins grande sans doute suivant l'intensité de la force, mais certaine et inévitable ? Comment serait-on porté à conclure que cet éther, qui ne fait défaut nulle part, une fois mis en action, ne propagera pas le mouvement qu'il a reçu à toutes les distances et dans toutes les directions ? Et, si de telles négations sont inadmissibles parce qu'elles sont trop contraires à tous les principes de la science, ne faut-il pas reconnaître que les actions qui s'agitent à la surface d'un monde, quel qu'il soit, seront certainement transmises, dans une certaine mesure tout au moins, à tous les autres mondes ? Ne vous semble-t-il pas que, penser autrement, ce serait se mettre en contradiction flagrante avec cette facilité de transmission de l'éther, attestée par la prodigieuse vitesse de 75,000 lieues par seconde, avec laquelle ce fluide transmet jusqu'à nous les forces lumineuses de l'astre central ?

Ainsi, dans tout l'espace éthéré et dans toutes les directions circulent les effets développés par les forces d'un monde quelconque, sortes de messages, je l'ai dit, que celui-ci communique à tous les autres.

Mais, pourra-t-on objecter, ces divers mouvements de l'éther, ces lignes vibrantes se rencontreront, s'entre-croiseront nécessairement dans l'espace ; elles pourront ou se confondre et s'ajouter, ou se combattre en tout ou en partie, et ne laisser rien subsister de ce qui les caractérisait et les individualisait au point de départ. Après ces rencontres et les enchevêtrements qui leur sont consécutifs, il semble qu'on n'aura que des assemblages incohérents, qu'une sorte de synthèse confuse de ce que chaque force aura introduit dans ce concours, mais ne conservant plus aucune indication de ce qu'elles possédaient de particulier et de distinctif avant la conflagration. De sorte qu'à la suite du conflit, chacune des composantes qui y a pris part aura perdu toute trace de sa virtualité propre, du rythme dynamique qui lui imprimait sa signification originelle.

C'est ainsi qu'un fleuve, à son débouché dans la mer, ne nous offre qu'une agglomération confuse des liquides que les diverses rivières, traversées dans son cours, ont successivement déversés dans son sein, sans qu'il soit possible de reconnaître les vitesses, les volumes, les colorations originellement caractéristiques de chacune de ces rivières.

C'est encore ainsi que, sur une table de billard, lorsque deux billes, animées chacune d'un mouvement propre, viennent à se rencontrer, elles ne conservent plus rien individuellement, après le choc, de ce qui caractérisait leurs mobilités respectives antérieures, et que tout se trouve modifié en elles, soit par rapport à la direction de leur marche, soit par rapport aux vitesses de leur rotation sur elles-mêmes, ou de leur translation sur cette table qui sert de champ à leurs évolutions.

Mais, si c'est bien ainsi que les choses se passent à la rencontre des corps liquides et solides dans les mouvements qui les déplacent et les transportent en masse, tout autres sont les lois qui s'observent dans les entre-croisements qui s'opèrent entre les vibrations simplement moléculaires incessamment produites dans les corps purement fluidiques. Ici interviennent des actions fort mystérieuses à coup sûr au premier abord, comme est mystérieux tout ce qui touche à ces fluides que nous ne pouvons ni voir, ni saisir. Mais, à force de persistantes études, l'intelligence humaine, par le jeu de ses combinaisons réfléchies, est parvenue à pénétrer des secrets que le fonctionnement des sens ne lui aurait jamais dévoilés, par la raison toute simple que ces sens n'ont pas été créés pour cet usage.

Parvenu à ce point de ma tâche, je ne pourrais que reculer devant les difficultés qui se lèveraient devant moi si, pour vous faire acquérir les notions nouvelles que je désire faire pénétrer dans vos convictions, il était nécessaire que vous fussiez préalablement en possession des démonstrations de nature essentiellement mathématique, à l'aide desquelles la raison humaine est parvenue à découvrir la vérité sur les grands phénomènes des mouvements vibratoires des fluides. Il vous sera facile de juger de l'importance de ces difficultés, quand je vous aurai dit que, si les travaux des anciens nous avaient suffisamment édifiés sur les mouvements qui président au déplacement en masse des corps liquides et solides, il n'a pas fallu à l'humanité moins de vingt-cinq siècles de recherches et d'études, ajoutées à ses précédents efforts, pour arriver à la découverte des lois qui nous apprennent que les fluides vibrent, et comment ils vibrent.

Heureusement cette longue et difficile préparation, cette préparation impossible, disons le mot, pour la presque totalité des hommes de nos jours, n'est pas nécessaire. Je l'ai dit dans une autre circonstance, les grandes découvertes peuvent longtemps se faire attendre ; mais, lorsque Dieu a jugé, dans ses desseins, que le temps était venu pour elles de faire leur apparition sur la terre, parce qu'elles devaient désormais être utiles, indispensables à l'humanité, il ne fallait pas qu'elles se maintinssent plus longtemps à l'état d'arcane pour cette humanité qui devait s'en servir ; et c'est ce qui serait arrivé si elles étaient restées incomprises pour le plus grand nombre, non-seulement dans leur intime essence, mais même dans leur énoncé ; il fallait, au contraire, que la simplicité de cet énoncé fût à son tour un moyen efficace de propagation pour la découverte.

Je vous mettrai parfaitement en mesure, dans la suite de nos études, d'apprécier tout ce qu'il y a de général et de vrai dans cette dernière assertion.

Mais il ne faut pas que j'abuse de votre bonne volonté à m'entendre. Nous sommes arrivés à un point de nos études qui exige des efforts d'attention très soutenus, et je ne dois pas aller jusqu'à imposer de trop lourdes fatigues à vos intelligences. Aussi bien je vous demanderai grâce pour la mienne aussi, à laquelle s'impose un travail d'exposition qui m'est toujours agréable quand je pense que je le fais pour vous, mais qui est d'autant plus exigeant que les sujets à traiter sont plus difficiles, plus exceptionnels, parce qu'ils s'appliquent à des substances non visibles, non saisissables, pour tout dire en un mot : empreintes de tous les secrets des fluides. Sur ce terrain, vouloir aller trop vite serait s'exposer à tout compromettre ; résultat d'autant plus fâcheux que la partie de nos études à laquelle nous touchons maintenant est, sans contredit, celle que je considère comme la plus importante en matière d'enseignement spirite.

Prenons donc un instant de repos ; il vous donnera de nouvelles forces pour vous assimiler, aussi

bien les principes que je viens de vous faire connaître que ceux que j'aurai l'honneur de vous exposer dans un prochain entretien.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

du 28 octobre 1883

Suite des études sur le fluide universel. Comment se produisent et se propagent les mouvements vibratoires dans les molécules des corps fluidiques.

Nous allons poursuivre les études commencées dans la précédente conférence, qui ont pour objet l'Ether, le fluide universel, considéré dans ses rapports avec la généralité des mondes créés.

Je ne vous ai pas laissé ignorer, en terminant mon dernier entretien, que ces études présentent d'assez grandes difficultés : cela tient à ce qu'elles s'appliquent à un corps qui, à cause de son état fluïdique, échappe complètement aux investigations de nos sens, non-seulement en ce qui concerne son essence, mais encore au point de vue des actions dynamiques très multipliées qui s'agitent dans l'intérieur d'une matière invisible, intangible, insaisissable.

Prenant en considération ces difficultés, qui ne sont que trop réelles, il m'a semblé que je vous viendrais très utilement en aide si, dès le début de cette séance, je vous présentais un résumé de ce que je vous ai exposé dans la dernière, dont un long intervalle de deux mois nous sépare. De même que, dans les apprentissages ordinaires de la vie, plus une opération manuelle est compliquée, plus il est nécessaire de la répéter pour devenir complètement maître de son exécution, de même aussi, pour les travaux de l'esprit, plus la conception vous en paraîtra difficile, plus il sera nécessaire de procéder à une étude répétée de leur exposition. « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage », a dit Boileau. En faisant de cette recommandation une pratique assidue, vous ne tarderez pas à reconnaître combien il y a en elle de sagesse et d'utilité ; car chaque fois vous découvrirez une nouvelle partie de la vérité, et chaque fois vous aurez occasion de rejeter quelque fragment d'erreur.

Voici donc la récapitulation sommaire des faits et des principes que je vous ai exposés depuis l'origine de cette discussion, et qui vous conduira jusqu'au point où nous l'avons interrompue et où nous allons la reprendre.

Je vous ai dit qu'au commencement du siècle actuel, la science a constaté l'existence d'un fluide universel appelé Ether, répandu dans tous les espaces, touchant à tous les mondes, subissant l'influence de toutes les forces ; fluide très subtil, très vibrant, tellement mobile et rapide qu'il transmet les impressions lumineuses du soleil à la terre avec une vitesse de 75,000 lieues par seconde. Si vous voulez bien considérer que, dans le même intervalle d'une seconde, nos chemins de fer les plus rapides ne franchissent guère plus de 20 mètres, c'est-à-dire la deux-centième partie seulement de la lieue ; si vous comparez cette infime fraction avec l'énorme chiffre de 75,000 lieues ; si vous en concluez que la lumière solaire marche 15 millions de fois plus vite que la locomotive la plus accélérée, ne serez-vous pas d'abord comme confondus et atterrés, ne comprendrez-vous pas ensuite le peu que valent les œuvres de l'homme mises en regard de celles de Dieu ? Il est bon de remarquer en passant que cette découverte n'a pas été œuvre de spiritisme, ce qui a été fort heureux pour l'humanité ; car, si c'eût été dans notre doctrine que se fût trouvée l'invention, tout nous porte à croire que les savants n'auraient pas montré moins d'empressement à en nier la réalité qu'ils en ont mis à l'accepter. Ce n'est que quarante ans plus tard et par le fait des révélations des Esprits que l'existence du fluide universel a revêtu un caractère profondément

spirite. Mais alors le droit de cité lui était trop bien acquis pour qu'il fût possible de le contester ; il eût fallu, pour essayer de le combattre, se donner un démenti à soi-même, ce qui est assez peu dans les mœurs autoritaires des savants.

Je vous ai fait connaître, en second lieu, un principe important de mécanique naturelle en vertu duquel : entre une force, quelle qu'elle que soit, et le corps sur lequel elle doit agir, il faut toujours qu'il y ait une matière interposée, matière qui reçoit l'impulsion directe de la force et sert de véhicule à celle-ci jusqu'au but qui doit être atteint. Je vous ai cité de nombreuses applications de ce principe. Qui ne voit dès lors que, par l'existence du fluide universel, tout est d'ores et déjà disposé pour qu'une force, en quelque endroit qu'on la suppose, trouve toujours la matière nécessaire pour sa transmission, et déjà nous savons, en effet, que c'est par la substance éthérée que nous recevons les forces lumineuses du soleil et de tous les corps célestes éclairés et éclairants.

Je vous ai dit enfin que tout nous porte à croire que sur les autres mondes, comme sur la terre, doivent exister des êtres, les uns purement matériels, les autres vivants et intelligents ; que, par suite, à la surface de ces mondes, des forces incessantes et variées se développent, lesquelles sont mises en contact immédiat avec l'Ether.

C'est à la suite de ces diverses considérations et des inévitables inductions qu'elles entraînent après elles, que nous avons été comme poussé vers cette grande pensée que l'Ether est non-seulement le fluide universel de toutes les espaces, mais aussi le véhicule universel de toutes les forces et encore le communicateur universel de tous les êtres.

Mais ici une objection s'est présentée. Accoutumés que nous sommes aux effets de déviation, de désordre, de destruction même, qui se produisent dans les rencontres des corps en mouvement, lorsque ces corps sont solides et liquides, nous devons être naturellement portés à croire que des effets, sinon complètement pareils, tout au moins analogues, se produiront également dans les fluides ; les décharges et explosions électriques qui accompagnent le phénomène de la foudre sont, en effet, de nature à autoriser cette opinion. De sorte que, si dans les innombrables mouvements émanés de tous les mondes créés et qui se propagent dans l'Ether, si, dis-je, dans ces mouvements, tout est parfaitement net, parfaitement caractérisé et individualisé au point de départ, tout, au contraire, pourra être confondu, bouleversé, dénaturé après les inévitables rencontres qui auront incessamment lieu, et aucune trace des mouvements originels, ceux qui pourraient nous intéresser par-dessus tout, ne parviendra jusqu'à nous.

Telle est l'objection, vous devez vous le rappeler, à laquelle nous nous sommes arrêtés à la fin de notre précédent entretien, et que nous allons tâcher d'élucider et de faire disparaître.

Il est certain que si, dans les mouvements des fluides et leurs entrecroisements, tout se passait comme dans les corps liquides et solides, au lieu de communications réellement distinctes nous n'aurions que désordre et confusions. Or telle n'est pas la nature des résultats qu'on remarque dans les transmissions qui s'opèrent par l'intermédiaire des corps fluidiques mis en état vibration. Ici, pas de perturbations, pas d'anarchie. Une ligne de mouvements vibratoires dans l'Ether subirait-elle mille chocs de la part des autres qui s'y propagent en même temps qu'elle, que cette ligne n'en conservera pas moins, après ces prétendus chocs, sa régularité originelle d'émission et nous la transmettra à l'arrivée intacte, non altérée, quant à ce que j'appellerai volontiers son système mécanique, jouissant de tous ses attributs primitifs, sauf en ce qui concerne son intensité, qui ira en diminuant à mesure que la distance parcourue augmentera, et cela, en vertu de la loi mathématique connue, en raison du carré de cette distance.

Mais entrons au plus vite dans les explications de détails ; car, si je restais plus longtemps enfermé dans les généralités, j'entasserais dans votre esprit mystères sur mystères et il vous serait impossible de me suivre.

Vous avez pu remarquer qu'en vous parlant de l'inaltérabilité des mouvements dans le sein de l'Ether, j'ai eu soin de vous dire qu'il s'agissait de mouvements auxquels j'ai appliqué la dénomination de vibratoires. Or, tant que vous n'aurez pas une idée précise de la signification de ce mot et du phénomène physique, d'ailleurs très compréhensible, qu'il représente, vous resteriez à coup sûr dans l'obscurité, comme, au début, j'y suis resté longtemps moi-même.

Si donc je veux que la lumière se fasse, il faut qu'avant tout je m'applique à vous faire bien comprendre l'idée que vous devez vous faire d'un mouvement vibratoire s'exécutant d'abord dans un corps solide considéré dans son ensemble ; en second lieu, dans un corps fluide considéré dans le simple jeu de ses molécules. Je ne réponds pas que la leçon ne sera pas un peu longue ; je tâcherai qu'elle ne soit pas trop ennuyeuse.

A cet effet, veuillez considérer un instant avec moi un de ces gracieux accessoires de la toilette des dames qui ressemble à une aile de papillon très agrandie et qu'on nomme un éventail. On prétend, sans que je veuille me porter ni garant, ni contradicteur d'une telle assertion, on prétend, dis-je, que dans certains pays, et notamment en Espagne, les fonctions de l'éventail sont multiples, et que, s'il sert à mettre en mouvement les matérialités de l'air atmosphérique, il accomplit aussi volontiers la mission d'intervenir dans les affaires du cœur, et de transmettre au dehors les joies et les sympathies de celui-ci, tout aussi bien que ses mécontentements et ses répulsions. Quoi qu'il en soit, ne considérons ici que le premier de ces usages, c'est-à-dire celui qui consiste à déverser les agréables fraîcheurs d'un air agité sur les joues féminines.

L'éventail, quand il fonctionne, s'éloigne et se rapproche alternativement du visage ; il est animé d'un mouvement de va-et-vient. C'est ce que nous pouvons constater également, mais d'une manière moins agréable, dans le balancier d'une pendule, sur une cloche qu'un coup de marteau ébranle, sur un verre de table frappé d'un coup sec par un corps solide. Dans ces diverses circonstances, l'éventail, le balancier, les surfaces de la cloche et du verre, sont animés d'un mouvement de va-et-vient, et c'est ce qu'on désigne en disant que ces objets sont en état de vibration, d'ondulation, d'oscillation, car ces divers mots sont souvent pris l'un pour l'autre. Cela posé, voyons ce qui se produira sur l'air dans le sein duquel notre éventail s'agite.

Comme le corps qui est ici en vibration, l'éventail, possède une surface assez développée, il chassera une certaine portion d'air dans ses mouvements ; cet air viendra frapper le visage, et donnera ainsi satisfaction au besoin de fraîcheur éprouvé par la personne qui tient l'instrument en main. Vous pourriez croire que c'est là tout ce qu'il y a lieu d'observer dans ce petit phénomène. Détrompez-vous. Il s'y trouve d'autres actions, beaucoup moins apparentes, mais très susceptibles d'exciter votre curiosité. Remarquez d'abord qu'il dépendra de vous d'atténuer cette impression de rafraîchissement, au point de la rendre nulle, en diminuant de plus en plus la surface de l'éventail. Réduisez celle-ci à l'étendue d'une mince baguette ; prenez, par exemple, une corde de harpe ou de piano entre deux doigts, forcez-la à quitter sa position d'équilibre, puis lâchez-la. Elle va entrer immédiatement en vibration ; placez alors votre visage devant elle, en évitant de la toucher ; l'influence que vous éprouverez, au point de vue de la réception d'un air rafraîchissant, si elle n'est pas nulle, sera tout à fait insignifiante, à cause de la minceur de la corde.

Mais un fait singulier va se produire, et il serait pour vous des plus surprenants, si la force de l'habitude, depuis votre naissance, ne vous le faisait pas considérer comme des plus usuels : ce fait consiste en ce que cette corde vibrante qui ne chasse plus d'air d'une manière sensible sur votre visage, comme le faisait l'éventail, va très nettement agir sur votre oreille par l'intermédiaire de l'air atmosphérique et vous donner l'impression d'un des sons dont se compose l'échelle musicale, et cela alors même que vous vous tiendriez sensiblement éloigné de cette corde.

Il y a donc, dans le phénomène des vibrations des corps solides, autre chose qu'une quantité plus ou moins considérable d'air déplacé et transporté, lequel peut être perceptible à la surface de notre corps ; il y a des actions plus particulières, plus spéciales, beaucoup plus dissimulées dans leurs causes, mais en même temps parfaitement nettes et distinctes dans leurs effets, qui viennent directement frapper les parties intérieures de notre organe auditif, nous révélant et produisant en nous la sensation du son.

Mais, avant de pousser plus loin nos recherches, je dois, dès à présent, porter à votre connaissance quelques faits très essentiels dans les études qui nous occupent : ils consistent en ce que, si tous les modes de vibration des corps vont nécessairement se répercuter dans l'oreille, ils ne sont pas tous susceptibles de s'y répercuter de manière à y produire la sensation du son. Il résulte des expériences entreprises à ce sujet que, pour que cette sensation se produise en nous, il faut que le corps solide mis en mouvement exécute au moins 30 vibrations dans l'intervalle d'une seconde. Ce n'est que lorsque cette condition est réalisée que le sens de l'ouïe commence à être mis en exercice, et nous entendons alors le son le plus grave, la note la plus basse de la gamme. Au-dessous de 30 vibrations, nous n'entendons plus rien. C'est pour cela que j'ai dû abandonner notre éventail, lorsque j'ai voulu aborder la question de la production des sons. Vous comprenez, d'après ce que je viens de dire, qu'il ne nous aurait été d'aucun secours, car il n'y a pas de main de femme qui, quelque leste et rapide qu'on la suppose, puisse imprimer à l'éventail 30 mouvements complets de va-et-vient dans l'intervalle d'une seconde. J'ajoute, pour compléter ces instructions, que lorsque, à partir de 30, le nombre de vibrations par seconde augmente, nous entendons des sons de plus en plus aigus, principe en parfaite conformité avec le proverbe qui dit que : qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Enfin lorsque, dans le même intervalle d'une seconde, le nombre de vibrations atteint le chiffre de 48 000, nous perdons la faculté d'entendre ; au-delà de ce terme, toute perception auditive nous échappe.

Si vous n'étiez déjà familiarisés avec des vitesses plus grandes encore, je pourrais appeler votre attention sur ce fait prodigieux, au point de vue numérique, de 48,000 répétitions distinctes en une seconde. Cependant, comme chemin total parcouru pendant cette seconde par chaque point vibrant, on arrive à un résultat relativement modéré et qui ne sort pas de nos supputations ordinaires. Cela tient à ce que l'étendue de chaque vibration, aller et retour compris, ce qu'on appelle son amplitude, est très petite ; si, par exemple, on la suppose de 1 millimètre, les 48 000 répétitions n'auront produit que 48 mètres par seconde. Or, qu'est-ce que cela en regard de la vitesse de la lumière, qui en une seconde parcourt, non pas 75 000 de nos petites amplitudes, mais 75 000 lieues de 4 kilomètres chacune, c'est-à-dire une distance six millions de fois plus grande que la précédente ? En présence de ces faits vraiment étourdissants, n'est-on pas en droit de se demander si c'est bien la peine d'avoir de l'orgueil ici-bas, et surtout un orgueil qui prétend se passer de Dieu ?

Poursuivons maintenant les divers aperçus qui vont nous conduire à la conception des vibrations moléculaires dans les fluides. Qu'il faille de l'air, entre un corps vibrant et notre oreille, pour que la sensation du son nous soit acquise, c'est incontestable. Je vous ai dit, en effet, qu'un timbre frappé par un marteau que dirige un mouvement d'horlogerie, et placé sous une cloche en verre de manière à ce qu'on ne puisse pas perdre de vue les détails de l'expérience, que ce timbre, dis-je, sera toujours entendu tant qu'il y aura de l'air dans la cloche ; mais qu'à mesure qu'on retirera cet air, et bien que le marteau ne cesse de frapper, le son ira sans cesse en s'affaiblissant et disparaîtra même tout à fait lorsque l'air aura été complètement extrait. Il est donc impossible de ne pas reconnaître que, sans air, la sensation du son n'existerait pas pour nous.

Cela posé, il semblerait que ce qu'il y a de plus naturel à admettre pour expliquer cette sensation, c'est que certaines parties d'air se transportent du lieu où se produit le son vers celui où nous

sommes, viennent frapper notre oreille et l'investissent ainsi de la faculté d'entendre. A coup sûr, au premier abord, cette explication pourra paraître satisfaisante. Mais un examen plus approfondi va nous prouver que nous ne saurions l'accepter, et qu'il n'est nullement nécessaire, dans le phénomène qui nous occupe, qu'il y ait le moindre volume d'air qui se transporte du lieu qui est le point de départ de ce phénomène vers celui qui marque un de ses points d'arrivée, c'est-à-dire vers notre oreille.

En effet, lorsqu'un timbre en activité est mis sous cloche, puisque nous l'entendons, il faudrait, si l'hypothèse ci-dessus était vraie, que certaines parties de l'air qui l'entourent vinsent jusqu'à nous. Mais ici la chose n'est pas possible, puisque tout cet air est confiné sous la cloche et qu'il n'en peut pas sortir, dira-t-on que l'air est susceptible de traverser le verre ? Ce serait une erreur. Car, s'il en était ainsi, on ne pourrait jamais faire le vide sous la cloche, puisque à mesure que la pompe pneumatique aspirerait l'air de la cloche et le rejetterait au dehors, celui du dehors, à l'inverse, traversant les parois en verre, viendrait remplacer dans l'intérieur celui que la pompe aurait extrait. Laissez-moi vous dire, mêlant un peu de plaisant au sérieux, que ce ne serait pas là, à beaucoup près, le travail de ce fameux tonneau des Danaïdes dont parle la fable et qui ne peut jamais être rempli, mais c'en serait une singulière et exacte contre-partie : un tonneau qu'il n'y aurait pas moyen de vider, quelle réjouissante aubaine pour les ivrognes ! Mais qu'ils ne s'exaltent pas trop, il ne s'agit ici que d'une hypothèse.

Nous pouvons encore invoquer d'autres considérations à l'appui de la conclusion que nous venons d'indiquer. Lorsque l'atmosphère est agitée par le vent et que celui-ci souffle du point où nous sommes vers celui où est l'origine du son, aucune partie de l'air qui se trouve à cette origine ne pourra évidemment venir vers nous, toutes au contraire seront emportées au-delà. Donc dans ce cas, ne recevant aucun indice avertisseur, nous ne devrions rien entendre, et cependant le phénomène de l'audition se produit et se propage avec toute sa régularité rythmique habituelle ; l'intensité seule pourra être diminuée.

Si, au contraire, le vent souffle du point où se produit le son vers nous, il semble que les meilleures conditions seront alors réalisées pour donner raison à ceux qui prétendent que c'est par un transport d'air vers nous que se produit la sensation du son. Mais vous allez voir que dans ce cas, le plus favorable de tous, non-seulement leur explication n'est pas valable, mais que les faits lui infligent un nouveau et formel démenti.

En effet, la vitesse des vents les plus violents, deux fois et demie plus considérable que celle des locomotives les plus rapides, ne dépassent guère 50 mètres par seconde. Or, supposez que vous soyez placé à une distance de l'origine du son sept fois plus grande que celle-ci, par conséquent à 350 mètres, s'il était vrai, comme on le prétend, que c'est par un transport d'air que nous recevons le son, comme, dans le cas actuel, ce transport se fait à raison de 50 mètres par seconde, ce n'est qu'au bout de sept secondes, après la production du son, que la distance de 350 mètres serait franchie et que nous aurions sa perception auditive. Est-ce bien ainsi que les choses se passent ? Non, certes, et une expérience constante et non contestée prouve que, malgré notre éloignement de 350 mètres, c'est dès la fin de la première seconde au plus tard que, quelle que soit la nature du son produit, la sensation de celui-ci nous sera acquise. Il n'est donc pas possible d'attribuer cette sensation à un transport quelconque des masses aériennes, puisque toutes ces vitesses de transport restent inférieures à celle de la propagation du son. Mais il faut reconnaître que dans ce phénomène doivent se développer des mouvements qui, tout cachés qu'ils soient, sont accompagnés de vitesses sept fois plus considérables que celles que le vent, dans sa plus grande énergie, peut imprimer sur terre aux déplacements de l'atmosphère.

Permettez-moi, quand ce ne serait que pour vous donner quelques instants de distraction et de repos, d'appeler votre attention sur des faits usuels que vous avez pu remarquer maintes fois sans

vous y appesantir, et auxquels les notions que je viens d'exposer ne pourront manquer de donner un supplément d'intérêt. Lorsque, dans vos promenades, le hasard a conduit vos pas vers une escouade de blanchisseuses, et que vous étiez encore à une certaine distance d'elles, vous avez pu remarquer que ce n'est pas au moment même où elles frappaient le linge avec le battoir que le bruit produit par celui-ci vous arrivait, ce n'était que quelque temps après le choc réel ; et ce temps avait d'autant plus de durée, que vous étiez plus éloigné de cet essaim de nymphes consciencieusement occupées au travail de purification de nos vestiaires. A une distance de 350 mètres, le bruit ne serait arrivé à vous qu'après un intervalle d'une seconde ; à une distance double, l'intervalle de temps eût été double ; à une distance moitié de 350, il aurait été réduit à une demi-seconde, et ainsi de suite. On ne saurait nier cependant que le coup donné par le battoir et le bruit ont été produits en même temps. Comment se fait-il donc que les deux perceptions, celle de la vue et celle de l'ouïe, soient nettement et distinctement séparées l'une de l'autre ? C'est et ce ne peut être que parce que l'une d'elles marche plus vite et, dans le cas actuel, infiniment plus vite que l'autre. La vue du coup de battoir nous arrive en effet avec la vitesse des rayons lumineux qui, je vous l'ai dit, est de 75000 lieues par seconde. Or, qu'est-ce que le temps nécessaire pour parcourir la chétive distance de 350 mètres avec une pareille vitesse ? Pour l'être humain c'est l'instantanéité même. La vue du coup de battoir à cette distance nous arrive donc immédiatement, tandis que la perception du son ne nous est transmise qu'après une seconde écoulée, et cela parce que, pour la distance de 350 mètres, tel est le temps que la nature a imposé à la transmission de tous les sons.

C'est encore par la même raison que, lorsqu'il tonne, la vue de l'éclair précède le bruit de la foudre, le premier venant à nous avec la vitesse de la lumière et le second avec celle du son. Cette différence peut être mise à profit pour évaluer assez approximativement la distance à laquelle nous nous trouvons d'un orage. En admettant que chaque pulsation de notre pouls dure une seconde, ce qui est à peu près vrai pour un adulte en bonne santé, comptez le nombre de pulsations produites depuis la vue de l'éclair jusqu'à la première perception du bruit du tonnerre ; autant vous aurez compté de pulsations, autant de fois il faudra répéter 350 mètres pour avoir la mesure de la distance cherchée. Si, par exemple, le nombre de pulsations a été de 15, vous multipliez 350 par 15, et, si vous savez correctement faire cette opération de l'arithmétique, vous trouverez 5 250 mètres : telle sera la distance qui vous séparera du lieu où la foudre se forme. Vous pourrez ainsi vous rendre compte des péripéties successives par lesquelles passe le phénomène, au point de vue de l'éloignement où vous vous trouvez de son centre d'action. Ajoutons que comme, dans ce phénomène, c'est l'électricité qui frappe et que celle-ci marche encore plus vite que la lumière, il s'ensuit que si, au moment où l'éclair paraît, vous n'avez rien senti, vous pourrez être certain que ce n'est pas encore de ce coup que vous mourrez, quelques grandes que soient les appréhensions que pourront vous inspirer les éclats et les roulements ultérieurs du tonnerre.

Après l'exposé de ces faits, avec lesquels il était nécessaire que vous fussiez d'avance un peu familiarisés, abordons enfin la question qui consiste à savoir comment se produisent et se propagent les mouvements vibratoires des molécules dans les corps fluidiques.

Reprenons, à cet effet, notre corde de harpe ou de piano et écartons-la de sa position ordinaire. Au moment où nous la lâchons, elle se portera en avant, rencontrera nécessairement une molécule d'air et la chassera devant elle. Cette chasse se poursuivra tant que la corde continuera d'avancer. Mais, dès que le mouvement de rétrogradation de celle-ci commencera à s'opérer, non-seulement la cause de l'impulsion cessera pour la molécule, mais le vide que la corde laissera après elle en se retirant déterminera cette molécule à faire à son tour son mouvement de retraite vers sa position primitive. Nous ferons connaître tout à l'heure un nouveau et très déterminant

motif pour la molécule de revenir sur ses pas. A la vibration suivante de la corde, les mêmes faits se reproduiront ; la molécule, d'abord rejetée en avant, reviendra ensuite en arrière ; elle éprouvera donc un mouvement de va-et-vient et sera ainsi mise en vibration elle-même. Il est d'ailleurs évident que, dans un temps donné, le nombre de ces vibrations sera exactement égal à celui des vibrations de la corde, puisque ce sont celles-ci qui donnent naissance aux autres. Il résulte de ces explications, confirmatives de ce qui a été dit précédemment, qu'il n'y a pas ici expulsion, sortie et transport de la molécule hors de la couche d'air qui la contient au début, elle reste invariablement dans cette couche ; seulement, au lieu de s'y maintenir au repos, elle y est dans un état de va-et-vient qui persistera tant que se poursuivront les vibrations de la corde génératrice. Telles sont les considérations au moyen desquelles vous pouvez commencer à comprendre comment les vibrations d'un corps solide peuvent, à leur tour, en imprimer d'autres à une molécule d'air qui est directement en contact avec ce corps pendant l'entière série de ses agitations. Tout n'est pas dit cependant après cette première initiation, qui nous fait bien assister au prélude du mouvement moléculaire, mais qui ne nous en fait connaître ni la continuation, ni les effets de nature auditive. En effet, à moins de supposer que la molécule est lancée, dès l'abord, avec une telle vitesse qu'elle franchisse d'un seul jet toute la distance qui nous sépare de la corde, nous ne voyons pas comment notre oreille pourrait recevoir le moindre avertissement et comment la faculté d'entendre pourrait être mise chez elle en activité.

L'explication de cette difficulté est simple : elle consiste à vous faire remarquer que, sur la ligne d'air qui va de la corde à notre oreille, la molécule que nous avons d'abord considérée n'est pas seule. Chassée par la première impulsion de la corde vibrante, elle va en rencontrer une autre dans son trajet, à laquelle elle imprimera le mouvement qu'elle a reçu ; celle-ci, chassée à son tour, communiquera son mouvement à une troisième ; la troisième en fera autant sur la quatrième, et c'est ainsi que, de proche en proche, la propagation se poursuivra à de grandes distances et arrivera enfin jusqu'à nous. Vous voudrez bien observer, d'ailleurs, que chaque molécule, se déchargeant sur la suivante de son impulsion et la perdant, doit s'arrêter : – on voit maintes fois sur le billard cet effet se produire sur une bille qui en choque une autre, – et, une fois la molécule arrêtée, elle persisterait dans son état de repos, si le mouvement de recul qu'effectue celle qui la précède ne produisait un vide, vers lequel elle sera entraînée à son tour, exécutant ainsi sa propre rétrogradation. Tels sont les faits et les principes en vertu desquels va s'établir dans l'air, entre la corde et nous, une série de vibrations moléculaires qui, venant frapper notre oreille, nous donneront la sensation du son.

Si je voulais vous initier ici à tous les détails du phénomène qui nous occupe, je serais obligé de faire appel au langage mathématique le plus transcendant, ce qui, probablement, pour la plupart d'entre vous, n'aurait aucun résultat utile. Nous ne ferions pas autre chose que passer notre temps, quelque excellente que fût la valeur intrinsèque de la leçon, moi à parler, vous à ne pas comprendre. L'humanité, vous le voyez, n'a pas eu tout à fait tort, lorsqu'elle a proclamé cette vérité que quelquefois le mieux est l'ennemi du bien.

Ce que je tenais surtout à vous faire comprendre, sinon dans tous les détails, du moins dans ce qu'il y a de plus essentiel, et en m'appuyant, soit sur des faits d'expérience, soit sur des raisonnements simples, c'était cette production de mouvements de va-et-vient déterminée dans les molécules d'un fluide par les vibrations d'un corps solide, mouvements vibratoires fluidiques qui, en employant le moins de matière possible, en ne faisant appel qu'au simple jeu de molécules isolées, font passer d'un point donné de l'espace à un autre, non-seulement ce qu'il y a d'impulsif dans les forces, mais encore ce que la main de Dieu leur a imprimé de significatif, au point de vue des actions diverses qu'elles exercent sur nos sens et, par conséquent, sur nos âmes. Ainsi, dans le cas actuel, en même temps que l'énergie dynamique des vibrations se transmet, la régularité du

nombre et du rythme, voyageant avec elle, se conserve intacte, parvient jusqu'à nous, et, par le degré de l'échelle auditive qu'elle accuse, par la note qu'elle fait entendre, nous apprend quel est le nombre de vibrations que la corde exécute en une seconde. De sorte que ce que le sens de la vue ne peut nous signaler qu'avec la plus grande confusion sur la corde qui vibre, nous est dévoilé, jusque dans sa valeur numérique, par celui de l'ouïe.

Si vous voulez bien prêter une attention sérieuse à toutes ces choses, ne serez-vous pas frappé d'admiration, en présence des ingénieuses combinaisons qu'elles recèlent dans leur sein ; ne vous semblera-t-il pas que l'homme est bien petit à côté de ces puissantes organisations qui solidarisent, d'abord la force avec la matière, et ensuite l'une et l'autre, à l'aide de l'espace et du temps, avec l'âme humaine ? Je voudrais bien savoir comment ceux qui prétendent que l'idée de Dieu est une superfétation ont pu acquérir, en dehors de cette idée, la conception rationnelle, si toutefois ils la possèdent, de toutes ces œuvres et de leurs sublimes solidarités ? Invoquer la nature à ce sujet, car il faut bien qu'il y ait une cause, sera toujours la plus colossale ineptie, si l'on suppose que cette nature n'est pas intelligente. Nous savons tous que ce n'est pas le hasard qui confectionne nos instruments de précision et nos œuvres d'art, et nos plus humbles cuisinières vous apprendront qu'il n'est pas plus possible de faire une omelette sans œufs qu'un civet sans lièvre. Si au contraire vous reconnaissez que cette nature est intelligente, vous vous serez donné la satisfaction de ne pas nommer Dieu, mais vous l'aurez parfaitement admis.

Au reste, vous n'êtes pas au bout de vos étonnements, et ceux-ci vont grandir encore, lorsque je vous montrerai que l'humanité, avant même d'avoir soupçonné toute la science qui se trouve dans ces grands phénomènes, l'humanité, dis-je, en avait fait une préalable et complète imitation par le seul secours de son instinct, mais d'un instinct empreint, à coup sûr, du cachet providentiel. Comme il ne s'agit pas ici de calcul, mais de philosophie, et de la moins alambiquée, vous allez en juger. Je peux parler avec la conviction que vous saurez me comprendre.

Vous avez sans doute assisté tous au douloureux spectacle d'un incendie. Au premier cri de l'appel au feu, chacun se précipite ; on court à l'approvisionnement d'eau le plus prochain, puis on s'empresse d'aller verser dans la pompe à incendie ce qu'on a pu recueillir, et l'on recommence l'opération avec ardeur. Certes, ce n'est pas moi qui me plaindrai de ce zèle, de ces élans qui, sans que ceux-là mêmes qui les manifestent s'en doutent peut-être, sont vivement sollicités par un sentiment non réfléchi, mais irrésistible, des solidarités humaines. Cependant, tout en les approuvant, on peut regretter que ces efforts généreux, mais isolés, non disciplinés, uniquement soumis aux inspirations personnelles de chacun ; que ces efforts, dis-je, par leur empressement même, engendrent de la confusion, du désordre, des accidents, et exigent une dépense de forces très exagérée, nullement en rapport avec l'effet utile produit. C'est sans doute à la suite de ces réflexions et de certains insuccès qu'est venue l'idée qu'il était possible, en renonçant à ces courses effarées, à ces marches et contre-marches, en n'exigeant même de l'homme aucun déplacement de son corps, qu'est, dis-je, venue l'idée d'obtenir un résultat plus utile, plus régulier, plus susceptible de se prêter presque instantanément à toutes les péripéties, à toutes les exigences de l'incendie, et cela, vous voudrez bien le remarquer, en réduisant au dixième seulement la dépense des forces précédemment mises à contribution. Car tout homme qui se déplace entraîne avec lui, non-seulement la charge du seau d'eau qu'il porte, qui peut être ici d'environ 8 kilogrammes, mais encore le poids de son propre corps, moyennement évalué à 75 kilos, ce qui est bien à peu près le décuple du poids de la charge.

Vous avez deviné que cette autre organisation de secours à laquelle je veux faire allusion n'est autre chose que ce qu'on appelle vulgairement la chaîne à incendie, et vous en comprenez déjà toute l'utilité pratique. Mais ce sur quoi je veux en outre appeler votre attention, c'est la parfaite imitation, la remarquable analogie de ce mode de transmission des forces avec celui dont nous

avons été conduits à reconnaître l'existence dans les corps fluidiques.

Dans notre chaîne à incendie, chaque homme représente une molécule du fluide ; or, de même que chaque molécule ne sort pas de la couche d'air qui la contient, de même l'homme reste à la même place ; de même encore que les molécules conservent leur indépendance, puisqu'elles restent toujours isolées dans leurs mouvements, de même les hommes, quoique juxtaposés, ne sont pas liés les uns aux autres. Mais, à l'exemple de la molécule qui oscille à la droite et à la gauche d'un point central invariable, de même l'homme imprime à son corps un mouvement de va-et-vient ininterrompu ; enfin, de même que la molécule, au commencement de chaque vibration, reçoit l'impulsion d'une force qu'elle va transmettre à la suivante, de même l'homme, au commencement de chacun de ses balancements, reçoit une force, représentée ici par un poids d'eau, qu'il transmet à l'homme qui vient après lui. Et tout le long de la chaîne humaine, comme tout le long du fluide, la même succession de faits se reproduit avec la plus parfaite régularité depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée.

Il serait difficile, ce me semble, de trouver une plus parfaite similitude que celle qui existe entre l'établissement, le mécanisme et le fonctionnement de cette chaîne humaine, et les dispositions combinatoires que Dieu a conçues et permises pour la transmission des forces à travers les corps fluidiques. Puisque nous sommes amenés vers cet ordre de considérations, laissez-moi vous dire que ceci ne constitue pas une exception. En beaucoup d'autres occasions, il m'a été permis de constater, dans le cours de mes études, des analogies, non moins frappantes que celle-ci, entre les choses de la terre et celles qui s'accomplissent dans les espaces. De sorte que vous pourrez être conduits, comme je l'ai été moi-même, à cette conséquence que ce n'est pas en se concentrant sur un seul sujet, c'est-à-dire en voulant s'isoler des puissantes solidarités qui unissent toutes choses dans l'univers, qu'on serait placé sur le meilleur horizon pour obtenir une plus prompte réalisation du progrès. Je crois au contraire, et j'en ai pour garant une assez longue expérience, que ce n'est pas en se bornant à lever mystiquement les yeux au ciel et en lui demandant de magnifiques mais trop décevantes inspirations, qu'on parviendra à surprendre les secrets qu'il recèle. Je crois plutôt que c'est en procédant à une étude approfondie, obstinée, de tout ce que Dieu a mis d'apparent et de plus apparent dans les phénomènes de l'univers, que nous finirons par y voir clair dans le monde des invisibles. En dehors de cette voie, toute base sérieuse de raisonnement nous échappe, et nous ne pouvons que nous agiter sans boussole dans le vague des hypothèses. Si Kepler ne s'était pas appliqué à connaître tous les incidents de la marche des planètes autour du soleil ; si Newton et ses prédécesseurs, par de persévérantes études, ne s'étaient pas mis en possession des principes qui régissent les mouvements des corps à la surface de notre globe, j'incline fort à penser que les lois de l'astronomie ne nous seraient pas encore connues. Mais un prodige plus grand était réservé à notre siècle ; car enfin Kepler et Newton ne nous ont indiqué que ce qu'ils avaient pu voir, tandis que Leverrier a fait mieux en révélant ce qui restait encore invisible pour tous, même pour lui. Lorsque, en effet, il a signalé l'existence d'une planète jusqu'alors inconnue, quoiqu'elle soit 55 fois plus volumineuse que la terre ; lorsque, dans le sein de l'Académie, il proclamait sa découverte de Neptune, Leverrier, quoique aidé de toutes les ressources de l'Observatoire, n'avait pas encore vu l'astre. Mais, animé de ces ardentes convictions qu'inspire la raison, s'appuyant sur la science, il indiqua la place où, en cherchant bien, on le trouverait dans le ciel, et où en effet on l'a trouvé quelque temps après.

Après ces instructions nécessaires sur l'existence et la propagation des vibrations moléculaires dans les corps fluidiques, le moment serait venu de vous entretenir des conséquences qui en résultent et qui impriment un caractère de vérité auquel il serait difficile de se soustraire, à cette grande pensée que l'Ether est en effet destiné à servir de communicateur universel entre tous les mondes. Mais les détails dans lesquels il m'a paru utile d'entrer ont été si nombreux, que cette

conférence a pris un développement que j'étais loin de soupçonner, lorsque j'ai commencé à l'écrire. Vous êtes donc en droit de trouver, et je n'en suis nullement surpris, qu'il est temps de s'arrêter et de prendre haleine. Ainsi ferons-nous, et nous remettrons au mois prochain ce qui nous reste à dire pour mettre un terme à l'exposition de cet important sujet.

SIXIÈME CONFÉRENCE

du 11 novembre 1883

Tous les systèmes de vibrations moléculaires qui se propagent à travers les milieux fluidiques, quel que puisse être le nombre des rencontres mutuelles qu'ils éprouvent dans leur trajet, conservent indéfiniment leur indépendance, leur individualité, et parviennent à leur point d'arrivée investis des propriétés et de la constitution mêmes qu'ils ont reçues au point de départ.

Dans l'entretien qui a précédé celui-ci, je me suis appliqué à vous faire comprendre comment, lorsqu'un corps solide placé dans un milieu fluide est mis en vibration, les molécules de ce fluide reçoivent à leur tour des impulsions de va-et-vient, concordantes avec celles dont ce corps est animé et entrent en vibration elles-mêmes. Dans cette circonstance, chacune transmettant à la suivante, à la fin de sa course, la force qu'au départ elle a reçue de celle qui la précède, on conçoit ainsi comment, sans aucun déplacement d'air autre que celui d'une oscillation plus ou moins étendue et par le moyen de chocs successifs entre ces molécules, les effets d'une force peuvent se propager dans ce milieu à des distances quelquefois très considérables.

Afin de faciliter vos conceptions, je me suis borné à considérer ce qui se passe dans le corps fluide qui nous intéresse le plus, l'air atmosphérique ; il eût été d'ailleurs difficile de recourir à d'autres substances gazeuses. Non que nous ne puissions en avoir à notre disposition ; car, dans les laboratoires de physique et de chimie, il nous est loisible de produire de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, de l'acide carbonique et tous corps fluidiques, mais en quantité trop insuffisante pour que nous puissions expérimenter et analyser dans tous leurs détails des phénomènes qui, comme celui de la propagation du son, peuvent en une seconde transmettre les effets des forces à 350 mètres de distance.

Au reste, ces gaz, n'existant pas à l'état accumulé et libre dans la nature terrestre, ne sauraient d'une manière essentielle et générale intéresser la constitution humaine, tant au point de vue de l'exercice normal de nos sens qu'à celui des sensations que ceux-ci peuvent faire naître dans l'âme. Sans doute, les études entreprises sur ces substances ne seraient pas, à certains égards, dépourvues d'utilité ; mais, en ce qui concerne la transmission des forces à travers les fluides, elles ne nous dévoileraient rien de plus que ce que nous savons déjà. Les recherches scientifiques dont les résultats sont aujourd'hui acquis, nous ont appris en effet que, sauf la vitesse plus ou moins rapide de transmission, sauf le nombre plus ou moins considérable et l'amplitude plus ou moins étendue des oscillations moléculaires, le jeu des forces vibrantes s'accomplit exactement par les mêmes procédés dans tous les fluides, ces procédés dépendant encore plus de la nature gazeuse des corps que de leur constitution matérielle. De sorte que l'image de ce qui se produit dans l'air vibrant, s'il nous était permis de la voir, à part plus ou moins d'amplification ou de réduction, reste toujours semblable à elle-même dans les corps fluidiques, quels qu'ils soient, et par conséquent dans l'éther universel.

Nous voilà donc suffisamment fixés sur la nature des mouvements vibratoires dans les fluides, sur la constante similitude des procédés par lesquels ils s'effectuent dans tous, et le moment est venu de s'expliquer sur les circonstances des rencontres et des entre-croisements qu'ils éprouveront infailliblement dans leur transmission, et qui doivent, ce nous semble, tout brouiller

et tout confondre.

Ce désordre, cette confusion existent-ils en réalité ?

Qui de nous, au premier abord et à la vue de tant et tant de complications et d'incessants conflits, soit matériels, soit spirituels, qui règnent sur notre planète ; qui de nous, dis-je, ne serait porté à le croire ? Mais la science collective, toujours plus instruite que ne peut l'être l'homme isolé, plus forte que les présomptions de l'orgueil humain, plus désintéressée des entraînements des passions terrestres, vient à cet égard nous révéler des vérités fort inattendues. Elle nous apprend que, si les œuvres des hommes ne sont pas toujours harmonisées dans leurs diverses parties ; que, si elles présentent quelquefois de choquantes contradictions, il n'en est pas de même de celles de Dieu, qui portent toujours le cachet de la perfection. Comme on ne saurait trop s'appesantir sur l'œuvre de la création, ne laissons pas échapper l'occasion qui se présente d'explorer une des parties les plus intéressantes, les plus instructives de son vaste domaine.

Après vous avoir signalé l'existence du fluide universel, je vous ai fait remarquer, et vous avez pu facilement le comprendre, que l'éther étant partout, touchant à tout, doué d'une très grande mobilité, doit être incessamment impressionné par toutes les forces existant dans l'univers. J'ai ajouté que ce fluide possède une remarquable facilité de transmission, attestée par la prodigieuse vitesse de 75 000 lieues par seconde, avec laquelle il fait parvenir jusqu'à nous, dans les conditions d'une admirable régularité, toutes les colorations, tous les réchauffements, toutes les vitalités de la lumière solaire.

De cet ensemble de propriétés, parfaitement constatées aujourd'hui, ne résulte-t-il pas pour vous cette idée que, non-seulement l'éther doit être universel par sa présence en tous lieux, mais qu'il doit l'être encore par la propriété qu'il possède de transmettre toutes les forces et, par suite, de faire communiquer entre eux tous les mondes.

Or ne serait-il pas profondément regrettable, alors que ce fluide est doué de toutes les facultés nécessaires pour remplir cette mission de solidarité si grande et si utile, alors qu'il est bien établi qu'au point de vue de la lumière, il la remplit avec un art admirable entre le soleil et l'entier cortège de planètes qui gravitent autour de cet astre ; ne serait-il pas, dis-je, profondément regrettable que, par suite d'un oubli fortuit, accidentel, dans tous les cas inexplicable, toute cette accumulation de facultés, possédées par l'éther pour réaliser une si sublime conception eût été faite en pure perte, et restât frappée de stérilité par le fait de l'omission d'un détail, d'un seul, dans la constitution de ce fluide qui, en toute circonstance et à toute heure, remplit l'univers de ses prodiges.

Remarquez en effet que, pour qu'un message, pour qu'un avertissement quelconque remplisse son but et conserve son utilité, il est indispensable qu'il reste intact, invariable, depuis son point de départ jusqu'à son point d'arrivée ; sans quoi, au lieu de vous révéler la véritable formule de son émission originelle, il pourra ne vous apporter que de l'incertitude, de la confusion, et peut-être le mensonge. Quel cas pourriez-vous faire d'une lettre qui, à chaque bureau de poste par lequel elle passe, recevrait des ratures, des corrections, des surcharges, inspirées par des caprices individuels, modifiant quelque fois du tout au tout le texte primitif, et vous faisant connaître toutes choses, à l'exception de celle que la lettre était chargée de vous apprendre ?

Cela posé, si, analogiquement, les diverses lignes de transmission qui se propagent à travers l'éther ne conservaient pas à tout jamais leur rythme primitif, qui constitue pour chacune leur identité propre ; si, après leurs rencontres et leurs entre-croisements, cette identité disparaissait et faisait place à des mélanges confus des unes et des autres, variables, suivant les cas, par leurs proportions et leurs vitesses ; si, en un mot, les types organisés au point de départ s'effaçaient sous l'influence d'incessantes modifications, comment nous serait-il possible d'assigner à ce qui nous parvient son certificat d'origine, sa véritable marque de fabrique, on peut le dire, et, privés

de cette indispensable ressource, comment aurions-nous les moyens d'équilibrer notre raison et de la faire marcher ensuite dans les voies de la logique.

Eh bien ! non ; Dieu, après avoir établi, au sujet de l'Ether, et accumulé sur ce fluide les plus admirables combinaisons, ne s'est pas rendu coupable d'un oubli qui aurait condamné celles-ci à rester inutiles. Dieu, qui sait tout prévoir, tout organiser, n'a pas permis à des lacunes de s'introduire dans son œuvre. Au milieu de cette infinité de lignes de transmissions qui sillonnent l'éther dans tous les sens, au milieu de cette innombrable quantité de vibrations moléculaires auxquelles il sert de véhicule, malgré les rencontres incessamment multipliées qui s'opèrent entre elles, pas le moindre désordre, pas la moindre confusion ne se produit ; dans chaque ligne vibrante, serait-elle à tout instant rencontrée par d'autres, rien ne se mêle, ne s'enchevêtre, ne se modifie ; chacune conserve son rythme, son identité originelle ; son individualité propre arrive à la fin de sa course avec les éléments mêmes qui, au point de départ, ont été les organisateurs de sa constitution, et nous les apporte sans excès, sans défaut, sans altération.

Ne dirait-on pas, quand on veut bien y réfléchir, que l'humanité a eu un sentiment instinctif de ces profondes vérités, lorsqu'elle a proclamé cette parole qui les résume toutes dans son éloquente simplicité : « Le soleil luit pour tout le monde ? » L'humanité n'a-t-elle pas ainsi reconnu, dans cette grande merveille de la création, les attributs principaux de la divinité même, c'est-à-dire l'immensité de la puissance, les possibilités d'émission en tous lieux, l'inaltérable conservation des forces émises à travers l'espace, enfin la haute impartialité qui procède à la distribution de ses bienfaits ? Certes, une régularité aussi remarquable que celle dont je viens de vous faire connaître l'énoncé, se maintenant invariable et entière au milieu de si nombreuses et si diverses compétitions, ne pourra que vous inspirer une profonde admiration pour la sagesse créatrice, et voilà pourquoi j'y ai insisté, parce que bien connaître Dieu est le suprême enseignement des moralités humaines.

Et ne croyez pas que les vérités que je vous signale ici soient fondées sur de vaines hypothèses ; ne croyez pas que la raison humaine soit restée étrangère à leur introduction sur notre globe. C'est, au contraire, la raison qui a tout scruté, tout étudié, tout mis à jour, aidée à la fois par l'expérience, la réflexion et la logique. A la suite de recherches scientifiques, aussi délicates que variées, le calcul mathématique, dans ce qu'il a de plus rigoureusement exact, nous a appris, savoir : qu'un grand nombre de systèmes de vibrations moléculaires, tels que ceux dont je vous ai fait connaître le fonctionnement, peuvent se superposer et *coexister* dans un corps fluide quelconque, sans se *confondre* ni *s'altérer* après leurs rencontres ; chacun conservant ainsi indéfiniment son identité propre et allant exercer en tous les lieux qu'il parcourt le mode même de vibration qui lui a été imposé au début, dans toute la sincérité de sa constitution primitive.

Ainsi s'efface et disparaît l'objection qui nous avait d'abord arrêtés ; ainsi, là où nous étions naturellement entraînés à ne voir que désordre et confusion, la réflexion et l'étude nous apprennent, non sans quelque étonnement, que la main divine a su faire régner les équilibres de l'ordre et les plus correctes régularités.

Ne vous attendez pas, ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois, à ce que je vous expose les raisons de nature mathématique qui ont mis l'homme en possession de ces grandes vérités ; loin de moi la pensée de faire intempestivement de la science et de vous assujettir à entendre des dissertations qui ne vous donneraient que de la fatigue et pas de profit. Mais, à défaut de cette ressource qui n'est à la portée que de quelques intelligences privilégiées, il m'est possible de faire naître en vous la lumière et la conviction sur ces sujets délicats, à l'aide d'expériences parfaitement saisissables et compréhensibles par tous les esprits, quelque faible que puisse être leur degré d'instruction.

Je vous ai dit que les vibrations moléculaires des fluides, quant à leur mécanisme et à leur mode de propagation, s'effectuent exactement de la même manière dans tous les milieux fluidiques,

quelle que soit la nature de ceux-ci. En conséquence, et toujours au point de vue du mécanisme et du mode de propagation, ce que nous aurons constaté pour l'un de ces corps se reproduira dans tous les autres, et en particulier dans l'éther. Or, pour l'homme, la substance fluidique sur laquelle il lui est le plus facile d'expérimenter, parce qu'il la trouve partout et en abondance, c'est l'air atmosphérique. Voyons donc, avec quelques détails, ce que sont certaines lois suivant lesquelles les vibrations se propagent dans l'air, et nous saurons, par cela même, que des lois analogues régissent les vibrations qui se propagent dans tous les corps fluidiques.

Ces premières bases posées, supposons que dans cette salle où nous sommes réunis se trouve placé un instrument, un violon par exemple. A l'aide de l'archet, nous faisons entrer une corde en vibration ; la corde, à son tour, imprime un mouvement vibratoire aux molécules de l'air ; mouvement à la suite duquel nous entendons un son. Comment cette corde qui vibre, comment l'air qui vibre à son tour, produisent-ils sur notre âme cette sensation particulière du son ?

Au point de vue des facultés de l'âme, cette question présente un vif intérêt, sur lequel je m'expliquerai en détail dans la prochaine conférence ; mais, au point de vue purement physique, j'aurai peu de chose à ajouter aux instructions précédentes pour vous la faire comprendre.

Remarquons d'abord que la corde vibrante va produire dans l'air des lignes de vibrations moléculaires dans toutes les directions ; la preuve c'est que, quelle que soit la place que vous occuperez dans la salle, vous entendrez le son produit par l'instrument ; il faut donc que ce qui provoque en nous la sensation auditive rayonne, à partir de l'instrument, dans tous les sens. En outre, le fonctionnement vibratoire, dans ces diverses lignes, s'effectuera pour toutes dans des conditions parfaitement identiques ; car partout vous entendrez le même son, et non un son tantôt plus aigu, tantôt plus grave. Donc dans toutes ces lignes que, pour abrégé le discours, j'appellerai rayons sonores, tout se passe exactement de la même manière ; c'est-à-dire que, si la corde fait, par exemple, 100 mouvements de va-et-vient, 100 vibrations par seconde, il arrivera qu'en tout point qu'on voudra choisir sur un rayon sonore quelconque, on comptera aussi 100 vibrations pour la molécule d'air située en ce point.

Cela posé, si vous considérez en particulier le rayon sonore qui va de l'instrument à votre oreille, vous comprendrez que la dernière molécule d'air qui, sur ce rayon, est en contact immédiat avec votre organe auditif, imprimera à celui-ci dans une seconde 100 impulsions successives ; or ce sont ces 100 impulsions, ainsi imprimées à cette partie de votre corps, qui, en vertu de propriétés que Dieu a attribuées à l'organisme humain et qui restent son secret ; ce sont elles, dis-je, qui vont apporter à l'âme la sensation du son. Mais, ne négligeons pas de le faire remarquer, d'un son spécialisé dans sa tonalité par le chiffre de 100 vibrations par seconde. Car, si ce dernier nombre changeait, s'il s'élevait à 200, 300, vous entendriez toujours des sons, mais qui possèderaient des tonalités de plus en plus aiguës ; tout comme s'il s'abaissait à 75, 50, les sons produits deviendraient de plus en plus graves. J'ai déjà eu l'occasion de vous dire, et vous vous le rappelez sans doute, que les limites de notre faculté d'entendre sont comprises entre 30 vibrations par seconde pour les sons les plus graves et 48 000 pour les sons les plus aigus. Au-dessous de 30, il n'y a pas assez de chocs, sans doute, pour que notre oreille soit impressionnée ; au-dessus de 48 000, malgré son immense talent d'appréciation auditive, l'oreille semble entrer dans la confusion et cesse de fonctionner.

Supposons maintenant qu'il y a dans la salle deux instruments, placés en des lieux sensiblement différents, qui n'émettent pas le même son, et que nous distinguerons l'un de l'autre par les n° 1 et 2. Chacun de ces instruments, lorsqu'il sera mis en jeu, envoyant, comme nous venons de le dire, des rayons sonores dans toutes les directions, il y aura rencontre d'un rayon quelconque émané du n° 1 par des rayons émanés du n° 2. Il n'y aura même pas un seul point de ce rayon n° 1 qui ne soit rencontré par un des rayons du n° 2, et réciproquement. En conséquence, si ces rencontres

devaient altérer la constitution vibratoire des rayons sonores, et, par suite, la valeur du son appartenant respectivement à chaque instrument, nous devrions, lorsque ces instruments fonctionnent ensemble, cesser d'entendre les sons réels et primitifs émis par chacun isolément, et, à leur place, notre oreille percevrait des sons autres que ceux-ci, résultant, non plus des rayons directement émis, mais des rayons modifiés après les entre-croisements, soit dans leurs directions, soit dans le nombre des vibrations qui aurait été altéré en plus ou en moins. En outre, comme, sur un rayon quelconque, le nombre des rencontres varierait suivant la distance plus ou moins grande à laquelle notre oreille serait placée des instruments, il s'ensuit qu'à chaque nouvelle position qu'elle occuperait, nous entendrions une nouvelle variation musicale de deux sons, toujours changeante et toujours différente du thème primitif représenté par les deux notes fondamentales.

Or ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Dans toutes les circonstances, à toutes les places, ce sont ces deux mêmes sons fondamentaux que nous entendons toujours, et pas d'autres, aussi bien quand ils se produisent séparément que quand ils viennent simultanément frapper notre oreille. Preuve évidente que les rayons sonores conservent pour le n° 1, comme pour le n° 2, dans tout leur trajet, quelque loin qu'il se prolonge et quelle que soit la direction qu'ils suivent, une même constitution vibratoire, produisant par suite des effets sonores toujours constants, toujours uniformes, toujours invariables.

Eh ! s'il n'en était pas ainsi, si la note que le compositeur inscrit sur le papier ne restait pas à tout jamais le représentant d'un son, d'une tonalité fixe, résistant à toutes les épreuves et leur survivant toujours semblable à elle-même ; si, au lieu de conserver, après son émission et pendant son voyage aérien, le caractère indélébile qu'elle possède sur le papier et dans la pensée de l'auteur, elle était susceptible de se modifier en cours d'exécution, soit en raison du nombre des instruments mis en jeu, soit en raison de la place que chaque auditeur occuperait dans la salle, est-ce qu'il y aurait de la mélodie, de l'harmonie, de la musique possible ? Est-ce que nous pourrions entendre deux fois seulement dans notre vie le même chant, la même suite de modulations, la réunion des mêmes accords ? Il faudrait pour cela un si prodigieux concours de circonstances, que nous ne pourrions pas même soupçonner les probabilités d'une telle survenance de fortuites. Est-ce qu'à chaque audition de la même musique écrite, nous n'aurions pas d'incroyables travestissements dans la musique entendue ? Parce que, d'ailleurs, ces travestissements s'exécuteraient sans règles et sans méthode, livrés qu'ils seraient à tous les caprices des circonstances les plus éventuelles, l'exécution d'un concert, au lieu de reproduire dans l'âme les souvenirs gradués ou alternés de sentiments tendres ou guerriers, tristes ou joyeux, admirateurs ou répulsifs ; cette exécution, dis-je, ne serait plus d'un bout à l'autre, pour une oreille douée de la sensibilité musicale, qu'un continuel supplice de heurts et de dissonances. Ah ! tenez pour certain que, dans cette hypothèse, si je m'enquerais du lieu de la ville où doit se faire entendre la musique militaire ou l'orphéon, ce ne serait pas pour y courir, ce serait pour m'en éloigner le plus possible. Mais c'est le contraire qui arrive, et je peux prendre à témoin cette foule empressée et compacte qui entoure l'estrade que, malgré ces inévitables rencontres, malgré les incessantes batailles que vont se livrer les rayons sonores de tout ordre et de toute espèce, le public sait fort bien que tout se passera avec la plus irréprochable régularité, chaque son venant à son temps et à sa place, apportant au moment voulu sa tonalité prévue et non altérée. C'est à ce point que chaque note pourrait être considérée comme le type de l'entêtement le plus endurci, si elle n'était conduite par la main de Dieu. Que si, dans cette mêlée concertante, il vous arrive de surprendre par hasard, et en fort petit nombre d'ailleurs, quelques cacophonies musicales, soyez convaincus que le canard entendu ne sera nullement en droit de réclamer une filiation quelconque dans l'ordre de la création naturelle ; il sera l'œuvre exclusive, intempestive et directe, de quelque instrumentiste,

victime d'une distraction ou d'un apprentissage encore insuffisant.

J'espère, à l'aide de ces explications qui, vous le voyez, n'empruntent rien au langage et aux démonstrations mathématiques, qui reposent uniquement sur des expérimentations accessibles à toutes les intelligences ; j'espère, dis-je, vous avoir convaincus que dans l'air atmosphérique, et par suite dans tous les fluides, y compris l'éther, les mouvements vibratoires de molécule à molécule se transmettent avec la plus rigoureuse régularité, avec la plus remarquable constance, quels que soient les accidents, rencontres et chocs, qui en route peuvent survenir entre eux, et qu'ils déposent à leur point d'arrivée, en quelque lieu que se trouve celui-ci, tout ce qu'ils ont reçu et rien que ce qu'ils ont reçu à leur point de départ.

Le fait d'une communication régulière possible de tous les mondes entre eux, à l'aide de l'éther et par des messages vibratoires conservant dans tout leur trajet une inaltérable identité, est donc maintenant bien établi, et nous en étudierons les conséquences essentielles, avec toute l'attention que commande un pareil sujet dans les conférences suivantes.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

du 25 novembre 1883

Deux catégories de forces ont été mises à la disposition de l'homme : l'une destinée à la partie matérielle de son être, l'autre à la partie spirituelle. – C'est surtout en nous appuyant sur l'observation des choses et des faits accessibles à nos sens et sur les principes constatés par les recherches scientifiques, que nous devons tâcher de nous éclairer sur la nature et le fonctionnement des forces. – Dangers et graves abus résultant de la manie à laquelle on cède trop souvent, en cette matière, de se livrer à des aperçus tout à fait personnels et purement spéculatifs, c'est-à-dire de substituer des fictions à la réalité.

Lorsque nous portons notre attention sur le jeu, le fonctionnement et les effets des forces à la surface de notre planète, naturellement entraînés par la vue de ce qui se passe habituellement autour de nous ; ne nous doutant pas que, à côté des choses visibles et présentes qui agissent soit sur nous, soit sur les objets terrestres, il peut y en avoir de cachées qui exercent incessamment leur influence dans le domaine de la vie ; ne soupçonnant pas qu'avec les causes apparentes d'impulsion et de mouvement qui nous frappent directement, il peut en exister d'autres qui, quoique dissimulées et très faibles au point de vue des effets matériels, sont susceptibles d'agir avec de grandes puissances sur la partie spirituelle de l'être humain ; ignorants enfin de tout ce qui est possible dans la nature en dehors de ce qui pour nous constitue seulement le réel et l'existant, nous ne saurions, dans une telle situation d'esprit, nous faire une idée suffisamment développée des missions diverses que Dieu a confiées à celle des quatre composantes de la Création que nous appelons *la force*.

Aussi nous a-t-il paru nécessaire d'entrer dans quelques détails sur un sujet assez peu exploré jusqu'à ce jour, et de l'éclairer par quelques explications.

Pour la plus grande partie des hommes, la force est cette puissance, quelquefois progressive et utile, quelquefois destructrice, s'attaquant à la matière brute ou organisée, la modifiant dans ses formes par voie de division ou d'assemblage et la transportant d'un lieu à un autre. A tout instant nous en avons des exemples sous les yeux : c'est la force de la pesanteur, ne permettant pas à un corps de se maintenir en l'air, l'obligeant à chuter sur la terre, à rouler, comme l'avalanche, sur les plans inclinés qui de la cime de la montagne descendent jusqu'à sa base, à se fragmenter dans sa course ; c'est la rivière entraînant incessamment, avec plus ou moins de rapidité, les masses liquides qui portent tantôt le bienfait, tantôt la ruine ; c'est la tempête, déplaçant les couches atmosphériques, soulevant les flots de la mer et faisant sombrer les navires ; c'est la foudre, brisant la roche, renversant les arbres et les maisons, tranchant le fil d'une vie humaine ; c'est la charrue ou la pioche, fendant la terre et ramenant à la surface du sol les couches de l'intérieur ; c'est la locomotive, procédant au transport et au déplacement des choses et des hommes ; c'est le canon, lançant l'engin de mort contre les villes ; c'est enfin cet attirail de guerre conduit par les Alexandre, les Attila, les Napoléon, les Bismarck, tous ces hommes, plus soucieux de la captation par la force que de la justice du droit ; c'est, dis-je, cet attirail de plus en plus perfectionné en vue de l'assujettissement rapide des nations : moyen d'oppression toujours, d'amélioration progressive jamais, du moins dans l'esprit de ceux qu'anime l'ambition dévorante

des conquêtes, l'insatiable orgueil de la domination.

Tels sont, pour l'humanité en général, les caractères essentiels auxquels, dans les actes habituels de la vie, nous reconnaissons l'existence de la force, et nous la reconnaissons d'autant mieux qu'elle agite et modifie davantage la matière, et surtout qu'elle la déplace, lui faisant franchir des distances de plus en plus considérables. Aussi, pour cette humanité, la poudre, la dynamite, les explosions gazeuses, soit produites à la surface, soit souterraines, sont-elles les plus terribles et les plus significatifs symboles de la force, parce que ce sont ces substances qui nous donnent le spectacle des plus formidables projections, qui réalisent les transports de matière les plus prodigieux.

Cependant, l'étude et la réflexion aidant, nos idées à ce sujet ont pu déjà subir certaines modifications ; ce qu'elles avaient d'excessif s'est en partie émoussé. Je viens essayer aujourd'hui de combattre ce qui pourrait leur être encore resté de trop invétéré ; je viens vous montrer ce que vos premières impressions ont pu avoir, sinon d'erroné, du moins d'incomplet ; vous faire voir, en un mot, qu'il y a des forces qui, sans rien altérer dans la constitution physique et chimique des corps, exercent d'incontestables actions ; qui, sans aucun transport de masses matérielles grandes ou petites, produisent les plus remarquables effets dans l'exercice de la vie humaine.

Au reste, ne vous étonnez pas trop que le tableau de vos conceptions au sujet des forces présente des lacunes. D'autres hommes que vous, et parmi les plus illustres, ont passé par les mêmes épreuves, cédé sans s'en douter aux mêmes influences et subi l'empire des mêmes illusions.

Lorsque le savant Newton chercha à se rendre compte de la cause en vertu de laquelle le soleil éclaire la terre et les planètes, il dut admettre, dès l'abord, l'intervention d'une force, car il n'y a pas d'effet sans cause ; mais, cédant aux croyances générales de son époque et ne comprenant pas que les effets de cette force pussent se faire sentir du soleil à la terre, sans qu'il y eût des transports de matière partant du premier de ces astres pour arriver au second, il émit l'idée que des parties, très petites d'ailleurs, de la substance solaire même, étaient incessamment et dans tous les sens projetées hors de l'astre éclairant, et que ces corpuscules, venant frapper notre œil, soit directement, soit par voie de réflexion sur les objets terrestres, produisaient en nous le phénomène de la vision. Newton avait-il réfléchi que cette hypothèse n'allait à rien moins qu'à détruire les équilibres de l'univers ? Car, un corps qui émet perdant toujours, et les corps qui reçoivent gagnant sans cesse, ceux-ci ne pouvaient que continuellement augmenter ; tandis que le premier, diminuant indéfiniment, devait disparaître et devenir sensiblement insuffisant, même longtemps avant sa disparition complète.

Mais ce n'est pas ici le lieu de prolonger cette critique et de faire voir combien Dieu a été plus habile que Newton en pourvoyant à toutes choses sans en diminuer ni en augmenter aucune. Déjà, d'ailleurs, nos précédentes conférences ont pu vous donner quelques éclaircissements sur ces importantes questions. J'insiste d'autant moins sur cette erreur du géomètre anglais, que les objections dont elle a été l'occasion ont probablement accéléré la découverte et l'avènement de la vérité.

Aujourd'hui, nous savons que, dans le phénomène de la propagation de la lumière, pas un seul atome de la substance du soleil n'est pris à celui-ci pour être envoyé à la terre ; de même que, dans le phénomène de la propagation du son, pas la moindre partie de la matière dont se compose le corps vibrant n'est transmise à l'oreille. Voilà donc des forces dont l'importance pour l'être humain, et surtout pour la partie spirituelle de cet être, est indéniable et pour lesquelles cependant il n'y a aucun transport matériel entre le point d'émission et le point d'arrivée.

Si l'homme était un être qui, après les premières années de sa vie, sait toujours prendre l'habitude de réfléchir ; s'il ne lui arrivait pas trop souvent, même dans l'âge mûr, de rester un grand enfant, que d'enseignements ne pourrait-il pas retirer quelquefois de ses plus simples amusements

juvéniles. Permettez-moi de vous en citer un exemple :

Il n'est pas un de nous qui, dès qu'il a pu se tenir un peu correctement sur ses jambes et se servir de ses petites mains sans trop de maladresse, n'ait pris grand plaisir à aligner sur une table, en les rapprochant ni trop, ni trop peu l'un de l'autre, une file de capucins de carte ; puis, donnant une chiquenaude au premier, sans aucunement toucher les autres, à pousser de bruyants éclats de rire en voyant ces graves personnages faire successivement la culbute, et finalement rester tous prosternés comme en adoration sur le carreau. Or, dans ce cas, quelle est la partie de matière émanée, soit des deux doigts qui ont été l'origine de la force, soit de la première carte frappée directement par celle-ci ; quelle est, dis-je, cette partie de matière qui a été transportée le long de la file et déposée à son dernier élément ? Pas la moindre, vous le savez bien. De sorte que, si vous aviez eu la pensée d'y réfléchir, depuis longtemps cette petite récréation de votre enfance vous aurait fait comprendre que, s'il y a des forces qui sont préposées aux transformations et aux transports de la matière, – les uns et les autres éminemment utiles à l'humanité, – il est aussi des forces qui, sans rien altérer, sans rien transporter de matériel d'un point à un autre, trouvent, soit dans la nature, soit dans les dispositions artificielles qu'il nous est permis de créer ; trouvent, dis-je, les moyens de faire communiquer entre eux ces deux points.

Dans le petit jeu d'enfant dont je viens de vous parler, après que j'ai eu imprimé une impulsion à une première carte, celle-ci ne s'est pas subitement envolée pour aller frapper toutes les autres jusqu'à la dernière et les faire culbuter. Non, certes, et, au lieu de l'impulsion générale d'une carte allant les frapper toutes, chacune s'est bornée à n'agir exclusivement que sur la suivante. La première, sous le choc de la chiquenaude, a perdu son aplomb et s'est inclinée sur la seconde, qu'elle a ainsi choquée ; par suite, celle-ci, perdant à son tour son aplomb, s'est inclinée sur la troisième, et le même jeu s'est poursuivi le long de la file jusqu'à la dernière carte. Or, comme après la bataille, le pied de chaque carte couchée occupe sur la table la même place que lorsqu'elle était debout, vous voyez qu'il n'y a eu aucun transport de matière dans le sens même de la file.

Ceci, sans avoir une similitude complète avec ce que je vous ai dit au sujet des vibrations moléculaires des fluides, présente cependant avec elles une grande analogie, en ce sens du moins que, dans notre file, la transmission du mouvement se fait uniquement de capucin à capucin, chacun conservant toujours son rang, de même qu'elle s'opère dans les fluides de molécule à molécule, toutes gardant leurs positions respectives, se bornant à exécuter chacune un mouvement de va-et-vient dans la zone d'espace libre qui lui a été dévolue, et sans jamais sortir de cette zone.

Les considérations que je viens de vous présenter ont pour objet essentiel d'appeler votre attention sur la nature des forces et de leurs effets, et de vous faire remarquer que, si les unes nous viennent en aide dans notre existence terrestre, en nous permettant de diviser, de façonner la matière, de la transporter d'un point à un autre, il en est d'autres qui nous sont aussi d'un grand secours et peuvent, sans transformations, sans transports matériels d'aucune espèce, donner satisfaction à d'importantes, à d'impérieuses nécessités de la vie.

En réfléchissant sur cette division des forces en deux catégories et sur les différences qui les distinguent si nettement dans leur mode d'action, il semble qu'on peut être autorisé à considérer la première comme essentiellement destinée à l'entretien et à la conservation de ce qu'il y a en nous de corporel, tandis que la seconde prend plus particulièrement part à l'exercice et au développement des facultés spirituelles.

Au reste, et à un premier aperçu, cette distinction ne peut paraître que rationnelle. En effet, quand on considère que l'être humain est un composé des deux principes matériel et spirituel et que ceux-ci sont essentiellement distincts l'un de l'autre, comment ne serait-on pas conduit à penser

qu'ils doivent être servis et satisfaits par des voies et des procédés différents ? Donnons à cette pensée quelques développements pratiques qui nous la feront mieux comprendre.

Parcourez mentalement la série d'opérations auxquelles l'homme est assujéti pour se nourrir, se procurer le chaud et le frais, se loger, se vêtir, en un mot pour tout ce qui intéresse son corps, et vous vous trouverez constamment en présence de matières tantôt sectionnées, divisées, broyées ; tantôt agglutinées, cimentées, filées, tissées, et toujours plus ou moins transportées. C'est que, pour le corps, il faut d'abord des choses, des substances matérielles, car il n'est composé que de cela ; il faut, en second lieu, que celles-ci soient mises dans un certain état ; il faut que, finalement, elles viennent occuper certaines positions par rapport à notre corps. Il était donc nécessaire qu'il y eût des forces qui, après que la matière aura été mise dans l'état voulu, vinsent la déposer à la place même en dehors de laquelle elle ne serait constituée que comme un dépôt attendant son heure, et ne réaliserait aucune utilité actuelle. Si, en effet, une fois les vêtements confectionnés, nous n'avions aucun moyen de les endosser ; si, le feu allumé, nous n'avions, soit avant, soit après, aucune possibilité de nous approcher de l'endroit où il brûle ; si, une fois les aliments préparés, nous manquions de forces pour les porter à notre bouche et les faire descendre dans notre estomac, il m'est permis de croire que, dans ces conditions, vous auriez quelque peine à vous persuader que vous êtes convenablement et suffisamment pourvus de vêtements, de chauffage et de nourriture. Après ces explications, vous comprendrez, je l'espère, la double nécessité, d'une part, des manipulations ; d'autre part, des transports matériels pour tout ce qui intéresse de près ou de loin la conservation de votre enveloppe corporelle.

Quant au principe spirituel, à quoi donc lui serviraient des combinaisons et des transports de matière, alors que sa constitution ne possède et n'exige pas un seul élément de substances terrestres. De telles opérations seraient pour lui, non-seulement de la superfétation, de l'inutilité, mais une évidente contradiction. Ce sont donc des choses tout autres que celles-là qui sont nécessaires à ce principe. Et, comme c'est par la pensée, par les sentiments seulement qu'il nous est permis de comprendre qu'il vit et se développe, il fallait qu'il y eût des forces qui pussent lui apporter, de tous les lieux où il s'en produit, des sentiments et des pensées, ou tout au moins les germes d'où une laborieuse fécondation les fait éclore : en un mot, des forces qui lui communiquassent autre chose que des apports matériels, dont il ne saurait jamais que faire. Or, ces derniers exclus, que nous reste-t-il, si ce n'est les avertissements, les instructions, les connaissances premières développées à divers degrés, suivant les individualités et suivant les époques, au moyen desquels il doit nous être permis d'acquérir la possession, plus ou moins prochaine, de quelques-unes des œuvres et des lois physiques et morales de l'a création. Car, une fois les exigences du corps satisfaites, de quel autre objet l'être humain pourrait-il s'occuper, s'il veut progresser et grandir ?

Eh ! que fais-je au moment où je vous parle, si ce n'est de disposer d'une force qui, sans me dépouiller de la moindre partie de ma substance corporelle pour la faire passer dans la vôtre, captive votre esprit, met en mouvement les ressorts de votre intelligence, accroît à l'aide des miennes le contingent de vos connaissances acquises, et cela, remarquez-le, sans que cette transmission qui se fait de moi à vous m'enlève la moindre parcelle de ce qui compose mon avoir spirituel. N'est-ce pas ainsi que le soleil, sans rien perdre de sa substance matérielle, sans subir aucune diminution de sa puissance éclairante, projette sa lumière en tout temps et sur tous les mondes ? Aussi, à l'identité des situations correspond exactement celle des causes, et, sauf la différente nature des fluides transmetteurs, l'air d'une part, l'éther de l'autre, ce sont, dans les deux cas, des forces d'essence exclusivement fluide ou, pour mieux dire, transmises par le véhicule de fluides qui président à la réalisation des effets observés. Forces dignes de toute votre attention, je le répète, et qui, bien qu'agissant incessamment sur la matière, ne la font pas mouvoir dans les

conditions d'un transport en masse, mais par simple voie de trépidation moléculaire. Par ce moyen, les impulsions monitrices de la force, sans modifier en rien la nature du milieu qu'elles parcourent, sont transmises de proche en proche depuis le point de départ jusqu'à celui d'arrivée, et, restant toujours semblables à elles-mêmes, arrivent jusqu'à la partie spirituelle de l'être humain pour y provoquer, avec la participation de celle-ci, les effets ultérieurs que Dieu a permis à la nature et à l'activité propre de cette spiritualité d'élaborer et de mettre à jour. Car, à la suite de la perception par les organes, doit toujours survenir le travail intellectuel de l'esprit, si nous ne voulons pas ressembler à ceux qui, selon la parole du Christ, possédant des yeux et des oreilles, ne savent ni voir, ni entendre.

Et maintenant, parce qu'il existe dans tous les espaces et dans tous les mondes des êtres vivant de la vie spirituelle, parce qu'à tout instant il peut y avoir, d'une part, production et émission, d'autre part pénurie et besoin de pensées, parce qu'enfin la loi générale du progrès implique l'idée de l'élévation de tous et par tous, voilà pourquoi les forces représentatives de ces pensées, ou tout au moins de leurs germes, devaient trouver en tous lieux, en tout temps, un moyen facile de se propager dans toutes les directions et à toutes les distances ; voilà pourquoi Dieu a institué un fluide possédant toutes les facultés requises pour leur servir de véhicule ; voilà enfin pourquoi ce fluide, messager incorruptible, a été en même temps créé universel. Vous voyez que, dans cet ordre d'idées, les accords et les liaisons s'établissent entre toutes choses, que les harmonies se révèlent, que les solidarités grandissent ; vous voyez enfin que, certains secrets de la création venant successivement à jour, nous ne pouvons être que de plus en plus saisis d'admiration pour cette puissance organisatrice et directrice des mondes, aussi éclatante dans ses œuvres que mystérieuse dans son essence.

Peut-être trouverez-vous que je m'appesantis trop longuement sur ce sujet ; car, après nous en être déjà occupés pendant trois séances, j'aurai encore à vous en entretenir dans la prochaine. Mais, si vous voulez bien réfléchir que, dans ce monde et dans les autres, rien, absolument rien, ne se fait sans l'intervention de la force ; si vous considérez en outre que, sur chaque globe et sur une grande partie des êtres qui l'habitent, il doit être pourvu aux doubles exigences de la vie corporelle et de la vie spirituelle ; que, s'il faut du mouvement pour toutes deux, il suffit à l'une d'apports matériels et à l'autre d'apports exclusivement instructifs, vous comprendrez, ce me semble, qu'il y avait quelque intérêt à savoir comment les forces qui, toutes sans exception, sont productrices de mouvement, peuvent, les unes, n'apporter que les utilités de la matière indispensables au corps, les autres ne servir de véhicule qu'aux éléments préparateurs de l'instruction de l'esprit, suffisants pour celui-ci, mais dont il ne saurait se passer. Il m'a donc paru que l'étude comparée de ces forces, en ce qu'elles ont de distinctif, de ces actions spécialisées chacune dans son fonctionnement, qui se rattachent à tout ce qu'il y a de plus vivant dans la double vie de l'être humain, qui sont les compagnes inséparables de tous nos actes ; que cette étude, dis-je, méritait mieux que d'être seulement entrevue par son côté simplement énonciatif, et sur lequel la réflexion semble avoir peur de s'arrêter ; il m'a paru, enfin, qu'il était temps de la poursuivre et de l'approfondir au triple point de vue, savoir : de la pensée génératrice qui a compris la nécessité de ces actions et qui les a imposées, des rouages qui les rendent possibles, des combinaisons à l'aide desquelles se réalisent, avec une admirable précision, les effets prévus pour les unes et ajour les autres.

Aussi bien – et pourquoi ne vous en ferai-je pas l'aveu ? – je me fatigue à la longue d'entendre répéter et répéter sans cesse certains mots encore empreints d'une teinte mystérieuse, et qui par cela même sont chers aux esprits qui se laissent volontiers séduire par les inspirations de la vanité ; ces mots, qui peuvent être fort bien à leur place dans le domaine des pures idéalités, qui sont aptes à servir de soutien à tous les échafaudages de l'hypothèse, mais qui n'ont d'autre objet,

le plus souvent, que d'arrondir la phrase de l'écrivain, ou de faire croire que l'orateur qui les prononce ne peut avoir que des opinions marquées au coin de la science même. Certes, on n'a pas cessé et l'on ne cesse pas de nous parler de fluides ; à tout instant il en est question. Comme la muscade de Boileau, on en a mis partout. Si encore cette muscade était la vraie, on n'aurait à se plaindre que d'abus et d'excès ; mais lorsque, ainsi que nous en avons été témoins, elle est celle des prestidigitateurs de tout ordre et de tous rangs, elle ne peut entraîner à sa suite que mensonge et hypocrisie. Parasites de la science, qui vous arrosez le droit de parler sans cesse des fluides avec emphase, dites-nous, au moins une fois et en toute simplicité, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, comment et pourquoi ils le font ? Si vous consentez à remplir ce programme, alors même que vous ne réussiriez pas tout à fait, vous aurez du moins fait preuve de bonne volonté ; vous aurez acquis votre port d'arme et vous serez investis du droit d'aller vagabonder dans les espaces pour jeter le restant de votre poudre aux moineaux.

C'est ainsi en cette matière comme en toute autre ; ce n'est qu'ainsi, croyez-le bien, que nous pourrions arriver à la vraie connaissance de Dieu ; c'est en cherchant et en recherchant le pourquoi des choses créées, soit sur notre terre, soit sur ce que les autres astres présentent d'accessible à nos organes, que nous apprendrons, non pas tout à coup, mais peu à peu seulement, à connaître ce que nous devons penser de Dieu, de la sagesse de ses prévoyances, de la science de ses conceptions.

Mais, non ! il s'est trouvé des hommes qui, du moins en esprit, aspirent à s'élever d'un bond dans la région des causes premières, et qui, quoique n'ayant qu'une connaissance très insuffisante de ce que celles-ci sont susceptibles de produire, prétendent les expliquer et les définir d'emblée, sauf à se rendre compte plus tard des conséquences. Mais sont-ils convenablement armés pour résoudre un pareil problème ? Sont-ils de force et de taille à entreprendre un pareil combat ? Et puis, pour combattre, il ne suffit pas de vouloir, faut-il encore trouver des combattants. Or, qu'ils veuillent bien jeter les yeux sur ce qui les entoure, qu'ils veuillent réfléchir à toutes les choses dans lesquelles et par lesquelles ils vivent de corps et d'esprit, où découvriront-ils des causes premières ? Nulle part ; ils ne rencontreront partout ici-bas que des effets, rien que des effets. Comme je ne veux pas me borner ici à ne vous apporter que des paroles et que je tiens à les appuyer sur des témoignages, permettez-moi de procéder à une rapide récapitulation avec nos ambitieux personnages.

« Que pensez-vous, leur dirai-je, des perturbations et des calmes de l'atmosphère, des nuages qui l'obscurcissent ou de la sérénité qui y brille, de la pluie qui tombe, du ciel, des vapeurs qui, de la terre, s'élèvent dans l'air ? »

Sont-ce là des causes ? Ne sont-ce pas certainement des effets ?

« Que pensez-vous des flux et reflux des océans, des eaux qui coulent dans la rivière, tantôt abondantes et dévastatrices, tantôt tranquilles et insuffisantes ; de la lumière qui nous éclaire, du tonnerre qui se fait entendre, de la chaleur des étés, du froid des hivers ? »

Encore des effets pour nous, les causes sont ailleurs.

« Que pensez-vous de l'arbre qui naît et grandit, de l'herbe qui pousse, de cette végétation qui fructifie, de nos minéraux porteurs d'une constitution chimique qu'ils ne refusent pas de nous faire connaître, mais qui n'ont pas emporté avec eux leur extrait de naissance ? »

Toujours effets manifestes, vous le voyez, mais toujours aussi causes premières occultes.

« Que pensez-vous, enfin, de la distribution des terres et des mers à la surface de notre planète, de la forme sphérique de celle-ci, de ses mouvements autour du soleil, des contours et des situations que nous présentent ses plaines, ses collines, ses montagnes et ses plateaux ? »

Tout cela s'impose-t-il bien à vous comme cause, et n'y voyez-vous pas, au contraire, une succession ininterrompue d'effets ?

Et l'homme lui-même qui, si une exception était possible, aurait dû en être l'objet, puisqu'il se dit roi de son domaine, en quoi voyez-vous qu'il puisse être autre chose qu'un effet, lui qui, loin d'avoir une antériorité sur quoi que ce soit, est venu le dernier de tous ? Sans doute, il possède des forces et une volonté propres ; mais toutes ces facultés, je l'ai déjà dit bien souvent, il ne se les est pas données ; elles lui ont été octroyées, et encore ne les a-t-il reçues qu'en vue d'un exercice très restreint et dans les seules limites d'une organisation qui est loin d'être omnipotente. En réalité, dans la pensée de Dieu, l'homme n'est qu'un instrument, mieux doué sans doute que beaucoup d'autres, mais subordonné. Or puisque, décidément, dans ce monde ne résident pas les causes premières, puisque nous ne pouvons y rencontrer que leurs effets, reconnaissons donc que ce n'est qu'en nous appliquant à l'étude du créé qu'il nous sera possible de savoir quelque chose de ce qu'a pu être la pensée créatrice. Que diriez-vous d'une personne qui prétendrait deviner le mot d'une énigme sans avoir une connaissance préalable des données de cette énigme, c'est-à-dire sans rien savoir de ce qui se rattache directement à la puissance linguistique inhérente à ce mot ?

Eh bien ! il y a certains hommes qui, sans broncher, n'hésitent pas à accomplir de si stupéfiants prodiges. Il est vrai que, dans leur explication de cette énigme, dont ils ne connaissent pas les éléments énonciatifs, ils font un tel abus d'expressions à sens multiples, soit par elles-mêmes, soit parce qu'ils ne se font pas faute de leur en attribuer quand elles n'en ont pas assez pour les besoins de la cause, d'expressions tellement détournées de leur acception habituelle, tellement sophistiquées, et avec cela si ampoulées, si prétentieuses, si faussement saupoudrées de science, que leur prétendue explication constitue une seconde énigme tout autrement compliquée que la première, et que vous n'afficherez pas la prétention d'expliquer, parce que vous sentirez bien dans les profondeurs de votre raison que vous n'en avez pas les moyens.

Ici encore je vous prierai de ne pas me taxer d'exagération ; car, dans cette circonstance comme dans tous les cas semblables, je n'entre pas en lice sans armes, je n'affirme pas sans témoignages à l'appui ; veuillez donc me prêter un instant d'attention.

Dans un ouvrage qui ne manque pas d'un certain mérite au fond, je le reconnais, mais qui, dans la forme et dans l'expression, ne présente guère que prétention et obscurité, dans cet ouvrage, l'auteur, voulant nous édifier sur une des différences qui distinguent la chaleur du soleil de sa lumière, – c'est ainsi du moins que je crois pouvoir interpréter sa pensée, sans aucune espèce de garantie toutefois, – l'auteur, dis-je s'exprime ainsi :

« La chaleur du soleil peut bien exciter des mouvements électro-magnétiques à la surface de la terre ou d'une autre planète, mais cela n'empêche pas les limites des vibrations électro-magnétiques d'être contenues dans le volume du corps cosmique individuel, tandis que les vibrations de la lumière vont aux confins de l'univers galacto-cosmique. »

Les mots ambitieux, vous le voyez, ne font pas de défaut : le soleil, la terre, les planètes, le corps cosmique, les mouvements électromagnétiques, les vibrations de la lumière ! N'est-ce pas à croire que nous avons affaire ici avec un des flambeaux de la science universelle, avec son programme tout au moins ? Voilà pour ce qui concerne le côté radieux du tableau. Passons aux ombres et aux obscurités. Je n'ai pas d'abord une idée bien nette de ce que l'auteur appelle *les limites* des vibrations. Veut-il parler des limites de l'amplitude permise au mouvement moléculaire vibratoire ou aux limites de leur propagation à travers l'espace ? En second lieu, dans cette partie de phrase : « le volume du corps cosmique individuel », la préposition *du* accompagnée du qualificatif *cosmique* semble vouloir indiquer un corps particulier existant dans un lieu du ciel non désigné, par suite de quelque omission sans doute, plutôt qu'un objet corporel quelconque.

Dans cette incertitude, le mot individuel qui vient à la suite, s'il n'est pas une superfétation, exige une explication, parce qu'il comporte deux sens : l'un rappelant une idée d'isolement dans l'espace par rapport aux autres corps, l'autre s'appliquant à une individualisation déterminée par quelque qualité spéciale. Que si, pour tâcher de dissiper les doutes, on veut se reporter à la définition du mot *cosmique*, les dictionnaires, ceux du moins parus jusqu'en 1850, nous disent que ce mot désigne l'état de mouvement, et la situation d'un astre qui se lève en même temps que le soleil. Certes, ce n'est pas là une explication ; ce ne saurait être au contraire qu'une obscurité de plus. En troisième lieu, si, avec l'expression *vibrations électro-magnétiques*, on a voulu produire un bel effet de lecture et d'audition, on aurait dû prendre garde, en rappelant ainsi les propriétés de l'électricité, qu'il n'est nullement de règle invariable que ces sortes de vibrations soient contenues dans les volumes des corps, qu'il y a des substances, entre autres celles qui sont métalliques, pour lesquelles tout se passe à la surface et rien ne pénètre à l'intérieur. Quant aux confins de ce fameux univers *galacto-cosmique*, qu'aucun astronome sans doute n'a connu sous cette redondante dénomination ; quant à ces confins, dis-je, il est à croire qu'à tout jamais ils seraient restés pour moi inaccessibles, si un souvenir accidentel des fables mythologiques de l'ancienne Grèce : Junon allaitant Hercule, – n'était venu m'apprendre que cet impénétrable *galacto* n'est autre chose que la voie lactée. Quelle singulière manie, en vérité, que d'avoir recours à un sobriquet connu d'un seul, alors qu'on a sous la main une dénomination parfaitement acceptée et comprise, même sans sortir de notre pays, par trente-six millions d'êtres humains !

J'aurais d'autres citations à vous faire, prises dans cet auteur et dans plusieurs autres ; mais, si je voulais me maintenir dans cette voie, je ne sais quand il me serait possible de rentrer dans notre sujet. Ce que je désire que vous reteniez de ceci, c'est que la vraie science, la science bien comprise et bien possédée, celle des Cuvier, des Buffon, des Arago, des Dumas, des Humboldt, lorsqu'elle s'adresse au public, sait toujours s'exprimer clairement, même pour les choses les plus compliquées, et sans sortir des limites de la langue que tout le monde parle et comprend, tandis que les écrivains plus riches d'orgueil que de savoir excellent à faire tomber les choses les plus simples dans le domaine de l'incompréhensible.

J'ai cru devoir vous donner ces avertissements ; car, depuis quelque temps, en morale, en philosophie, comme en beaucoup d'autres choses, je vois grossir le flot des ambitions malsaines, des égoïsmes éhontés et, permettez-moi l'expression, car elle n'a rien d'exagéré, des paroles plus que suspectes. A vous maintenant de vous tenir sur vos gardes et d'aviser.

Dans la prochaine séance, je continuerai l'exposé de mes recherches sur les diverses conceptions que nous devons nous faire des forces et de leurs effets.

HUITIÈME CONFÉRENCE

du 16 décembre 1883

PREMIÈRE PARTIE

Nécessité rationnelle de la distinction à établir entre les forces suivant qu'elles sont destinées à satisfaire, soit aux exigences corporelles, soit aux fonctions spirituelles de l'être humain.

Chez l'être humain, le principe corporel s'usant incessamment il faut, incessamment aussi, qu'il reçoive des restitutions matérielles. Ces restitutions se font par l'emploi de certaines forces susceptibles d'agir sur la matière, de la diviser, d'en modifier la constitution et de la transporter. – Quant au principe spirituel, qui ne s'use pas, aucune restitution de matière, soit terrestre, soit de toute autre espèce, ne lui est nécessaire. Mais, parce qu'il doit se mettre en rapport avec tout ce qui constitue le milieu dans lequel il est placé, il faut qu'il reçoive les avertissements à l'aide desquels il lui sera possible d'accomplir cette mission. Ces avertissements lui sont précisément donnés par des forces que j'appellerai volontiers monitrices, qui ont pour véhicule les corps fluidiques, qui se bornent à mettre ceux-ci en état d'oscillation vibratoire, ne déplaçant jamais de la matière et ne transportant que la mobilité – Confirmation des premiers aperçus, précédemment exposés, sur les utilités providentielles du fluide universel.

Je vous ai beaucoup entretenu de la force, et peut-être trouverez-vous qu'il serait temps d'en finir avec un sujet qui, quel que soit son intérêt, ne se présente pas à l'esprit sans certaines difficultés de compréhension. Mais, d'une part, la force n'est-elle pas, toujours et partout, dans la vie ? D'un autre côté, n'est-ce pas en raison même de ces difficultés qu'il devient nécessaire de multiplier les explications et de présenter leur développement sous divers aspects ? car, en matière d'instructions et parce que toutes les intelligences n'ont pas été coulées dans le même moule, il faut de la variété. L'argument qui séduit l'un peut laisser l'autre indifférent. Il faut donc que celui qui enseigne ne se borne pas à un seul aperçu, il faut que son portefeuille, même lorsqu'il s'agit d'un objet unique, soit muni d'un nombre suffisant de leçons pour que chaque auditeur puisse utilement saisir et s'approprier celle qui convient le mieux à la nature de son tempérament. C'est ainsi que, dans le cours ordinaire de la vie, nous voyons certains caractères se laisser facilement conduire par la douceur, tandis que d'autres ne savent obéir qu'à la contrainte ; c'est encore ainsi que, dans les unions conjugales, l'homme est séduit, tantôt par la beauté physique, tantôt par les qualités artistiques, intellectuelles et morales, et que trop souvent, dédaignant les unes et les autres, il ne connaît d'autre puissance attractive que celle de l'or.

Je vais donc encore vous parler de la force, non pour vous signaler et vous expliquer de nouveaux principes, mais pour élucider, à l'aide de quelques développements, ceux que j'ai déjà exposés, et vous conduire vers des sommités d'où votre raison pourra contempler sans obstacle, et en récompense de vos efforts, de brillantes et harmonieuses perspectives.

J'ai déjà appelé votre attention sur cette circonstance de l'œuvre de la création, que l'être humain est composé de deux principes : l'un exclusivement matériel, l'autre exclusivement spirituel, et, par conséquent, essentiellement différents l'un de l'autre. Comment donc, ai-je ajouté, ne serait-on

pas conduit à conclure que ces deux vies si contrastées, si dissemblablement organisées, doivent être servies, alimentées et satisfaites par des voies, des procédés, des forces et des apports de nature différente ?

A coup sûr, cette conclusion n'a rien que de très logique dans ses premiers aperçus. Procédons maintenant à un examen plus approfondi de ces importantes questions et commençons par ce qui se rapporte à la nature matérielle de l'homme.

Une longue expérience d'abord, confirmée ensuite et éclairée par des recherches scientifiques, nous a appris que tout travail corporel, soit volontaire, soit obligé, qu'il prenne sa source dans l'étude, dans les distractions, dans les opérations manuelles, dans le simple fonctionnement même des organes, fatigue le corps, l'use, et lui fait perdre tous les jours une partie de sa substance. « Un animal, dit l'illustre chimiste M. Dumas, constitue un appareil d'où se dégage sans cesse du charbon, sous forme d'acide carbonique, de l'hydrogène sous forme d'eau vaporisée et de l'azote. »

Il faut donc, vous l'avez compris, puisqu'il y a des pertes continues, qu'il y ait de non moins constantes restitutions ; sans quoi, le corps ne tarderait pas à dépérir et à s'éteindre. C'est à l'aide de la respiration, soit pulmonaire, soit cutanée et de certaines déjections, que s'échappe ce qui doit sortir du corps, par suite de la constante usure qu'il éprouve ; c'est à l'aide de la nutrition que s'accomplissent les restitutions nécessaires pour le maintien de l'équilibre corporel. Mon intention ne saurait être ici de vous présenter la théorie de ces deux grandes fonctions vitales. Pour la question qui nous occupe, je me borne à vous signaler et à vous prier de retenir ceci, que, dans l'une comme dans l'autre, il y a transport de matière, savoir : les matières atmosphériques dans la respiration, les substances alimentaires, toutes matérielles aussi, dans l'acte restititif de la nutrition.

Mais le corps humain éprouve d'autres besoins que celui de récupérer ses pertes et de manger. Personne n'ignore que tout excès de froid et de chaud, de sec et d'humide, altère sa santé, lui impose la douleur et peut mettre sa vie en danger. Il faut donc qu'il se prémunisse contre ces diverses attaques, et il y parvient, en partie en se couvrant de vêtements, en partie en se construisant des abris. Or, qu'il s'agisse de vêtements ou d'abris, c'est encore à la matière et exclusivement à la matière qu'il doit faire appel pour les obtenir. Parcourez tous les détails de la vie corporelle de l'homme, qu'il veuille se procurer du chaud en hiver ou du frais en été, avoir de la lumière pendant la nuit ou de l'obscurité pendant le jour ; qu'il veuille établir des routes, des chemins de fer, des canaux et se procurer les moyens de les exploiter ; qu'il veuille diriger un courant électrique, s'élever dans les airs, utiliser l'aimant pour se conduire sur les eaux de l'Océan, projeter sur les astres un coup d'œil plus perçant et plus révélateur, c'est toujours et invariablement à la matière qu'il aura recours. D'un autre côté, l'expérience nous apprend que, pour obtenir avec la matière toutes ces réalisations, c'est constamment à la force que nous devons nous adresser. Or, dirai-je, pourquoi en est-il ainsi ? Il n'est pas sans intérêt de le rechercher ; car si, au premier abord, et n'obéissant qu'aux entraînements d'une constante et routinière habitude, la question peut paraître naïve, vous allez voir qu'elle n'est pas dépourvue de son côté philosophique.

Il me semble bien évident, en effet, que, si la matière, dans les divers états où elle se présente naturellement à nous, dans les diverses situations qu'elle occupe à la surface de la terre, n'était pas le représentant, disons mieux, le réceptacle de certaines forces, il me semble évident, dis-je, qu'il serait difficile de comprendre que, pour obtenir d'elle ce que nous voulons, nous fussions obligés de recourir à la force et quelquefois aux puissances les plus énergiques. Là où il n'y a pas de force, vous dirait ingénument M. de La Palisse, il n'y a pas de résistance. Or, quand la résistance est nulle, à quoi bon l'emploi de la force ? Que diriez-vous du bon sens d'un meunier qui, lorsqu'il

n'y a pas de grain entre les meules, s'amuserait à laisser échapper les forces hydrauliques accumulées dans ses réservoirs ; ou d'un homme qui, n'ayant aucun obstacle devant lui, agiterait convulsivement ses bras, ses jambes, tout son corps ; prodiguerait la force, en un mot, pour demeurer victorieux d'une résistance qui n'existe pas ?

Mais comme, au contraire, nous avons appris depuis notre enfance que, toutes les fois que nous avons affaire avec la matière, nous devons nous attendre à lutter contre des résistances, et que toute résistance est représentative d'une force, voilà pourquoi nous avons été instinctivement conduits à opposer la force à la force, soit en recourant à celle que nous trouvons en nous-mêmes, soit en empruntant celle qui est disséminée autour de nous. Vous le voyez donc, en fait, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, l'instinct humain ne manque pas de logique.

Rendons maintenant cette logique du fait plus complète, en lui ajoutant celle de la raison. Recherchons à cet effet quelles peuvent être ces forces productives des résistances inévitables que la matière, même la plus subtile, nous oppose, et dont d'autres forces doivent avoir raison.

Il n'est pas nécessaire de se livrer à de nombreuses observations pour constater que les diverses substances dont se compose l'écorce solide minérale du globe constituent des agrégations de parties qui peuvent être différentes, quand on passe d'un corps à un autre, mais qui, dans le même corps, sont semblables entre elles, soit au point de vue physique, soit au point de vue chimique. Ces diverses parties ne sont pas seulement juxtaposées par voie de simple contact, comme le sont des grains de blé dans un tas de cette substance ; elles adhèrent plus ou moins énergiquement les unes avec les autres, et forment un tout consistant. Il ne vous sera pas d'ailleurs difficile de comprendre que cet état de consistance, et par suite de conservation, était une nécessité providentielle de la création terrestre, et que, s'il n'avait pas été porté à un degré d'énergie suffisamment élevé, il y longtemps que les actions atmosphériques et météorologiques qui s'exercent, depuis des millions d'années, à la surface de notre planète, sur les matières dont la création est antérieure à celle de l'homme, auraient désassocié, fragmenté, broyé, réduit celles-ci en poussière, anéantissant en même temps les utilités diverses que nous tirons aujourd'hui de l'état suivant lequel elles ont été constituées. Cette adhérence, cette cohésion qui détermine et assure la solidité des corps, n'a pu être établie à l'origine, et ne peut évidemment s'être maintenue, dans la suite des temps, que sous l'influence d'actions occultes, il est vrai, mais permanentes, dont la chimie, au surplus, nous dévoile peu à peu les secrets, et que nous devons considérer comme de véritables actions conservatrices des organisations primitives. Telles sont les forces auxquelles il nous faut opposer celles qui sont à notre disposition, lorsque, en vue de nos besoins, nous sommes obligés de retirer d'une matière quelconque une partie plus ou moins étendue de son volume. Ce résultat ne peut évidemment être obtenu qu'après que toutes les forces d'adhérence qui reliaient la partie au tout ont été détruites. Or, en matière terrestre, la destruction de la force ne s'obtient que par la force. Mais ne négligez pas de remarquer que, si ces forces d'adhérence, lorsque vous avez voulu vous procurer un fragment de matière, vous ont imposé la charge pénible de les détruire sur le pourtour de ce fragment, elles persistent dans la masse entière de celui-ci, et vous apportent ainsi, pour l'avenir de vos œuvres, toutes les garanties de conservation et de durée que la main créatrice, si intelligemment prévoyante, leur a communiquées à l'origine.

Après m'être expliqué sur la nécessité de recourir à la force pour effectuer la division de la matière, j'aurai peu de choses à ajouter pour ce qui concerne son déplacement. Vous savez que tout corps matériel placé sur un terrain où il ne peut ni rouler, ni glisser, y restera comme fixé. Vous savez encore que ce n'est qu'avec des forces d'une énergie en rapport avec la masse de ce corps que celui-ci pourra être tiré, poussé ou soulevé. Nous concluons donc de là, comme précédemment, qu'il y a nécessairement une force qui le maintient en place, et que c'est à vaincre cette force que celles que nous mettons en œuvre sont employées.

Cette conclusion est exacte de tout point. La force entrevue, et contre laquelle nous entrons en lutte, existe en effet : c'est celle de la gravité ou de la pesanteur, en vertu de laquelle tout corps, qu'il soit en l'air, qu'il soit sur le sol, est attiré vers le centre de la terre, tend par lui-même, dès que des circonstances favorables le permettent, à s'en rapprocher, descendant ainsi des lieux élevés vers les lieux plus bas, et chez lequel cette tendance ne peut être combattue que par les forces inverses que nous sommes en mesure de lui opposer. Ainsi, vous le voyez, qu'il s'agisse de la division de la matière ou de son déplacement, l'emploi de la force, que l'expérience nous démontre être nécessaire, est dans l'un et l'autre cas éminemment rationnel, puisque ce sont précisément des forces qu'il s'agit de combattre et de vaincre, et je viens de vous faire connaître ce que sont celles-ci.

Pour vous distraire un instant de ce qu'il peut y avoir de sérieux dans ces instructions, je vous proposerai, Mesdames et Messieurs, de nous mettre un instant à table. Bien que le repas que j'ai à vous offrir soit assez rapproché de celui que vous venez de faire en dernier lieu, ne craignez rien pour votre santé, il ne vous donnera aucune sorte d'indigestion. Certes, il y a peu d'opérations aussi matérielles que celle à laquelle je vous convie ; voyons donc si les forces que vous allez mettre en activité possèdent bien les caractères que je viens de décrire.

Et d'abord, chacun de vous prend sa chaise, la dépose devant la table à la place qu'il doit occuper, s'assied, et, avant que les mâchoires commencent à opérer, soit en manière de passe-temps, soit pour se donner une contenance, s'amuse à faire passer de droite à gauche ou de gauche à droite les divers instruments, cuiller, fourchette, couteau, qui doivent faciliter son fonctionnement pendant le repas. Puis on apporte successivement de la cuisine dans la salle à manger les mets dont le menu se compose. Après les avoir déposés un instant sur la table, on les fait circuler en les présentant à chaque convive, qui, suivant son appétit ou sa gourmandise, fait son choix avec plus ou moins de discrétion, soit pour la quantité, soit pour la qualité, et dépose le morceau préféré dans son assiette. Remarquons, en passant, que tous ces mets sont essentiellement de nature végétale ou animale, sauf un seul condiment, le sel, qui appartient au règne minéral. Peut-être aussi, – ne serait-ce qu'à titre de délassement et de curiosité, – n'est-il pas hors de propos de signaler une seconde exception en faveur des fourchettes, que quelques individus maniaques, comme vous pouvez l'avoir appris, se sont donné la singulière et très malsaine gloriole d'avaler ; mais ils ont eu peu d'imitateurs, et, généralement, ceux qui veulent faire disparaître les fourchettes aiment mieux les mettre dans leurs poches que dans leur estomac.

Jusque-là, vous avez pu vous en convaincre, nous n'avons eu affaire qu'à des forces procédant à des déplacements de matière. Mais, si le morceau déposé dans votre assiette est trop volumineux ; si, en outre, il est entremêlé de viande et d'os, nos opérations de division de la matière, indépendamment de celle du bris du pain, vont commencer. Vous séparerez d'abord les parties osseuses des parties musculaires ; puis vous réduirez ces dernières en petits fragments, par la force de vos bras armés, l'un de la fourchette pour tenir le bloc en respect, l'autre du couteau pour détruire l'adhérence des chairs, et en opérer la division. Le volume des fragments, si d'ailleurs vous n'êtes pas trop glouton, devra être proportionné à la capacité de votre cavité buccale et à l'espace libre qui doit lui être réservé pour exécuter l'importante opération qui va suivre. Car tout n'est pas fini, lorsque vous avez porté les morceaux à la bouche ; il faut alors, à l'aide de la mastication, diviser encore les substances alimentaires, les triturer, les broyer pour achever de détruire leur adhérence ; et ce n'est pas à ceux qui, ayant de mauvaises dents, ont la malencontreuse chance d'avoir à lutter contre des viandes coriaces, que vous parviendrez à persuader que ce n'est qu'une fort médiocre besogne que celle qui consiste à les déchiqeter suffisamment pour les faire descendre dans l'estomac sans courir le risque d'étouffer, ou la malchance d'avoir une indigestion. Si l'opération de boire était aussi compliquée, aussi pénible,

que l'est quelquefois celle de manger, j'aime à croire que nous aurions moins de cabarets et que nous compterions moins de vieux ivrognes. Voilà notre repas terminé, repas d'anachorète il est vrai, mais qui, s'il n'alourdit pas votre ventre, aura peut-être le privilège, et c'est là mon désir, d'éclairer, de préciser et d'étendre vos conceptions.

Si nous passions en revue tous les autres besoins de notre corps, c'est toujours des manipulations et des déplacements de la matière qu'il serait question. J'espère qu'à cet égard vos convictions sont faites et parfaites. Il se pourrait même, tant sont grands les entraînements de l'habitude, il se pourrait, dis-je, que ces convictions sur ce sujet fussent si bien établies chez vous que, par une sorte de réaction, vous pourriez avoir quelque peine à penser qu'on doive attribuer la conception de la force à ce qui n'agit sur la matière ni pour la diviser, ni pour la transporter, rejetant tout autre mode d'action dans le pur domaine des idéalités.

Je me suis appliqué à bien fixer à cet égard le cours de vos idées ; mais je n'ignore pas qu'entendre une seule fois un enseignement n'est pas toujours suffisant pour s'en bien souvenir ; en conséquence, et malgré le premier degré d'instruction que je vous ai donné, arrêtons-nous sur cette pensée, qui confine au matérialisme, et consacrons-lui quelques instants d'examen.

C'est probablement parce que les adeptes de cette dernière doctrine n'ont pas su établir de distinction à ce sujet et se sont bornés, faute d'y avoir suffisamment réfléchi, à ne voir dans toute action terrestre que des manipulations et des apports de matière ; c'est par ce motif, dis-je, qu'ils ont été conduits à considérer comme tout à fait inutile et, par suite, à nier dans l'être humain l'existence d'en principe, le principe animique, complètement étranger, quant à son essence, à toute constitution matérielle terrestre, et dont, par suite, l'introduction ici-bas serait, disent-ils, une permanente contradiction. Mais est-ce à dire pour cela, et telle est la distinction que je reproche au matérialisme de n'avoir pas su faire, est-ce à dire que ce principe, quoique inhabile à s'approprier la plus minime parcelle de nos substances terrestres, ainsi que notre corps le fait à tout instant, se montre tellement réfractaire et antipathique à celles-ci, qu'il ne soit pas susceptible d'être impressionné, d'être même grandement et utilement impressionné par elles, et qu'à son tour il ne possède pas la faculté de les mettre en mouvement et de s'en servir ? Or, si cette mutualité d'actions et de réactions entre le matériel et le spirituel est au contraire inévitable et incessante, et comment ne le serait-elle pas, puisque les deux principes ont été organisés pour vivre ensemble ? si c'est réellement ainsi que les choses se passent ; si le simple rapprochement des éléments des deux principes, sans immixtion aucune des uns avec les autres, mais par la voie directe et unique d'impulsions alternativement reçues et communiquées, peut produire, ainsi que j'ai essayé de vous le démontrer, les plus remarquables effets ; si ce rapprochement et ces impulsions déversent sur la vie de l'être humain les plus hautes utilités, comme le prouve l'obéissance si concordante des mouvements de notre corps avec les aspirations si mobiles de notre volonté ; s'il en est ainsi, conclurai-je, qui donc pourrait prétendre qu'il y a contradiction dans l'existence simultanée, sur cette terre, de ces deux principes et dans leur fonctionnement coopératif ? Ah ! je ne comprends que trop, quand on se refuse à compter sur une intelligence supérieure à celle de l'homme, que celui-ci, en son infime médiocrité, ne trouve qu'obscurité et mystères dans l'organisation animique et dans ses rapports avec la matière ; aussi, à une première négation : celle de Dieu, en ajoute-t-on une seconde : celle de l'âme. Mais, lorsqu'on s'est appliqué à étudier dans ses œuvres la science de ce Dieu créateur, on ne tarde pas à reconnaître que les obscurités disparaissent peu à peu, que certains mystères se dévoilent, que tout n'est pas incompréhensible dans les phénomènes, et qu'il y a des problèmes que nous sommes en mesure de résoudre. Quant à moi, loin de trouver en ceci des oppositions, je ne peux y voir que les plus admirables harmonies. Seulement, – et c'est ce que n'a pas su voir le matérialisme, – les moyens sont différents pour chaque principe et conformes à la spécialité de son essence, savoir : moyens d'assimilation

matérielle pour l'entretien et la conservation du corps, moyens d'agitation fluïdique dans l'âme pour la production et la manifestation de la pensée ; le tout agissant sans lutte, sans opposition, mais au contraire en accord complet et ininterrompu avec les décisions volontairement prises par le libre arbitre.

En attendant, comme ces diverses choses, quoique fort anciennes quant à leur origine et à l'usage machinal que nous en faisons, sont de date assez récente, au point de vue de leur conception spirituelle, il ne sera pas inutile, je crois, d'en reproduire ici l'énoncé. Voici donc, en termes succincts, ce que je vous invite à bien retenir :

Les forces qui nous aident à diviser, à manipuler, à transporter la matière, sont indispensables pour l'entretien et la conservation du principe corporel, car celui-ci s'use sans cesse, et même, malgré ses réparations, finit par succomber. Mais ces forces sont non-seulement inutiles ; elles seraient contradictoires pour le principe spirituel : d'abord, parce que ce principe est immuable et éternel par lui-même ; en second lieu, parce qu'il ne contient pas et ne saurait contenir un atome de matière terrestre ; qu'en conséquence, aucun apport de cette dernière espèce ne lui est nécessaire et ne saurait lui agréer. Toutefois, nous aurions quelque peine à comprendre, si ce principe restait au repos, si aucune force n'agissait sur lui, qu'il ne pût rien mettre à jour : le repos, en effet, n'est-ce pas l'improductivité ? Or notre âme, bien ou mal, ne cesse pas de produire. Il faut donc que les agents d'activité s'exercent incessamment sur elle ; non pour lui apporter de la matière, répétons-le encore une fois, mais pour lui communiquer des impulsions, pour imprimer à ses éléments fluïdiques, si éminemment subtils, cette mobilité cadencée qui, une fois la matière exclue, semble devoir être le seul aliment de la vie de l'âme ; c'est là ce que sont chargées de faire les vibrations moléculaires des fluides dont je vous ai expliqué l'origine et le jeu ; dans lesquelles chaque élément du milieu oscillant se maintient dans les limites réservées à son mouvement de va-et-vient, n'en sort pas et, par conséquent, n'est pas transporté dans les diverses régions de l'espace. Tel est le procédé que Dieu a employé pour que certaines forces, tout en mettant à contribution de la matière, n'en fissent pas d'apport et servissent simplement de véhicule à de la mobilité.

Mais à une mobilité qui n'est pas quelconque, qui se maintient toujours semblable à elle-même, soit dans ses diverses individualités, soit dans ses successions ; qui n'est pas affolée comme le sont les déchaînements de la tempête ou les fureurs de l'Océan ; qui, forte ou faible, se propage dans l'espace avec mesure, avec ordre, avec l'inflexibilité des nombres qui président, comme je vous l'ai expliqué, à la constitution de ses divers degrés vibratoires. Telles sont les mobilités sans cesse régulières, rationnellement conduites, inaltérables dans toute l'étendue de leur parcours, qui se montrent concordantes, – autant que peut l'être la matérialité, – avec ce qu'il y a d'intelligent, de raisonnable et de raisonné dans l'être humain, et qui, se transmettant avec ordre et mesure, – mais avec un développement de puissance et par des moyens qui nous sont inconnus, – sur les éléments spirituels, fluides et mobiles eux-mêmes au plus haut degré, mettent en exercice les facultés de l'âme, et permettent à celle-ci de percevoir, d'agir, de penser et de vouloir.

Dans l'étendue limitée des conceptions permises à l'être humain, tels sont les procédés à l'aide desquels nous reconnaissons, d'une part, comment les avertissements que l'âme doit recevoir lui parviennent ; d'autre part, comment ceux qu'elle veut émettre sont transmis en dehors d'elle.

Sans crainte de vous tromper, vous pouvez affirmer que, dans le fonctionnement de l'âme, tout ce qui doit entrer dans son sanctuaire ou en sortir a pour véhicule des vibrations fluïdiques. Et comment pourrait-il en être autrement ? puisque dans toutes les vies qui s'accomplissent, soit sur les planètes, soit dans les espaces, il existe entre l'âme et tout ce qui lui est extérieur un fluide périspirituel qui doit, par conséquent, être inévitablement traversé, et qui, ne devant faire à l'âme ni aucun apport, ni aucune prise de matière, ne peut agir que par voie de vibration.

Quant à ce qui se passe dans l'intérieur de la sphère de l'âme, nous l'ignorons. L'enveloppe corporelle qui nous entoure ici-bas est trop épaisse sans doute pour nous permettre, lorsque nous arrivons aux confins du principe spirituel, d'avoir conscience des opérations ultérieures qui se pratiquent dans son intérieur, et nous sommes obligés de nous arrêter sur le seuil. Espérons que la lumière se fera, lorsque, débarrassés des entraves de notre corps, nous n'aurons plus à compter qu'avec un périsprit suffisamment épuré par des œuvres méritantes. Interrogé sur ces questions de l'âme et du périsprit, qui touchent de si près aux causes premières, un Esprit sage et consciencieux termine sa communication en ces termes, bien faits à la fois pour nous inspirer l'amour du travail et nous préserver contre les impatiences :

« Croyez-vous, dit-il, que je ne cherche pas comme vous ? Mais, vous, vous cherchez le périsprit ; nous autres, maintenant, nous cherchons l'âme ; attendez donc. » (*Livre des Médioms*, n° 51.)

Vous ne sauriez exiger que je traite ici le programme tout entier des questions qui se rattachent à l'âme et au périsprit ; j'aurai encore à revenir sur ce sujet, lorsque nous nous occuperons du fonctionnement des vies, soit terrestres, soit ultra-mondaines. Pour le moment, je me suis borné, et cette partie de la besogne est déjà bien assez ardue, à vous entretenir de ce qui est indispensable pour se faire une idée suffisamment nette de ce qui concerne le fluide universel, c'est-à-dire des nécessités de son existence et des conditions sous lesquelles il sert de véhicule général à toutes les forces qui intéressent la spiritualité de l'être humain, cette spiritualité par laquelle nous sentons, nous pensons, nous aimons, nous voulons.

Et maintenant, si vous voulez bien réfléchir à ce que je vous ai dit de l'essence si éminemment subtile de l'âme, de son impressionnabilité pour les perceptions, de la spontanéité de ses sentiments de sympathie ou d'antipathie, de l'éclosion si souvent imprévue de ses pensées, de la rapidité d'exécution de ses volontés, comment pourriez-vous croire que c'est avec de la grosse et brute matière que toutes ces conditions ont pu être réalisées ? Comment ne pas admettre qu'à ces agitations si exceptionnelles, si invisibles, si intangibles, si rapides, il fallait un véhicule exceptionnel aussi, subtil, rapide, vibrant, soumis dans ses mobilités à l'ordre et à la mesure ? Or, si j'ajoute qu'un pareil fluide existe, et vous en avez eu la preuve ; qu'il est partout ; qu'il touche à tout ce qui est créé matériel ou spirituel ; qu'il subit immédiatement l'influence des forces même les plus petites ; qu'il transmet cette influence par voie de mouvements vibratoires qui font osciller chaque élément de l'éther dans les limites d'une certaine zone, mais ne lui permettent pas d'en sortir et s'opposent ainsi à tout transport de matière ; si j'ajoute encore que toutes ces transmissions, quelque nombreuses qu'on les suppose, quelque fréquents que soient leurs entrecroisements et leurs chocs, se conservent chacune entière, intacte, et se manifestent à leur point d'arrivée avec la constitution même qui leur a été faite au point de départ ; comment, dis-je, pourrait-on refuser à un fluide qui possède toutes les facultés nécessaires pour effectuer si ponctuellement des transmissions nettes, précises, indélébiles pendant tout leur trajet ; comment, dis-je, pourrait-on refuser à ce fluide la propriété d'être un communicateur universel ? S'il en était autrement, Dieu aurait donc créé un système de possibilités aussi admirable dans son organisation que stérile dans ses effets ; il aurait permis à la science humaine de se mettre en rapport avec la science divine, de la connaître, de l'explorer, d'en recevoir les enseignements, et cela, non pour réaliser un progrès, mais pour aboutir à une déception ! Votre raison est trop spirite, j'aime à le croire, trop accoutumée à comprendre les nécessités, les rationalités de l'œuvre créatrice, pour se laisser entraîner vers des conclusions qui ne tendraient à rien moins qu'à constater l'inutilité de l'étude chez l'être humain et le manque de prévoyance chez Dieu. Double hérésie dont aucun de vous, j'en ai la conviction, ne voudrait assumer la responsabilité.

DEUXIÈME PARTIE

De la dualité des effets produits par une force quelconque sur les êtres terrestres doués du principe intelligent. – Nous n'envisageons ici la question qu'au seul point de vue de son exercice pratique ; dès les premières leçons de 1884, nous en expliquerons la psychologie.

Il ne suffit pas, et vous l'avez sans doute déjà compris, de savoir que certaines possibilités de mouvements spéciaux dans les fluides ont été créées ; il ne suffit pas d'avoir constaté comment s'opère la transmission de ces mouvements à travers ces fluides ; il faut aussi rechercher en toute sincérité, et en se mettant autant que possible à l'abri de toute illusion, quels peuvent être les résultats effectifs et efficaces que ces transmissions, – qui s'adressent surtout à la spiritualité, – sont susceptibles de produire sur les diverses classes d'êtres intelligents qui existent dans l'univers. Mon intention, croyez-le, n'est pas de faillir à cette tâche ; le moment est proche où il me sera possible de l'accomplir utilement, mais il n'est pas encore tout à fait venu. Il me reste à vous éclairer sur certains principes, qui vous seront d'un grand secours et que je serais très coupable de négliger. N'imitons pas ce qu'on fait trop volontiers dans notre pays, où l'on se lance dans les plus difficiles entreprises sans les ressources nécessaires. Allons au Tonkin, je le veux bien ; mais allons-y, dès l'abord, avec une armée suffisante. Eh bien ! notre armée, à nous spirites, déjà préparée en grande partie dans les précédentes conférences, nous allons aujourd'hui la compléter, et, dès les premiers jours de l'année qui va s'ouvrir, nous pourrons, avec son aide, nous établir solidement sur le domaine de la médiumnité et des communications.

Et, d'abord, il n'est pas sans intérêt d'insister sur quelques circonstances d'ordre général et auxquelles peut-être on n'a pas accordé assez d'attention. Vous savez qu'une force, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle agit sur la matière ordinaire, produit toujours sur celle-ci un effet physique plus ou moins important, suivant l'énergie, l'intensité de la force ; plus ou moins apparent, plus ou moins facile à constater, mais certain. Un coup de masse, appliqué sur de la roche ou sur du bois, déterminera tout au moins une épaufrure, une compression, et pourra, s'il est assez puissant, opérer une division en fragments. La rivière tumultueuse entraîne et fait descendre avec elle les corps plus légers qui sont à sa surface, et vous les voyez prendre un mouvement de rotation sur les points où les eaux tourbillonnent elles-mêmes. On sait que la force du calorique augmente le volume de tous les corps ; qu'elle peut finir par transformer en vapeur ceux qui sont liquides, et qu'à l'inverse le retrait de cette force, poussé à un certain degré, peut solidifier ceux-ci. Lorsque je frotte avec un archet la corde d'un instrument, cette corde entre en vibration et communique, par suite, à l'air environnant ces systèmes de mouvements vibratoires moléculaires que je vous ai décrits, et je pourrais citer grand nombre d'autres exemples.

Or, ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est que les mêmes forces, lorsqu'elles agissent sur la partie matérielle d'un être intelligent, ne se bornent pas à manifester un seul ordre d'effets ; elles en produisent toujours deux de nature très distincte : d'abord, des effets physiques analogues à ceux que nous venons d'indiquer ; en second lieu, d'autres effets nuls, complètement nuls dans les cas précédents, mais accentués dans celui-ci, très-diversifiés, et dont les manifestations semblent n'avoir aucun rapport avec celle des causes auxquelles nous sommes forcés de les rattacher. Il y a ici un phénomène humain et plus généralement animal, dont nous étudierons le principe dans sa causalité ; mais, pour le moment, il me suffira de vous en indiquer l'exercice et la réalité par le détail de quelques faits que je vais vous exposer.

Lorsque, au lieu de frapper la roche, un marteau frappe notre corps ; lorsque, au lieu d'être en contact avec l'eau, le feu atteint quelqu'un de nos membres, nous subissons les effets physiques

ordinaires qui consistent en contusions, déchirures des chairs, brisement d'os, dans le premier cas ; et, s'il s'agit du feu, en vaporisation des parties humides et liquides, en carbonisation et torréfaction des parties solides. Jusque-là, nous ne sortons pas de la règle commune à toute matière, soit minérale, soit végétale, et, en ce qui concerne notre corps, nous remarquons les effets physiques consécutifs à l'action de ces forces ; mais, ce que l'on observe de plus lorsque celles-ci s'appliquent à la matière d'un être intelligent, c'est une seconde nature d'effets qui n'est que trop péniblement ressentie par cet être, et qui se traduit ici par un sentiment de douleur plus ou moins vif, suivant l'importance de la blessure ; sentiment qui n'a rien de physique en lui-même, provoqué par une action matérielle sans doute, mais que vous ne pouvez assimiler à rien de matériel, dont ni le marteau, ni le feu, ne peuvent vous donner la moindre idée ; dont les désordres mêmes éprouvés par votre corps, si une longue et cruelle expérience ne vous l'avait appris, n'aurait pu vous faire soupçonner ni la nécessité, ni le mode de manifestation, ni même l'existence.

Lorsque notre corps est saisi par les flots d'une rivière torrentielle, nous subissons un effet physique et irrésistible d'entraînement et de déplacement matériel : mais, en même temps, tout notre être est envahi par un second effet, très différent du premier, par un sentiment de terrible angoisse, nous faisant craindre pour la conservation de notre vie ; sentiment qui, certes, n'a rien de semblable en quoi que ce soit, et n'offre aucune analogie plus ou moins éloignée avec l'eau qui coule, et surtout avec les degrés exceptionnels de volume et de vitesse qu'elle peut posséder.

Lorsqu'une substance matérielle subit une augmentation ou une diminution de chaleur, on sait qu'elle éprouve des effets physiques qui consistent en un accroissement de volume dans le premier cas, en une contraction dans le second. Les mêmes effets se produisent aussi sur notre corps, et voilà pourquoi, par exemple, nos mains sont plus grosses et plus gonflées en été, plus diminuées et comme plus maigres en hiver. Mais, pour l'être humain, tout ne se borne pas à ces conséquences d'ordre purement physique ; il ressent en outre des impressions d'ordre sensitif : celles du chaud, du tempéré, du frais, du froid, qui lui sont tantôt pénibles, tantôt agréables, suivant les circonstances, mais qui n'ont à coup sûr rien de comparable à des dilatations ou à des contractions de volume.

L'action du couteau qui coupe un fruit aura pour effet d'opérer la division de ce fruit en deux ou plusieurs morceaux. Mais, si c'est dans votre bouche et à l'aide de vos dents que la séparation s'effectue, indépendamment de l'effet physique de cette division, vous éprouverez les sensations du goût et de l'odorat, – ces deux grands pourvoyeurs de la gourmandise, – sensations qui n'ont rien d'analogue à la mastication proprement dite ; car celle-ci, sauf le plus ou moins grand degré d'énergie qu'on y met, produit toujours le même résultat physique avec toutes les substances : la division, le broiement ; tandis que, suivant la nature des mets, elle fait naître les effets les plus variés, au point de vue du goût et de l'odorat.

Enfin le simple contact de deux êtres intelligents, qui réalisent toujours chez l'un et chez l'autre l'effet physique et matériel de la contiguïté, ne ravive-t-il pas en outre dans leurs âmes, tantôt le sentiment tout à fait intellectuel de la haine, ou tout au moins de la répulsion, si les personnes sont antipathiques ; tantôt celui de l'attraction et des entraînements affectifs, s'il y a entre elles de la sympathie. Aussi, tandis qu'il pourra vous être très pénible de répondre à l'appel que vous fait, en vous tendant la main une personne qui vous est répulsive, craignant en quelque sorte qu'à l'aide de ce contact un perfide poison s'introduise dans votre corps ; s'il s'agit, au contraire d'une main amie, vous vous hâterez de la saisir, de la serrer dans la vôtre, de la porter à vos lèvres, comme pour mieux aspirer les fluides, heureux et fidèles messagers des affections mutuelles.

Avant d'abandonner ce sujet, il est nécessaire de vous faire remarquer que, quelquefois l'effet physique, quoique existant certainement, semble disparaître, tant il agit faiblement sur la partie

purement corporelle de nos organes ; tandis que le second effet se produit avec une netteté, une puissance de séduction, une telle spécialité dans les manifestations, que l'humanité est restée longtemps dans l'ignorance du mode suivant lequel opère la force qui en est la productrice. Pour fixer les idées, parlons, par exemple, de ce qui concerne la production et la transmission des vibrations moléculaires de l'air qui font naître en nous la sensation du son. Certes, on ne saurait douter que dans ces vibrations, dont les nombres varient, comme je l'ai dit, de 30 à 48,000 par seconde, la molécule d'air directement en contact avec le fond de notre oreille ne vienne imprimer à la partie corporelle de celle-ci un nombre variable de battements compris entre 30 et 48,000, suivant la spécialité du son entendu. Mais qu'est-ce qu'une molécule d'air ? Qu'est-ce que la quantité de force à laquelle elle sert de véhicule, comparativement à la masse de matière dont se compose notre organe auditif ? Aussi l'effet physique de ces battements passe-t-il inaperçu, comme la goutte d'eau qui tombe et se perd dans l'immensité de l'Océan, malgré l'indéniable réalité de son existence ; tandis que ces mêmes vibrations, impropres à nous affecter physiquement, comme choc corporel, dès qu'elles atteignent le fluide animique, nous donnent cette sensation du son, quelquefois si émouvante pour nos joies comme pour nos douleurs, ces successions mélodiques que personne n'aura l'idée de comparer, au point de vue de la conscience que nous en avons, soit à des cordes qui vibrent, soit à des tuyaux en bois ou en cuivre dans lesquels une impulsion d'air fait naître des oscillations.

Il en est de même des rayons visuels chez lesquels les nombres de vibrations exécutées en une seconde sont incomparablement plus considérables que ceux qui figurent dans les rayons sonores. Ici encore la manifestation des effets physiques produits sur la partie corporelle de l'œil nous échappe complètement ; nous n'avons aucune conscience des millions de battements que ces vibrations impriment sur notre organe visuel. La matière des dernières ramifications de cet organe, quoique sensiblement épurée et raréfiée relativement aux autres parties du corps, reste encore tellement dense par rapport à celle de l'éther que, je le répète, toute manifestation physique des mouvements corporels produit par ce fluide nous échappe. Mais, lorsque ces mêmes mouvements atteignent l'organisation du principe animique, dont la substance est infiniment plus subtile que celle de l'éther, ils développent en lui cette mobilité fluïdique si remarquable de laquelle résulte pour nous la sensation que nous appelons la vision, et qui, à coup sûr, n'a rien de commun avec les effets physiques de la division et du déplacement de notre matière ordinaire. Mais ce n'est pas tout : entraînés bientôt, et comme malgré nous, au-delà de la vision simple et isolée de chacune des images qui passent successivement sous nos yeux, l'ordre de nos idées s'agrandit ; nous réfléchissons sur la composition générale du tableau qui est devant nous ; nous remarquons et nous distinguons l'une de l'autre ses diverses perspectives ; nous apprécions les colorations, les formes, les éloignements, les juxtapositions, les contrastes ; en un mot, nous comparons, nous pensons, nous jugeons. Et si, dans ce tableau de la nature animée qui nous captive, nous voyons apparaître une personne aimée, à ces réflexions, à ces pensées, à ces jugements, vient s'ajouter le sentiment d'affection et de bonheur subitement inspiré par la vue et le rapprochement des êtres auxquels nous avons réservé une place dans notre cœur.

Il est des circonstances dans lesquelles, non-seulement l'effet physique, mais l'effet sensitif lui-même nous échappe. Que de fois n'est-il pas arrivé à l'homme d'études, enfermé dans son cabinet et absorbé par de profondes recherches, de passer de longues durées au travail sans rien entendre de la sonnerie de sa pendule, bien que celle-ci s'agite et résonne toutes les demi-heures avec une tonalité très accentuée ?

Je n'insiste pas plus longuement sur ce sujet, que je n'ai voulu faire connaître en ce moment que par son côté pour ainsi dire expérimental. Nous le reprendrons bientôt pour en expliquer la rationalité, et nous lui donnerons alors tout le développement qu'il comporte.

MESDAMES, MESSIEURS,

Grâce à votre persévérance, l'année dont la marche se précipite, et va dans quelques jours aboutir à son terme, n'aura pas été perdue pour notre instruction spirite.

Nous voilà maintenant munis des provisions nécessaires pour parer à tous les besoins de l'expédition que nous désirons entreprendre à travers le domaine des communications spirituelles. Nous avons fait un assez long séjour dans le port, il est vrai ; mais nous n'y sommes pas restés oisifs. A l'exemple du navire qui veut faire une traversée fructueuse, nous avons beaucoup embarqué. Espérons que la science, qui va être notre compagne de voyage, nous sera propice et nous conduira sûrement vers les contrées où nous voulions aborder. Quant à vous, matelots, qui pendant deux années avez tenu bon sur les bancs du navire, chose assez rare aujourd'hui quand il s'agit d'autres bancs que ceux du cabaret, vous ne faiblirez pas ; car, chez vous, le passé est le garant de l'avenir. Je compte donc sur vous, et je vous trouverai, l'année prochaine, réunis autour de moi, toujours bienveillants, toujours attentifs, toujours animés de cette puissante et suprême vertu que le Christ a appelée la bonne volonté et qui, en toutes choses, est le présage du triomphe.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	2
PREMIÈRE CONFÉRENCE	15
Le monde des Esprits au point de vue de la moralité et du savoir. – Sa composition et son recrutement. – Enseignements à retirer de nos rapports avec les Esprits. – Déceptions à éviter.....	15
DEUXIÈME CONFÉRENCE.....	26
Observations complémentaires sur le monde des Esprits. – Réfutation des objections formulées au sujet de l'inutilité et des dangers du Spiritisme.	26
TROISIÈME CONFÉRENCE	39
§ 1. Complément des études sur l'immutabilité de l'essence animique.....	39
§ 2. Exposé des études entreprises sur les communications qui nous ont été faites au sujet de l'enveloppe périspiritale.....	40
QUATRIÈME CONFÉRENCE	48
Haute importance du rôle que joue l'Ether dans l'œuvre de la Création. – La propriété que possède ce fluide d'être en tous lieux, de toucher à tout, d'obéir à l'impulsion de toutes les forces, doit nous le faire considérer comme pouvant servir de communicateur universel entre tous les mondes. – Cette proposition, que nous ne faisons ici qu'entrevoir, sera bientôt justifiée dans tous ses détails.....	48
CINQUIÈME CONFÉRENCE	56
Suite des études sur le fluide universel. Comment se produisent et se propagent les mouvements vibratoires dans les molécules des corps fluidiques.	56
SIXIÈME CONFÉRENCE	66
Tous les systèmes de vibrations moléculaires qui se propagent à travers les milieux fluidiques, quel que puisse être le nombre des rencontres mutuelles qu'ils éprouvent dans leur trajet, conservent indéfiniment leur indépendance, leur individualité, et parviennent à leur point d'arrivée investis des propriétés et de la constitution mêmes qu'ils ont reçues au point de départ.	66
SEPTIÈME CONFÉRENCE.....	72
Deux catégories de forces ont été mises à la disposition de l'homme : l'une destinée à la partie matérielle de son être, l'autre à la partie spirituelle. – C'est surtout en nous appuyant sur l'observation des choses et des faits accessibles à nos sens et sur les principes constatés par les recherches scientifiques, que nous devons tâcher de nous éclairer sur la nature et le fonctionnement des forces. – Dangers et graves abus résultant de la manie à laquelle on cède trop souvent, en cette matière, de se livrer à des aperçus tout à fait personnels et purement spéculatifs, c'est-à-dire de substituer des fictions à la réalité.....	72
HUITIÈME CONFÉRENCE	80
PREMIÈRE PARTIE	80
Chez l'être humain, le principe corporel s'usant incessamment il faut, incessamment aussi, qu'il reçoive des restitutions matérielles. Ces restitutions se font par l'emploi de certaines forces susceptibles d'agir sur la matière, de la diviser, d'en modifier la constitution et de la transporter. – Quant au principe spirituel, qui ne s'use pas, aucune restitution de matière, soit terrestre, soit de toute autre espèce, ne lui est nécessaire. Mais, parce qu'il doit se mettre en	

rapport avec tout ce qui constitue le milieu dans lequel il est placé, il faut qu'il reçoive les avertissements à l'aide desquels il lui sera possible d'accomplir cette mission. Ces avertissements lui sont précisément donnés par des forces que j'appellerai volontiers monitrices, qui ont pour véhicule les corps fluidiques, qui se bornent à mettre ceux-ci en état d'oscillation vibratoire, ne déplaçant jamais de la matière et ne transportant que la mobilité – Confirmation des premiers aperçus, précédemment exposés, sur les utilités providentielles du fluide universel.	80
DEUXIÈME PARTIE	87
De la dualité des effets produits par une force quelconque sur les êtres terrestres doués du principe intelligent. – Nous n'envisageons ici la question qu'au seul point de vue de son exercice pratique ; dès les premières leçons de 1884, nous en expliquerons la psychologie.	87